

U d'/of OTTAWA
39003002417235


BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Le Roi Fou

DU MÊME AUTEUR

Les Palais nomades.

Chansons d'Amant.

Domaine de Fée.

La Pluie et le Beau temps.

Sous presse :

Jules Laforgue.

Limbes de Lumières.

En préparation :

Le Conte de l'or et du silence.

Le Livre d'images.

GUSTAVE KAHN

Le Roi Fou



PARIS

G. HAVARD FILS, ÉDITEUR

27, RUE DE RICHELIEU, 27

1896



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

A

JULES CASE

EN SIGNE D'AMITIÉ PERSONNELLE
ET D'ADMIRATION LITTÉRAIRE

AU LECTEUR

Est-ce un roman politique? non; un roman à clef? non plus; pourtant ces empereurs, ces rois et ces ministres il semblera au lecteur en avoir entendu parler! Ils vivent alors! oui et non; ils sont déjà partiellement, et surtout ils seront, si le cours des choses s'accélère dans la direction qui s'indique actuellement.

Il y a dans l'avenir, pour une seule route, au moins trois ou quatre bifurcations possibles; l'auteur de ce livre pourrait donc être mauvais prophète ou mauvais chroniqueur, mais ne suffit-il point qu'il y ait une chance de vérité future pour permettre une hypothèse?

Et ces personnages presque irréels, où se meuvent-ils ? qu'est-ce que ce germanique Hummertanz (danse des Homards), Krebsburg (la ville de l'Écrevisse), Gedehrstadt (la ville du Fusil) ? Est-ce en Allemagne, près de l'Allemagne ? non ; et pourtant ! c'est dans ce pays de tragi-comédie qui commence à la forêt des Ardennes, touche à la Thuringe, contient Elseneur, et les villes de la Hanse où abondent les nefs aux riches cargaisons.

La Bohême n'y voisine pas avec la Sicile, mais elle peut avoir pour capitale le Wittenberg où étudia Horatio ou la Vienne où jugea Escalus. C'est terre du Nord dans la géographie du conte, du poème et de l'opéra ; c'est terre de la légende, mais qui est entrée résolument dans la voie du progrès moderne ses complications et ses conséquences.

Le rideau se lève ici sur une tragi-comédie romantique dont le cadre et le fond sont sociaux et actuels.

LE ROI FOU

PROLOGUE

LA FIN D'UNE THÉOCRATIE

I

Pour la nette intelligence des faits dont nous sommes ici l'impartial conteur, quelques renseignements rétrospectifs d'ordre historique sont nécessaires ; on ne saisirait point, sans cela, l'importance des incidents du Hummertanz, incidents menus sans doute, et non de nature à déséquilibrer l'équilibre européen, mais dont l'importance morale est sans seconde. Les événements de Krebsburg, capitale du Hummertanz, sans jamais pouvoir acquérir les cé-

lébrités des grands cataclysmes (grands parce que les Etats qui en furent les théâtres étaient vastes) n'en ont pas moins donné à l'oreille affinée du penseur, la sensation de ce déclenchement presque imperceptible qui annonce la fin prématurée d'une belle pièce d'horlogerie. Les conséquences du drame dont Krebsburg fut l'innocent lieu d'expériences seront incalculables. Michelet n'a-t-il pas usé une vie laborieuse à supputer aux plus grands effets de minimes causalités ? Les phénomènes que nous enregistrons et dont le retentissement peut être plus proche que ne le pensent les zélateurs de l'ordre établi, en tout pays et pour tout régime, sont, parmi la série des prolégomènes précédant et engendrant les modifications de l'Etat social, de nature à être classés parmi les plus capitaux.

Topographions les milieux.

Le Hummerland, après une longue et déplorable histoire dont les fastes se rem-

plissent de nombreuses invasions péniblement subies, d'Atreïdes territoriales entre des familles héréditaires, de partages avides et de droit divin, fut, à l'issue des fantaisies militaires et cartographiques de Napoléon Ier, encore une fois divisé.

Le Hummerwald fut donné en prime à une puissance voisine qui, durant ces longues luttes, n'avait pas moins que neuf fois modifié les allures loyales de son drapeau. L'armée de cette nation était célèbre pour cette manie de tirer à bout portant de tous ses feux, sur les belligérants dont elle était la veille la plus fidèle compagne, au milieu des plus inextricables ennuis d'une défaite ; on l'avait, en conséquence, dotée à la paix d'une région fertile et bien peuplée et le gouvernement annexateur avait été reconnu par l'Europe en droit d'y lever tous les impôts qu'il lui plairait.

Les annexés avaient, en somme, admis cet état de choses, grâce à une excellente

idée d'un ministre de la puissance annexatrice. A chacune de ces défections, lors des grandes guerres, le souverain sentant grogner parmi ses fidèles soldats le sentiment de l'honneur militaire, avait cautérisé les plaies morales des anti-défectionnistes, par le don (sans coût) d'ordres émanés de sa chancellerie. Comme à chaque défection on attachait au drapeau perennel de la nation une cravate d'une couleur différente, de même on récompensait les féaux sujets par le don d'un ruban de la couleur de cette cravate, avec croix pendillante au bout du ruban. Lors de l'annexion, on recensa les nouveaux sujets ; on calcula, parmi les classes dirigeantes, ceux qui, par leur âge, eussent dû se trouver sur les champs de défection, et on les orna prodiguement de l'ordre. Le Hummerwald fut ainsi heureux et tranquille.

Le reste du Hummerland (soit le Hummertanz et le Hummerkopf) furent réunis

en principauté sous la paternelle sauvegarde d'un prince de la maison de Silberarmen, que les convenances d'une grande puissance avaient déménagée de ses patrimoines, soit, médiatisée; on comptait, pour assurer la stabilité du nouvel état de choses, sur le renom que Frédéric Melchior de Silberarmen, lieutenant-colonel honoraire de toutes les puissances, grand croix des Toisons-Variées, avait acquis, pour, à une bataille célèbre, avoir défendu héroïquement, contre les forces de l'Ogre de Corse, les fourgons de vaisselle et les provisions de bouche des Empereurs et Rois. Néanmoins, les différences dialectales, quelques divergences d'intérêts, des superstitions adverses, une longue habitude de boxes et de vexations héréditaires, entre quelques paroisses frontières des deux provinces, fronçaient des sourcils politiques; et ce n'était un secret pour personne que Metternich avait dit au club, à des intimes :

« Je crains dans le Hummerland quelque Kladerratatsch. »

Il eut raison, le vainqueur de Verone; l'union ne dura pas. Ceux de Hummerkopf furent insupportables. Leurs banques, qualifiées égoïstement de Banques d'Etat faisaient toutes les belles affaires avec la Banque d'Angleterre et le Stock-Exchange, et ne laissaient pas à celles d'Hummertanz un chiffre à ronger. Mme de Staël, invitée à conférencer en Hummerkopf, fut insidieusement amenée à ne pas inonder de sa bienfaisante parole, ceux d'Hummertanz. Le roi de Prusse avait convié les principaux tacticiens du monde à une grande parade, à midi 1er juin 1827, dans l'Invalidenstrasse, parade suivie d'un déjeuner au jardin Zoologique, et d'une représentation d'opéra, gala exclusivement militaire (le Fernand Cortez de Spontini, joué par une troupe de passage) ; on n'invita que ceux d'Hummerkopf. Ceci, d'autres

menus griefs, conflagrèrent la révolution et la dynastie des Silberarmen fut vivement reconduite en Hummerkopf ; on vit Frédéric-Melchior galoper vivement, à travers les routes bordées de fossés profonds, vers ses territoires fidèles, dans les mêmes — (ironie du sort) — fourgons à vaisselle et provisions de bouche qu'il avait autrefois sauvés, et dont les Empereurs et Rois lui avaient fait cadeau en souvenir de sa journée héroïque.

Ce fut à la petite cour de Weinstubb-Hohenglanz qu'on alla chercher le nouveau souverain ; il plaisait aux puissances, puis ce fut lui qui acceptait la liste civile la moins élevée ; ses sollicitations et quelques objurguants patronats influèrent ; les délégués le trouvèrent dans une allée silencieuse du parc grand-ducal, seul et pensif, une vie d'Henri IV à la main ; les plus touchantes effusions scellèrent son acceptation.

Les commencements du Hummertanz en temps que royaume indépendant, furent sans anecdote. On se munit très vite d'une chambre haute, d'une chambre basse, du suffrage restreint, et autres accessoires politiques. Les maisons de Paris et de Londres luttèrent comme toujours d'émulation pour fournir au meilleur compte, et le plus vite possible, le char de l'Etat et ses dépendances ; on acheta le char en Angleterre, mais la plus grande partie des costumes de la cavalcade nécessaire provint de Paris. Quant au lustre des beaux-arts, si nécessaire à un état commençant, il vint d'un seul coup, tout aménagé, de Paris. Il était beau et brillant ; malheureusement une économie innée chez les Hohenglanz et goûtée de leurs nouveaux sujets, l'a laissé se détériorer, et il ne faudra pas moins d'une Renaissance, pour remettre à jour, sur ce point, ce pays si favorisé sur tant d'autres. On se procura

une succursale des Rothschild, du papier-monnaie, un emprunt ; on imita quelques-uns des déguisements militaires des grandes puissances, pour faire un sort aux jeunes gens opulents, pourvus d'une voix forte et d'aptitudes gymnastiques ; on solda quelques prétoriens, et tout commença à se passer comme dans un pays dûment gouverné.

II

C'est quarante ans après ; les idées nouvelles ont accompli leurs ravages.

L'époque était trouble ; les campagnes, violemment agitées par les prêtres, étaient, pour toute la surface des choses, diamétralement opposées en leurs désirs et griefs aux villes qu'agitaient les médecins et les avocats. Seule, la corporation vénérée des agents de change partageant personnellement les opinions les plus diverses, mais corporativement appartenant corps et âme à la religion du fait accompli, tout en suivant de près les fluctuations et les utilisant, restait un peu solide dans la principauté.

A travers des applaudissements sans lendemain, et de bonnes malédictions bien durantes, mais protégée à perte de vue par la loi qui, mettant hors cause ses opérations, pour cause d'immoralité, lui permettait d'éviter les revendications (les affaires à bénéfice n'étant faites par les distingués professeurs de rapine qu'à bon escient), la corporation flottait heureuse et s'occupait impartialement de la ruine de tous les partis. Les épargnes cléricales et les épargnes libérales, mêlées par le lumineux accueil de la spéculation, ne faisaient plus qu'un tout dans les plus heureux goussets de la plus heureuse spéculation du plus heureux royaume.

La corporation était non seulement solide et stable, elle avait été à ses heures novatrice. Loin de se contenter d'être, comme le lui conseillait le grand économiste Pittersay, une correspondance, un lien entre les grandes bourses de l'Europe,

elle avait préféré suivre les conseils que le même économiste avait donné à des capitales plus assises en date et nombreuses en habitants. Elle avait tenté l'affaire personnelle des chemins de fer en Espagne, les placers en Toscane ; les eaux thermales des capitales l'avaient tentée. Elle avait sillonné l'Europe de tramways à vapeur. Une des plus délicates trouvailles qu'ils eurent là, fut de placer en tête de ces compagnies colonisatrices, un directeur bien affidé qui, dès les actions écoulées, *in anima vili*, feignait de disparaître avec la caisse ; on cherchait, on instrumentait ; ces actions dénuées temporairement de garanties étant tombées à vil prix, le directeur transfuge sortait très tranquillement de l'hôtel du principal lésé qui lui avait donné généreusement asile et le couvrait de son égide ? d'HONORABILITÉ ? contre toutes poursuites ; l'affaire s'expliquait, le directeur rendait ses comptes, les actions remon-

taient. Ce directeur victime d'un égarement momentané, mais au-dessus de tout reproche puisqu'il avait rendu ses comptes exactement, on l'employait de rechef et pseudonymement à de nouvelles affaires. Le télégraphe apportait à la bourse de Krebsburg ses éléments de fausses nouvelles, l'usure fleurissait, et toutes les libertés s'accumulèrent autour des bienfaiteurs financiers de la patrie. Elle obtint du gouvernement qu'il eût des colonies pour en pouvoir vendre les terrains, des compagnies de négriers opérèrent pour elle, et des monopoles lui furent adjudiqués.

En vain le grouillant et vibrant agitateur de Krebsburg, le brillant Papegay-Garten, ami des Muses, avait à diverses reprises, du haut des bornes, des bancs des avenues publiques, sur les débris de leurs kiosques saccagés par la jeunesse des écoles, adjuré Krebsburg de renoncer aux pompes permises mais nocives de la finance. Il avait en

vain voulu par les arides sentiers de la logique traîner ses concitoyens affolés, vers les pactes supérieurs et les traités de morale théosophique. Quand il montait sur une borne, dès l'exorde, il était amicalement entouré de gardes-ville, dont le devoir et le plaisir était de le diriger courtoisement vers une prison publique qui dominait de sa haute importance de briques le paysage urbain. Les hommes de devoir, à qui incombait cette fonction, ayant simplement mission de l'incarcérer ne le bâillonnaient pas, si bien que le tribun descendu de sa borne parlait sur le sol, sur le marchepied de la voiture qui l'emportait, du fond de l'obligatoire calèche, en descendant de voiture, en descendant du marchepied, devant la porte de la prison, et renfermé, pouvait encore crier à travers le guichet : Vive la République ! sans que l'ombrageux despote Christian y vît quelque inconvénient, les républicains du pays

étant rares et soigneusement choyés par une prévoyante police.

On le libérait assez vite, et assez vite il se faisait incarcérer à neuf au nom des imprescriptibles libertés, dont il bavochait assez mal. Cette agitation sans danger avait permis aux nationaux du Hummertanz de s'affermir en cette idée que tous les âges de fer, de bronze, etc., de la planète avaient trouvé leur absolue plénitude en l'âge du capitalisme ; que l'âge du capitalisme qui avait dicté les plus solides assises de leurs institutions, était l'âge définitif et qu'ils étaient, sous la plus paternelle tutelle, des citoyens heureux sous le ciel large. Aussi instituèrent-ils une fête annuelle de congratulation réciproque laïque, civique et religieuse tout ensemble, et brochant sur le tout, dynastique.

III

Bref, tout allait bien dans le Hummertanz ; des services sinécuristes parés des mêmes dénominations que dans le reste de l'Europe taillable et contribuable assuraient les calmes relations du Hummertanz et des puissances ainsi que sa bonne administration intérieure. Le véritable organe vivant du gouvernement était l'intendance de la liste civile, dont le chef, très dévoué, communiquait avec les agents de change, pour le plus grand bien du souverain, qui ne dédaignait pas de frayer ainsi avec ses sujets, soit en concourant avec eux à la lutte économique sur le terrain de la hausse et de

la baisse, ou contribuait à l'augmentation nominale de la richesse du pays, en pratiquant du mieux possible l'accaparement des matières premières diverses. Cela créait entre la dynastie et les sujets mille liens de plus.

Aussi à Krebsburg, lorsqu'on pavoisait pour l'indépendance et le souverain, il était de règle que les financiers réunis, toastassent, en un banquet, à la santé de leur noble confrère.

Le grand hall du Palais des Affaires, ancienne nef d'une église désaffectée, avait, ce jour-là, son ordonnance de fête.

Tous les jours que Plutus fait, c'était là un tohu-bohu, hurlant, courant et plaisantant lourdement ; la pieuvre putride des affaires houlait en un grand hurlement ; le hall était traversé à petits pas par des financiers, le bras amicalement passé sous celui du client qu'ils voulaient étourdir ; on eût dit des mannequins de tailleurs glissant seuls et sur rails, la face froide (pour

qu'on ne soupçonnât pas quel trésor d'informations ils glissaient à l'oreille du malheureux auditeur) ; autour des puissants nababs, se jouaient, accentuant leurs multiples occupations, par un crayon coquettement posé sur l'oreille, les mains pleines, non de vérités mais de calepins, leurs secrétaires. Parfois, aux sonneries du téléphone, un boursier accourait, puis revenait l'air agrandi et comme magnifié de plus de science encore sur l'état du marché. Les conciliabules demeuraient diplomatiques, jusqu'à l'heure de la clôture. Alors les puissants passaient leurs paletots et s'en allaient, s'ébattant de quelque plaisant calembour, dignes cependant, comme des mortels pas plus que distingués, mais porteurs de lourdes responsabilités et faisant partie de l'arche sainte, essentiellement ; suivait déferlant à flot du portique le menu fretin des commis gouailleurs, danseurs, sauteurs, plaisantins, en éclats

de rire, calembredaines, poussées, brusques appels entre eux et renouvelant les classiques facéties attribuées à des étudiants qui, très anciennement, auraient pris leurs grades à Krebsburg. Les patients, les clients, les victimes partaient aussi, moins gais. — Ce jour-là, ce jour de fête le banquet réunissait les piliers de la fortune du pays ; l'habit leur communiquait sa tenue ; la satisfaction de détruire des victuailles diminuait l'expression d'astuce de leurs faces ; les crânes chauves alternaient avec les chevelures soigneusement lissées et partagées du front à l'occiput par une raie médiane. Les ministres occupaient la place d'honneur ; leurs coquets costumes officiels se pavoisaient plus encore que le hall en fête, de multicolores rubanneries et de métaux précieux ; autour d'eux, par ordre d'importance, les chefs de banque et les jeunes espoirs de banques, tendres héritiers présomptifs, se suivaient devant les assiettes.

IV

C'était une somptueuse réunion de crapule internationale. Le ministre de la liste civile se leva. Par une bizarrerie outre-rhénane, ce fonctionnaire distingué supportait les fastes d'un costume militaire. Un beau casque argent et or, similaire de celui de Pallas Athéné, était aux grands soirs le couvre-chef de ce confidentiel potentat. Des épaulettes luxueuses paraient ses épaules, et au-dessous des décorations, il y avait la place d'une épée. Il parla :

« Messieurs, la haute pensée qui régit le Hummertanz et circule comme la sève parmi l'arborescence robuste de sa vie

civilisatrice, a voulu que le sol du Hummertanz fût un sol libre; non pas, vous m'entendez bien, et vous m'approuvez, vous les réserves, vous les caisses de la patrie, vous son épargne et ses notoires mamelles (pour faire allusion à un mot de Sully, cet homme qui fut grand parce qu'il fut économe), non pas, vous me désapprouveriez si je parlais autrement, et tout mon passé de féal serviteur tressauterait pour protester, non pas propice à cette licence, fruit des passions, et le plus souvent des moins avouables appétits, qui ternit de ses crimes retentissants certains pays qui nous sont voisins ; mais de cette sainte liberté qui permet de s'enrichir, sous le couvert, sous l'ombre, dirai-je, de l'égide des lois.

« Votre souverain, Messieurs, a compris admirablement combien la haute exécution de ses devoirs, pouvait cadrer avec le souci de sa gloire dans l'avenir, quand lui-même il voulut bien, déléguant les détails à celui

qui est fier de vous haranguer, s'occuper presque personnellement (car Ses Singulières Lumières réduisent à peu de chose l'initiative de son ministre), de présider à de vastes entreprises qui ont établi dans nombre d'expositions universelles, la gloire du Hummertanz, la gloire de Krebsburg et sa gloire royale qui rejaillit sur nous tous. Il a pu, descendant dans l'arène industrielle et commerciale, au sein des moissons miraculeuses de l'or faire plus entièrement corps avec vous. Notre laborieuse population ouvrière, si habituée aux privations, si prête à s'immoler aux intérêts supérieurs de la fortune publique, lui a donné, plus qu'à d'autres la mesure de ce que peuvent son civisme et son abnégation. Vous, Messieurs, par vos capacités spéciales, dans le cercle de vos attributions qui font de vous les communications pensantes du numéraire, vous avez toujours mis au service de Sa Majesté, la promptitude, la célérité,

l'information presque diplomatique qui ennoblit encore votre profession si belle déjà, et nous avez toujours communiqué tout ce que vous saviez sur la marche des nouvelles politiques qui circulent dans les Bourses, et vous avez travaillé avec nous à connaître de leur véracité et de leur opportunité. La réciproque vous fut souvent rendue. C'est, vous ne l'ignorez pas, de cet empressement à s'entr'aider qu'est faite la solide et sonnante gloire de l'État.

« Il me reste, Messieurs, à préciser le sens ce cette fête.

« A côté des Parlements, à côté des Institutions, immédiatement au-dessous du pouvoir royal que délèguent Dieu et la Volonté des Intérêts, vous êtes une puissance. Grâce à vous, à votre habileté, l'or de la patrie abandonnant les prodigues et les imprudents, se concentre. Vous le gardez jalousement. Aidant à la circulation de la fortune, lui ménageant entre vos dignes

mains, les plus sûres, je dirais, les plus généreuses retraites, les habitudes les plus élevées, vous communiquez le mouvement et l'imprévu à nos ressources, que sans vous menacerait la stagnation. Votre fortune personnelle, vous excellez à la conserver pure de toutes pertes, pour qu'elle demeure, par les chiffres accumulés que vous représentez, l'inébranlable décorum du pays. Qu'importe devant ce beau spectacle et ces bilans bien ordonnés quelques catastrophes particulières. C'est par vous que le Hummertanz possède ce que doit posséder un beau pays, une sélection des capitaux, que j'appellerai, permettez-le-moi, l'aristocratie financière, et aristocratie veut dire vertu.

« Messieurs, à notre santé, à notre grandeur, à nous. »

Le ministre de la justice se leva, il était chassieux, chafouin, branlant, mais fort décoré. La pourpre rivalisait avec l'her-

mine pour l'enchâsser; c'étaient les plus savants favoris de la région.

« Je vous parlerai aussi, éminents concitoyens, de liberté. A des époques antérieures, le trafic, la transaction, l'échange de vues auxquels vous présidez, étaient gênés, par une sourde ingérence de l'Etat, et une surveillance, un peu oppressive, du pouvoir que je représente. Quelques erreurs excusables, furent suivies de châtiments sévères, que Thémis, esclave de la lettre de la loi, dut infliger à d'intéressantes victimes, en pleurant et en se voilant de ses balances attristées. C'est ému de ce triste état de choses, que notre souverain voulut que vos opérations fussent libres et sans contrôle autre que celui de votre délicatesse et de votre honneur; ce fut une noble réponse aux criailleries d'une certaine presse, aux déclamations de rhéteurs énergumènes. Depuis lors la fortune de votre corporation s'est développée dans la large proportion

qui donne la joie et la force et la stabilité. Qu'importe quelques menus accidents que ne peut empêcher votre sagesse. La Justice et la Fortune enfin réconciliées, marchent la main dans la main vers les grands buts. Salut à vous, messieurs, je bois au roi et à la prospérité. »

Il fut répondu par un chenu vieillard :

« Merci des hautes, des éminentes paroles que nous ont dispensées des voix autorisées par leur talent et la confiance royale dont elles sont investies. Encore une fois et du fond de tous nos cœurs, merci. Ils disent vrai, les sages qui démontrent que la solidité de nos portefeuilles étançonne la grandeur du pays.

« Nous avons travaillé, il est vrai ; mais sans le si amical concours des puissances du royaume, sans cette générosité de la législation, sans cet accueil amène qui a su attirer chez nous des fortunes, chicanées bien à la légère en des pays moins heureux,

eussions-nous pu obtenir ce calme nécessaire aux grandes affaires. Si la corporation a été utile à cette terre en y remaniant la hasardeuse distribution du capital, la couronne a bien mérité de la nation, en protégeant ses plus solides directeurs.

« Messieurs, au roi, à la fortune, à nos illustres et éminents ministres. Que le faisceau de nos forces et de nos intérêts demeure uni ; c'est là le grand vœu qu'on peut faire pour la patrie. »

Il n'y eut plus, après ces nobles paroles, suivies des effusions voulues et polyglottes (car il y avait là des bannis financiers de tous les outre-mers) qu'expansions de joies particulières ; le banquet se terminait en marché, car il ne faut pas perdre son temps, et les affaires sont les affaires ; il était question, après avoir un peu travaillé, de se retirer vers des Alcazars ou des Scalas, ou jeunes et vieux financiers pratiquaient des affaires d'ordre moral, cependant aidés

puissamment les premiers, par leur position acquise, et les seconds par les renseignements qu'ils pouvaient extorquer aux premiers ; le résultat de ces enquêtes s'appelaient des tuyaux et contribuaient à rehausser leur prestige; on était gai, très gai, et l'on causait entre temps des bruits de la ville avant de se quitter.

Des fous se plaignaient de ne pas trouver de travail, en Hummertanz ! quelle folie, des individus qui voulaient tout ! si on les eût écoutés, c'était la ruine du commerce et de l'industrie... les écouter, non, les écourter !... D'ailleurs, la force armée est là et... ces fous organisaient des manifestations et ce soir-là ils se promenaient par la ville, en bandes, en troupes avec des fanaux et des drapeaux ! il y eut néanmoins quelque émoi, lorsque l'on sut que quelques-uns, un certain nombre de pauvres hères, stationnaient devant le Palais des Affaires, et que durant le temps passé à

banqueter joyeusement, le bouillant orateur populaire avait de nouveau obtenu les honneurs du martyre, soit de l'incarcération. La foule, en effet, était dense au dehors. Dès le matin, les coopératives avaient sillonné la ville, précédées, en guise d'emblème, de leurs voitures de livraison. Les hommes intéressés à leurs occupations les suivaient avec des chansons, des hurrahs, des approbations pour le bon train des choses, et de nombreuses stations, non loin de brasseries populaires et achalandées.

La multitude en ce jour de fête était bien diverse. Derrière les joyeux compagnons, politiciens plus que réformateurs qui suivaient les voitures sacrées, base de la future féodalité financière qui devait étrangler l'autre, venaient de silencieuses files de vrais meurts-de-faim, amenés de petites villes usinières pour manifester leur misère. Au matin du grand jour, les choses

avaient assez bien marché ; les meneurs avaient mis les pauvres diables en bonne place, ils avaient dûment exposé ce qu'ils avaient sous la main de vraie misère humaine. Mais vers ce soir libatoire, tout s'était mêlé. Ajoutez comme élément de désordre que des paroisses entières, paroisses agricoles et satisfaites (il leur faut si peu) de l'état social, avaient voulu profiter de la beauté du jour, de la splendeur de la fête pour déambuler dans Krebsburg pavoisé. Ces paroisses étaient là, toutes, orphéon, fanfare, femmes, enfants et bienfaiteurs. Ç'avait été une infinie godaille, une guerre aux brocs, et les campagnards se tordaient par les rues, en farandoles dansantes par tous les pieds des femmes, des enfants et des bienfaiteurs, aux sons de tous leurs cuivres

Les manifestants les gênèrent fort peu ; les paysans les considéraient comme des confrères, un peu moins gais (car à la ville on s'amuse tous les jours), et les cortèges

se coudoyant, parfois se fondaient sans trop s'apercevoir qu'ils mélangeaient non seulement les défilés, mais les buts.

Au moment où heureux et contents, gais comme de bons tubes digestifs, les agents de change descendaient joyeusement le péristyle de leur palais pour aller vers les Edens et les Alhambras, un grand serpent populaire, multiforme de tous ces tronçons variés, débouchait. Qu'y eût-il? Y eut-il une imprudente provocation, le populaire (celui qui manifestait) fut-il choqué de la beauté des vestitures de ces heureux qui descendaient vers lui; le fait est que le cortège s'arrêta dans sa route, pour les recevoir, et non à leur gré. Ce fut sur les hauts chapeaux, sur les dos confortables, sur les goussets bien garnis, une abondante pluie de taloches; l'ironie de ce fait consista en ce que les bons curieux des campagnes croyant assister à un corollaire nécessaire de la festivité, à la fin en joie

bruyante d'une journée si belle, se mirent, eux qui bien informés eussent fait cause commune avec les types héroïques de l'épargne, à les tarabuster. Les financiers rebondissaient des poings malveillants et haineux aux poings joyeux et rudes ; à certains on affligeait, en jeu, cette désolante plaisanterie qui consiste à lancer un homme en l'air, et à le recueillir à sa descente, au moyen d'une couverture dans laquelle on a négligemment amassé un peu de cuivre ou de fer et autres matières dures. Les pardessus étaient dérobés à leurs possesseurs, ct on ne les leur rendait qu'à l'état de loques ; l'habit noir qu'ils avaient dû endosser pour ce gala les désignait irrémissiblement à leurs persécuteurs.

Et quand la politesse ferme de la police eut réussi à les dégager, meurtris, effilochés, saignants, ils ne pouvaient plus songer, vu leur dépenaillement, à se présenter dans les Edens ou les Alcazars.

Ce fut une terrible journée ; le lendemain la presse libérale et novatrice se félicita de cet incident ; la dernière théocratie, s'écria du fond de son cachot le bouillant orateur populaire, a reçu un coup définitif. Et l'Etat ne put rien pour venger ses loyaux piliers, car la force armée, toujours si clairvoyante, n'avait opéré d'arrestations que parmi les innocents ruraux, mêlés à cette aventure, en dépit de tous leurs principes. Les Autorités et les Solidités durent dévorer en silence cet affront, que les partis populaires menacent de leur réinfliger à nouveau, au même anniversaire, poussant l'audace jusqu'à s'en féliciter, et à inviter les pays voisins à suivre, à leur mode, l'exemple qu'ils viennent de donner.

Comme dit Hamlet, et le ministre de la liste civile du pays dont nous venons d'écrire une page d'histoire : « Il y a quelque chose de pourri dans le Hummertanz. »

DES MÉPRISES ET DES RACONTARS

I

Le roi se leva d'une humeur frileuse et massacrante.

Des rêves aux lourdes ailes avaient plané sur la nuit du palais. Des fresques de flammes et de pillages avaient saccagé le sommeil royal. Les routes de Hummertanz tout à coup éclairées de feux rougeâtres, fantomatiques et infernaux ; et par de brusques devalements filaient la multitude des charrettes paysannes surchargées de meubles, hérissées de vieilles femmes tremblotantes. Des cavaleries déchaînées

levaient des impôts sur toutes les villes qui ne pouvaient justifier d'une suffisante provision de masques japonais. Quant à l'infanterie du Hummertanz, aux beaux régiments de volontaires achetés à la misère rurale, ils s'étaient, dans des fermes attablés avec les ennemis, en chantant des refrains d'opérette. Nul doute : les plans de la mobilisation et des forteresses avaient été soustraits par ces musiciens du conservatoire, serviles et arrogants ayant en vain tenté d'exploiter la mélomanie de la reine, d'attenter à la majesté de la liste civile, de dissiper et fondre les portraits métalliques du souverain en moins que fumée, en accords ; c'étaient eux, ces hommes à pinces de homards qui venaient de donner, sous les murs du palais une ironique aubade en se servant des cuivres historiques de la cuisine royale, cuivres la plupart rapportés de Jérusalem au temps des belles croi-

sades. Et les fonds d'Etat, quelles saccades ! Tout le marché était en pleurs.

Le roi réveillé s'assura de sa permanence physique; quelques investigations psychologiques lui rendirent la propriété de son être moral. Mais quel ennui, ces rêves ! et la faute à qui ? à ce damné maréchal du palais, duc de Sparkling passionné pour offrir au roi, avec orchestration de phrases mielleuses et d'insidieuses propositions d'excursions amusantes, les prémices de toutes les vignes féodales ou de parvenus, même des vignes de hasard. C'était grâce à lui que le roi Christian s'était laissé affilier au Club des Mille et une Nuits, club spécialement réservé aux personnes régnantes et aux membres présentés par elles seules, muni de locaux dans toutes capitales, avec cicerones du monde dévoués et cordiaux très au courant des cités, centre de divertissements amusants, mais chers.

Le roi pense mélancoliquement aux phrases qui l'avaient pipé. « Quelle erreur de croire qu'Haroun-al-Raschid se promenât dans Bagdad et Bassora pour y rendre la justice et écouter des histoires ! Quelle erreur de croire que Pierre le Grand, lorsqu'il charpentait, ne pensait qu'à la nautique et à la reconstruction de l'Empire d'Orient ! et Joseph II, pensez-vous que Casanova eût pu lui adresser ses intéressants rapports, s'il n'eût, de compagnie avec le sémillant évadé, visité quelques recoins de ses capitales, et déridé parfois son auguste front en société de préférence mal triée ? A qui a pensé Shakespeare dans Mesure pour Mesure qu'on vient de nous jouer ; à personne, dira-t-on ? Mais quoique enfin, messieurs les poètes, à la vérité, se souviennent plus qu'ils n'inventent, et se hâtent, le plus souvent, de rapetasser les saillies, traits de mœurs et aventures des hauts personnages qu'il leur fut un soir

licite de rencontrer, n'y faut-il pas voir une vue prophétique, une raison valable, produite en public pour justifier les absences des princes hors leur domaine (excellente toujours cette idée de justice, depuis les temps les plus lointains, et d'usage), vue qui lui fut abandonnée et non sans intention par quelqu'un dont on ne saurait au juste préciser la situation, à coup sûr haute, « peut-être non loin des marches du trône, en tout cas ce n'était pas Hamlet, ce pauvre Hamlet, un intrigant, un sentimental, un mythe, » et souriant lui-même de ses saillies, le duc, après avoir encore jovialement faussé quelques traits d'histoire, avait fait flamber aux yeux du souverain l'exemple de ce brillant Henri IV, encore aimé par les républicains de France, ce roi vaillant, ce vert galant ; « et quant à Henri IV pourquoi laissa-t-il ce brillant sillage, cette glorieuse réputation, entachée pourtant de quelques

anecdotes qui peuvent lui attribuer l'appellation familière de fêtard, c'est qu'il avait eu un excellent ministre de la liste civile, son célèbre Sully. » Le roi Christian avait un Sully ; le Hummertanz regorgeait d'apts Sully ; le roi savait en peu de temps les contrôler et en quelques mots inspirer. De plus, le duc de Sparkling, sans vouloir se hausser par nul parallèle vers aucun des compagnons d'Henri IV, sentait que son beau rôle en cette vie serait d'être le zélé acolyte du roi, dans cette partie de luxe de sa belle existence qu'il prenait la liberté de lui faire entrevoir. Il veillerait, lui, à ce que la mémoire de son souverain fût entourée de charme aux yeux des descendants de ses actuels sujets, et croyait contribuer ainsi pour la plus large part au bien de la dynastie, son bien-fondé et son bien-être.

Le roi avait cru son féal. Quelques fêtes dans les capitales voisines le mêlèrent à

la plupart des jeux innocents. Sparkling était vraiment drôle dans les subites atellanes des foires, les imbroglios de carnaval et tout le répertoire de farces dont on peut victimer les vénérables et lourds savants.

Mais c'était cher et fatigant, grisant et lourd ; après la fête le mauvais rêve. Le Sully de Hummertanz, à bon droit inquiet de l'influence que Sparkling exerçait (à des minutes, on eût pu signer après boire, des alliances, des traités de commerce et même des ordres de bourse), avait lutté carrément, héroïquement ; il ne demandait pas l'ascétisme, mais l'économie, non la pure sagesse, mais un choix délicat des plaisirs ; modeste et souriant, câlin pour être persuasif, il avait sobrement indiqué que le caractère auguste de simples promesses venues de haut pouvait avantageusement remplacer les trop lourdes libéralités qu'on exigeait des personnages masqués d'ombre et d'incognito du club des Mille

et une Nuits. Cet argument avait éclaté aux yeux souverains avec la sereine certitude d'un axiome. Christian avait revu les Edens. Aussi, le ministre de la liste civile recueillit-il la presque certitude de la prochaine disgrâce de son rival. Dès lors, sans abuser de ses avantages, il avait discrédité, discrédité, placé sous les yeux de son souverain une lettre autographe, saisie par lui, dans l'achat d'un lot de révélations ainsi conçues : « Mille remerciements, mon cher duc, mais j'ai trouvé ma sac en sortant du voiture hier au soir. » Le roi avait reconnu l'écriture et le style, reconnu la suscription et la signature, sans trop bien comprendre le sens, sans doute mystérieux, allusionniste, peut-être pas net, en tout cas, mais ne pouvant rien faire augurer de bon. D'insinuations en insinuations, le Grand Econome avait pu faire entrevoir à celui qu'il voulait entre tous prospère et respecté, que de nobles

hommages adressés à Mme la duchesse de Sparkling, assaisonnés s'il le fallait de quelques révélations, sur le personnage un peu hétérogène, trop facile et double qu'était M. le Duc, pourraient constituer en vue du bien de l'État et de Sa Représentation Vivante, une nécessaire, habile et avantageuse manœuvre. On n'aurait pu, à ce moment, assurer que les premières approches étaient absolument vaines ; aussi le roi Christian reprit quelque gaîté et sarcasticisa quelque peu en son propre tréfonds, à l'heure où bien réveillé et vêtu d'un petit uniforme, il exécutait sa tournée de tous les matins, à travers son palais confortable mais simple, similaire autant que faire se pût, pour l'esthétique extérieure, à la Banque de France, et intérieurement aux appartements d'un bon millionnaire économe, vivant en quelque province reculée. Son but en cette régulière ambulation : de s'as-

surer qu'on avait dès l'aube tout bien frotté, poli, astiqué, qu'on n'avait dérangé ni potiches, ni reliures, ni foulé les beaux tapis de tapisseries offertes par les dames des villes, industrieuses et loyalistes Arachnés, de jeter partout ce coup d'œil du maître, redouté des dilapidations et des poussières, le seul qui puisse voir clair dans la ténèbre mobilière et administrative. Le maréchal du Palais allait venir, c'était bien temps de l'élaguer un peu.

II

L'express emportait un Sparkling, maugréant et étonné. Pourquoi cette hâte à l'expédier, courrier extraordinaire (quand on avait tant de courriers) porteur de plis spéciaux vers cette petite cour parentale, avec qui les relations épistolaires pouvaient être journalières et suffisantes. Quelle affaire privée pouvait avoir le roi qui dût demeurer si secrète, ou quelle affaire politique en cet horizon calme ? Était-il l'instrument ennobli de quelque intrigue tendant vers des combinaisons avec quelque autre puissance, celle-là grande et terrifique dont ses hôtes de demain s'enor-

gueillissaient d'être les inoffensifs alliés ; allait-il chercher simplement quelque décoration, une de plus ; à quoi bon ! était-ce quelque farce à la manière du club qu'on lui ménageait? Mais non ! Le roi était trop bon, et puis, eût-il trouvé une farce tout seul, sans l'aide de son fidèle Sparkling. Improbable. Ah ! vraiment improbable ! Tout n'avait-il pas gardé à son départ son aspect ordinaire? La duchesse, l'air de victime résignée qu'elle s'adaptait à chacun des départs de l'époux ; son collègue de la liste civile, un instant rencontré, possédait à son ordinaire, l'air inimical et rogue dont il détestait se départir, à la vue de son cher maréchal ; non, ce n'était ni l'exil, ni la mauvaise plaisanterie assurément, et cela ne pouvait non plus être rien de pressé. Une lubie du roi ; va-t-il gouverner par lui-même, autre chose que ses intérêts particuliers ! absurde ! absurde ! le duc déplia des feuilles.

L'express filait dans des plaines grasses coupées d'eau; les paysages filaient avec des airs de tableautins un peu vernis. La nature commettait parfois des fautes de perspectives, sans aucun doute. Sparkling qui voyageait rarement de jour, s'intéressait, quand le train coupait un village, strident, sifflant, brouant à un mètre des portes de cabarets où des têtes toujours surprises, subites, s'écarquillaient. Un village, une mairie, une usine, puis une flaque d'eau et un herbage; on entendait des rires de femmes et de fillettes voyageuses quand la vision se rapetissait de menus objets, moutons du lointain, poules picorantes, pastourelles assises aux talus des petites stations; des yeux effarés et vides de paysans assis sur des paniers, admiraient la vitesse de ce train cher. En des gares fer et verre, tremblotantes de fracas, l'express hurlant agitait désespérément ses ferrailles, comme un grand personnage tintinnabu-

lant de toutes ses breloques, et de criards carillons de sonnettes persistaient : à des garages de lourds trains de convois ouvriers, dégorgeaient une forte multitude, bousculante, pileuse et trouée, des hommes d'un aspect carré, aux pieds lourds, d'oscillation plus prononcée que des gens de ville ; d'anciens souvenirs de vie autre, alors que ses fredaines étaient plus jeunes et ses plaisirs plus naïfs, lui revenaient. Le Hummertanz cessa ; tranquille grâce à l'immunité diplomatique, le duc vit tracasser les gens par les douaniers du pays voisin ; un autre dialecte sonna ; les gendarmes parés d'autres uniformes, indiquaient qu'on n'était plus dans la douce patrie ; et parmi la foule qui piétinait sur le quai, lasse des argus et des questions, seuls les gens du chemin de fer, affairés, ardélions, courant vite sans grande nécessité, semblaient parfaitement à l'aise, migrateurs ordinaires et n'ayant rien à

démêler avec les douanes. Sparkling nota combien cette habitude de ne pas fouiller les agents de chemin de fer offrait une large marge à la contrebande. De ce qu'habituels ils n'éveillaient aucun soupçon, s'ensuivait-il nécessairement que ces salariés n'augmentassent pas leur traitement de quelques larcins, de quelques légères entorses au droit de douane. C'était une idée, et que penserait le ministre des chemins de fer, quand au conseil, un jour, Sparkling exposerait ce simple point de vue, pas très capital, mais ingénieux, l'œuf de Colomb avec une toute petite Amérique, un tout petit galion.

Ce ministre, il appelait la plaisanterie, et celle-là était bonne. Cet ingénieur ascète ! Ses drôleries involontaires distrayaient le duc. N'interrompait-il pas tout service le dimanche, cet homme pieux, sans doute pour que ses fonctionnaires puissent librement aller au cabaret et préparer des déraillements pour le lundi ;

n'avait-il pas eu l'idée géniale de refuser ses wagons et camions, pour transporter tout ce qu'il jugeait immoral, et que de choses peuvent paraître immorales à qui marche les yeux baissés et les mains dans ses manches comme une prude. Et la vue seule du gai Sparkling suffisait à muer les tons de cire jaune de sa face en une légère roseur, et la joie de Sparkling était d'être à ces heures-là entreprenant, risqué, osé, affriolant, pirouettant tout en laissant foisonner les allusions à nombre de gazettes légères, intransportables au gré de l'homme des voies ferrées, nécessaires à transporter au gré du maréchal du Palais. Ceci tuera cela ; le ministre du chemin de fer, adversaire farouche de la gaîté, il le faut caparaçonner de brocards, et Sparkling eut une fumée de gaîté.

Néanmoins, le pays traversé devenait blafard et triste. Des sables moutonnaient rougeâtres ; des sapinières trop pressées,

l'air factice, ont alourdi l'horizon. Des approches du crépuscule, une aqueuse tristesse s'épand et vient affleurer le sol comme brumeux, de maigres bétails rentrent, de petits lièvres détalent à des détours de sentiers. Les petites villes montrent de loin un bout de clocher ardoise, bien distantes de leur gare, signe d'anti-civilisation ; et du ciel plus brumeux et gris dont les lointains se gonflent de vapeur noirâtre et pluvieuse, plus de mélancolie gagne ce train qui trottine maintenant en petite vieille affaissée, sans sonorité, en petite vieille porte-cabas, filant en pays pauvre comme sous une étreinte de misère. Ah ! quel ennui, quel ennui ! et des heures encore, durant des heures, remuer à vide dans ce wagon ; quoi faire ! Dormir lourdement, lire ce roman anglais ou ce roman français acheté en gare. Lire ! lui Sparkling, le joyeux compagnon, lire autre chose que du nécessaire et des échos du monde. Ah ! non, jamais.

Et le sujet de la mission venait lui tenailler à nouveau l'esprit « affaire politique ou affaire privée, cela ne peut être si urgent. Nous nous arrêterons à la prochaine grande ville, et nous repartirons demain ».

III

Ah! malchance! Cette ville de Lachenfels est d'une tristesse morne. Le fidèle Wilhelm l'excellent ami, que ç'eût été tel plaisir de voir, est parti ce matin même, menant vers une autre résidence l'égrotante souveraine dont il est le mentor et aussi le surveillant. « Tous ses caprices, pas une seule de ses volontés, » telle fut la consigne qu'imposa au fidèle Wilhelm le prince qui lui confia le soin de garder des influences littéraires, néfastes et étrangères, sa vieille et trop sèchement polie compagne, pas acariâtre, mais le tenant (et pourquoi ?) à d'incommensurables dis-

tances. « Je vais chez ma femme, prévenez-la et préparez-lui son Mont-blanc et ses glaciers, » avait dit un soir l'illustre prince, le plus célèbre de ses soirs de gaîté, et ce fut peut-être son seul mot drôle, encore que la paternité lui en ait été disputée par bien des sourires entendus. Un parfum de lilas de Perse avait sillagé peu auparavant dans les escaliers particuliers de la demeure princière, côté du prince, — côté bien séparé de celui de la princesse par une large cour égayée de la présence d'un factionnaire, et d'un mélancolique tambour assis aux portes d'un corps de garde. Un mot, un parfum, cela avait fait jaser, d'autant que le lendemain le pasteur Manlius Tocker, appelé au palais, demeura deux bonnes heures dans le cabinet de travail du prince, ce cabinet dit d'Acier, si connu par ses ornements, panoplies de vieux sabres précieux et de masses d'armes garnissant toute la paroi.

C'était l'allure de quelques anciens jours de jeunesse qui était revenue, pour une fois, après bien des années. Un parfum, une plaisanterie et le lendemain le pasteur, c'était la marche ordinaire d'antan. Cette fois-là en plus, le surlendemain, il y eut grande revue et présentation d'un quartier-maître-major général.

L'égrotante princesse, elle, depuis des années, n'avait d'autre plaisir que d'inviter à la venir voir les plus vieilles dames titrées qu'il y eut en Europe ; auprès de thés servis dans des tasses spécialement de Sèvres, des âges, des éboulements de siècles gris et accumulés parlaient de la beauté de la mort, et de l'édifiante disparition des aïeux ; c'étaient les soirs heureux, les thés empreints de charme calme ; par contre, quand le descendant ultime d'une haute famille même non parente avait fléchi, c'était le thé attristé, lamentateur et présage de douleur pour quelques jours. Et

même si parfois le descendant d'une race altière s'attirait un conseil judiciaire, on prenait le deuil de cour un soir. La princesse était toute à tous souvenirs pieux et graves, et aimait maternellement toute la noblesse d'Europe, à l'exception de son auguste époux qu'elle n'avait jamais pu d'aucune façon digérer. C'était en ce milieu solennel que végétait le fidèle Wilhelm ; aussi parfois, trop rarement mais tant fréquemment que possible, quelles belles fugues vers son cher Sparkling, et quelle guerre aux beaux flacons de France.

Pas de thé, pas de thé, mon cher ami, comprends-tu, ce soir pas de thé ! et Wilhelm irradiait comme une apothéose ; puis il repartait pour Lachenfels, que la princesse avait choisi entre autres résidences parce que le prince n'y venait jamais. Enfin si Wilhelm n'est pas là, le général qui commande la place est son ami ; Sparkling le connaît, une heure de

gaîté militaire (elle ne vaut pas l'autre), ce serait toujours un viatique ! Non, le général n'est pas là ; l'ordre exprès de son souverain belliqueux l'a expédié porteur d'un toast emphatique à la fois pieux et militaire qu'il doit débiter mot pour mot à un mess d'une ville voisine ; mais, dit l'officier d'ordonnance, le général rentrera dès demain, sa ville de Lachenfels lui est chère ; on peut lui télégraphier : ce serait l'excuse qu'il désire pour quitter la ville où il prêche, car il aime à ne pas trop tarder en ces réunions de subordonnés. Il sait trop qu'il les empêche de continuer leur jeu quotidien. Il ne l'avouerait pas, mais être rappelé l'enchanterait. Sparkling hésite, allègue, refuse ; le général, en ces occasions, grandi par la parole royale qu'il vient de proférer, est à sa connaissance trop magnifiquement solennel.

Plus rien, pas de distractions ; au théâtre la fatale opérette viennoise. Il va seul et bien éploré.

De fenêtres garnies de fleurs s'échappent langoureuses des valses, des couples d'officiers font résonner de leur sabre le pavé des rues, les valses s'interrompent. De jeunes têtes, des fenêtres florales, leur adressent quelques mots, puis un rire ; et les sabres de traîner, et la valse de pâmer ; des brasseries closes semblent philosophiques. Des portes de petits magasins de denrées, on le regarde ; son pas traînant d'étranger de grand air excite les curiosités, et bientôt des gamins s'approchent timides. Monsieur veut-il un guide pour visiter le château, pour voir la promenade du fleuve ? Le duc les écarte doucement d'abord, puis avec irritation, il s'énerve, il fuit ces quartiers déserts qui sont sans doute les rues populeuses de Lachenfels. Il va vite et bientôt arpente, fébrile et seul, les rues vagues, petites maisons blanches à vérandah de bois jaunes, à fenêtres florales, d'où s'égouttent les valses, d'où s'es-

sorent des lieds, et tout est clos, et tout est cœur, et tout est myosotis, sauf Sparkling qui est furieux. Dîner seul, dîner mélancolique, parmi l'empressement ridicule de quatre valets en habit noir, urgents, et, semblerait-il, ironiques ! c'est chimérique ! mais pourtant leur attitude d'attention profonde, leur glissade d'ensemble à chacun de ses gestes l'énervent. Qu'ont-ils à le regarder ainsi ; qu'a d'étrange un courrier extraordinaire et confidentiel porteur de plis cachetés. Ridicules, en vérité, ridicules, ces mannequins dans leur rigidité d'aveugles, brusquement scintillante de gestes fous lorsqu'il a besoin d'une fourchette. Partir ! Partir ! un cigare le long de la promenade du fleuve, calmera peut-être son agitation.

Ah ! qu'il est automnal ce fleuve du soir, et mélancolique ce passage lent d'ombres comme exilées dans Lachenfels ; pas une barque sur le fleuve, pas un falot en face,

rien sur la berge, la vie est morte; à peine des clartés émanent de la brume, réverbères peu fréquents, réduits en nombre, pour conserver au site un caractère romantique. Seulement, au loin, quelques lumières signalent un faubourg militaire, couché au pied d'une monstrueuse forteresse. Y aller! pourquoi faire; il n'y aura ni bruit ni lumière; ce n'est qu'une illusion de la distance. Que Lachenfels est assommant; on entendrait bruire de l'âme. Des couples en ombres chinoises subites et d'autres silents qui s'éloignent; des voix de mystère, pas de rire; l'amour est pâle et blanc le long de la promenade du fleuve, et ce fleuve sans couleur qui n'est qu'un poids dans la vie, allant si lentement sous ce ciel sombre, par la nuit commencée en manteau de légende, opacité sans constellations, lourdeur pesante sur cette ville veuve de feux, écrase ce bon Sparkling, papillon de cour brimborionnant une fois

en sa vie auprès du silence des eaux et des choses.

Encore des rues, la ville s'endort. De l'ennui, causé par des ordonnances de police, sans doute, car où sont-ils ces habitants ? Il y en a, le Bœdeker l'affirme. Des lieds résonnent parfois de loin, lents, traînards, peines de buveurs lourds lentement expectorées. Sparkling s'ennuie ; et ses pas le ramènent vers la gare, où il eut tort, âprement tort de quitter son train. O tristesse encore, les longs quais vides, embrumés, fumeux de pauvres lumignons, longs quais stratégiques, routes du massacre, quais pour disposer la chair à canon des prochaines luttes. Que faire, que peut faire ici un homme de goût et de plaisir ? Le premier train qui passe retourne à Krebsbourg ; pour sa destination, pas de train avant le lendemain matin, et certes, il ne dormira pas ici ; tant pis, le train le ramènera à Krebsbourg en quelques heures, à

l'instant où dans les capitales les gens seulement sortent du théâtre. Se retremper dans la joie, dans la vie vivante une heure ou deux seulement, dormir; puis il repartira pour sa mission; qu'est-ce que sa mission? Petite affaire sans doute, on peut perdre un jour certainement.

Tristesse encore, langueur brutale et bruyante du train volant par la ténèbre épaissie, lumières brûlées de vitesse, malsaine atmosphère. L'allure du train semble frôler des cages de verre éparses dans un désert. Aux arrêts frigides, impatients du repartir, emmitouflés, des êtres vagues, des lividités; la petite terreur a blêmi ces visages. L'express de nuit qui, de si loin, amène vers l'Ouest des flots d'étrangers versilingues, a quelque chose d'inquiétant; c'est l'express de nuit qui transporte le criminel et le filou sombre. Au coin du compartiment où s'est jeté Sparkling deux êtres fument, trop noirs, trop bagués, des

aspects d'Italiens de théâtre, entrepreneurs louches, vivants suspects; des noms de femmes parmi leurs conversations, avec des demi-ironies qui ellipsent des vilenies ou de petits crimes. Une grosse figure de gros bourgeois, pressureur usinier, ou transacteur trop habile somnole. Les Italiens parfois le considèrent bizarrement. Une légère mais âcre angoisse tient Sparkling éveillé; au trot du train des faces d'employés glissent un regard aux vitres, apparition terne, malgré la petite lueur de leur lanterne, apparition blafarde, et comme angoissante d'une face de misère ou d'espionnage brusquement montrée. Cette mission, si c'était une farce! Le savoir, impossible, desceller des dépêches est impossible, mais pourquoi cette hâte de le voir partir, le jour même. Bah! une coïncidence. Pourtant si le roi s'était prêté à une plaisanterie, à l'instigation de son cher et tout de même si épineux et désagréable à tous, particu-

lièrement à Sparkling, de son autre inséparable ministre, celui de la liste civile, celui qui vient au palais le matin, et souvent abrège de son air renfrogné, la gaie conversation qui roule joyeusement des flots d'anciennes plaisanteries et d'anecdotes de la veille. Des prémisses de disgrâce! cela semblait bizarre cette après-midi dans ce jour encore clair; mais à cette heure dolente et équivoque les aspects des choses de pensées sont plus rugueux et plus hostiles. On verrait!! On n'abat pas un Sparkling en soufflant dessus; et puis quelles raisons! La reine ayant eu vent du club coûteux et libertin, le sapant au nom de la respectabilité, impossible à admettre, oui, vraiment, quelle chimère; rien à se reprocher, rien! à moins que le roi ne sache!... Mais comment résister à quelqu'un qui dit vous adorer, qui dit que Christian est lourd, ennuyeux, que c'est un compte, un compte à dormir debout,

un fastidieux traité de blason, un fort peu gai, jamais hilare compagnon de tête-à-tête ; l'intérêt même de la dame s'oppose à toute révélation, quant à découvrir le pot-aux-roses, lui-même, lui le roi qui n'a jamais rien trouvé sans son fidèle Sparkling. Allons donc, impossible, vraiment impossible.

C'est la douane ; nocturnes avec des gestes dévalisateurs, les douaniers persécutent. On ne trouve rien, on ne trouve jamais rien ; ce sont les bonnes faces des douaniers du Hummertanz qui maintenant se penchent sur les valises ; ceux-là n'ont jamais rien trouvé.

Les wagons de rechef roulent dans l'ombre épaisse, par le petit pays gras et plat. Au loin comme des torches flamboient des hauts fourneaux. Les gens du wagon, maussadement ronflent ; quel ennui ! Il doit y avoir petite fête au palais ; il ne trouvera personne chez lui sans doute ; s'il rentrait

immédiat et fit prévenir la duchesse elle serait bien étonnée ; elle est à la fête du palais ; depuis quelque temps, elle y est singulièrement assidue, très en toilette, très en beauté ; les dames ont de ces moments où elles semblent refleurir ; elle paraît regarder de moins mauvais œil le ministre de la liste civile... Ah ! décidément, cet énervement est trop bête, il fait ruminer étrangement ; que va-t-il se mettre en tête ; mais ce départ exigé fut bien brusque, et pour quelque minime affaire sans doute, des futilités comme celles dont ils s'occupent, lui comme les autres.

Sparkling se mit à réfléchir profondément, ses plis soucieux se creusaient, et tout à coup, à voix haute, somnambuliquement criant, comme ayant oublié le décor : « Tonnerre, c'est pour cela qu'il m'envoie en mission ! » Les Italiens et le négociant réveillés en sursaut le regardèrent un instant puis resomnolèrent. Spar-

kling ouvrit sans lire, un journal, écarta le rideau de la lampe, reposa le journal, le reprit, consulta sa montre. On serait bientôt à Krebsbourg.

IV

Dans la journée, Krebsbourg est une capitale qui mange.

Dès le soir, Krebsbourg est une capitale qui ronfle.

Tous les dix-heures vespéraux, c'est un unanime grincement de devantures qui s'abattent, de volets que l'on cadenasse, de portes qu'on verrouille luxueusement. Alors en des chambres hautes, spacieuses et chichement meublées, la forte et calme classe moyenne, la parcimonieuse robustesse du pays, s'endort vers les grands rêves d'argent à gagner, à choyer, à faire fructifier. Las d'avoir tout le jour, derrière les comptoirs,

tissé leurs toiles d'araignée en embûche aux écus passants, Josephs et Joséphines, Othons et Gothes, Luitpolds et Marguerites reprennent force, pour le lendemain, tous les lendemains, sans autre interruption que les parties de boules du dimanche après midi, regratter l'existence, se ravitaillant de pesantes et confortables platées de légumes. Cerveaux âpres et potagers, ils ronflent d'accord et en mesure, dans les rues tortueuses de la ville commerciale.

Aux quartiers neufs, des maisons à façades inélégantes et soignées, incommodes d'après un rien des rites féodaux de l'architecture, démontrant par quelques ors aux balcons et des marteaux de portes ouvragés que les propriétaires sont bien nés, enveloppent les aristocraties. Ces hoirs du passé se sont assoupis en déplorant le train ultra-libéral des choses, les perversités tentaculaires d'une presse immodérée, et que la jactance des athéismes envahit les uni-

versités. Les mêmes amples légumes, comme à la bourgeoisie leur suffisent, mais serties de vieilles vaisselles métalliques. Il est de mode de savourer des décoctions de chicorée et des thés faibles dans d'incommodes et d'incandescentes tasses d'argent, autour desquelles on disserte syndicats industriels, exploitation des mines, culture intensive, construction de logements ouvriers, qui rapportent un ou deux pour cent de plus que les maisons d'habitation et de commerce ; on agite l'utilisation des précieuses vues d'avenir qu'on rencontre, au point de vue du maniement des fonds, par la conversation des personnes haut placées, et voisinant avec l'Eglise et ses ministres. L'Église du Hummertanz a horreur de la pauvreté ; ses basiliques sont des musées avec guichets ; des volets de bois cachent ses merveilles d'art et ne s'entr'ouvrent que devant l'espèce sonnante ; des cages de bois, hermétiques couvrent ses mausolées,

et le sésame de ces petites portes est encore la petite pièce d'argent. Seuls les beaux, les admirables vitraux qui filtrent sur les dalles blanches des éventails de mobiles pierreries, ils n'ont pas encore trouvé le moyen d'en faire payer à part la vision.

L'église est riche et forte. Elle a, pour ainsi dire, des banquiers lais et un ordre mixte de courtiers ; ses couvents bien abrités des concurrences étrangères par un protectionnisme fondamental, produisent la bière, l'alcool, les tissus et les menus travaux du fer. Des missionnaires parcourent les pays étrangers, non pour évangéliser, mais pour planter auprès des beaux sites de vastes hôtels, où l'on paie douloureusement cher la vue exclusive des décors terrestres. Quand le Gouvernement est dans l'embarras, en attendant l'accomplissement d'un plan architectural, le clergé vient à son secours, en lui prêtant, en échange d'un remboursement léger, quel-

que vieille église ou cloître pour y loger ses bureaux. L'église du Hummertanz est riche, or respectée.

C'est près des rues spacieuses de la ville neuve, près des squares ombreux, et des trottoirs larges du quartier de l'aristocratie que commencent les étroites et silencieuses rues canoniques, longs murs blancs et conventuels, blafards ; des rares fenêtres, des croix noires peintes à des portes, au-dessus des murs émergent, clairsemées, des cimes pauvres d'arbres, et le soir y est plus silencieux encore qu'aux quartiers de commerce et de noblesse. Parmi ces cénotaphes, de vagues titubations d'homme du peuple égaré griffent à peine le pesant mutisme de l'ombre opaque.

L'animation se revulse piètre et chiche, près des gares, autour des théâtres solennels, d'apparence fériée et dominicale ; elle se niche dans quelques brasseries à un point de boulevard, assez capricieusement,

quelques étrangers y fréquentant pour lire des gazettes en leur langue ; le lourd cahot d'une voiture est à ces endroits, exceptionnel, et les lumières des établissements de joies comme calfeutrées et timides devant le règne du terne et du désert. Les attardés de ces endroits semblent sentir qu'une critique pèse sur eux ; le blâme descend des porches et des campaniles, s'évase des banques d'une activité modèle, tombe des statues équestres et allégoriques, des sphinx tout modernes du Palais Académique, bruine des logements de rentiers et des habitacles ouvriers; il se perd du temps et de l'argent. Seuls excusables, sont les cercles fermés de la gentry et de la richesse ; on peut pardonner aux créateurs de grands halls qui, utilisés le jour en salles de vente et d'adjudication et de négoce autour des boissons, abritent la nuit, sur le simple parquet, volets clos, les misérables qui veulent dormir en s'acquittant

d'une légère redevance. Mais ces cafés du boulevard Mariahilf, fréquentés d'étrangers, de hères, de bohèmes et de journalistes, c'est la petite tache dont Krebsbourg est gêné, dans sa roide robe de solide vertu.

Et c'est là, vers ces antres relatifs, que doucement, lentement, ennuyeusement, se traîne, rongeant des bouts de réflexion, et d'une humeur désemparée, le duc de Sparkling, maréchal du palais, commandeur d'une haute quantité d'ordres, homme sémillant, homme heureux, homme de cour et d'élégance, riche, apparenté, verveux (on a bien voulu le lui dire souvent), que la haute Société et l'Eglise goûtent, malgré ses légers vices, que la bourgeoisie respecte d'une affectueuse et respectueuse indulgence, ce même Sparkling dont le prince de Galles goûte l'élégance civile, dont l'élégance militaire éclipse tant d'autres attachés, lors des manœuvres d'été qui sont une des parures de l'Empire de Nie-

derwaldstein. Il les connaissait un peu ces débits. D'anciennes folies de jeunesse, quelques étrangers promenés d'après les conventions du club des Mille et une Nuits ; certes on n'y faisait que passer, pour aller près des galeries de la Bourse, où dans des ruelles, de petits établissements donnaient à entendre pour quelques sous, plus des pourboires proportionnés aux projets que l'on nourrissait, des chanteuses déshabillées en danseuses. Mais là, ce soir, Sparkling ne s'y voulait aventurer ; des félures dans la tenue des classes officielles, prenaient souvent ces endroits pour théâtre, et l'on y apercevait parfois outre de médisants commis de chancellerie, Gouttegrass, l'adipeux chroniqueur, l'homme cantate du Hummertanz, qui, après des pivotages dans les salons bien pensants, où seul il avait le droit d'émettre des aphorismes, flatteurs sur Paul Bourget qui lui avait une fois écrit une lettre polie, ou méprisants, sur

bien d'autres qui aimaient ignorer son existence, venait échouer là quelques instants.

C'était là le petit point de licence permis à la littérature ; Gouttegrass se revanchait par son loyalisme et son amour des vieux us ; de plus Gouttegrass, un peu méprisé pour son métier, bien qu'il le fit fort mal, et y gagna de l'argent, était bavard comme une portière, et colportait mielleusement toutes anecdotes qui tombaient en sa servile possession. Ces petites nocivités l'excusaient à ses propres yeux d'être l'un peu trop humble convive des grands palais ; de plus il en tirait un air babillard et un peu gamin, pensait-il, qui embellissait son âge très mûr.

V

Le café où stoppa Sparkling était grand, clair, blanc crémeux, des ornements dorés y distribuaient maigre la lumière électrique. Au long des parois, un peintre national avait d'une pâle couleur évoqué les charmes allégoriques des pays qui n'avaient pas le bonheur d'être le Hummertanz ; l'Espagne offrait ses mandolines par le tortillage démesuré d'une gitane, rose rouge et mantille. L'Ottoman fumait le narguilé et ses yeux bénins cherchaient aux voussures un rêve paradisiaque esquissé par une forme blanche et violette. Des gnomes versaient l'hydromel dans la bouche entr'ouverte de

paysans endormis, c'était l'Allemagne; le Tyrol était un homme çhanteur et vêtu de vert, près d'une dame cantatrice vêtue de rose.

Mais la Suisse était une montagne lunaire et bleue avec un hôtel à sa cime ; pour l'Angleterre, l'artiste avait figuré des gens en complets à carreaux, quittant allègrement un quai, pour grimper sur un paquebot tout neuf. D'où procédait leur joie ; quittaient-ils l'Angleterre, ou se nolisaient-ils pour enfin la retrouver? ce n'était pas très explicite ; le peintre avait sans doute pensé qu'il ne fallait pas froisser nettement la susceptible et ombrageuse Albion. Pour effigier les bonheurs de la France, un monsieur, vêtu d'un frac, tendait un bras, du haut d'un tréteau, vers une foule non intentionnellement caricaturale ; était-ce par une délicate attention, l'apothéose de notre système représentatif, ou la reproduction liturgique d'un de ces

moments d'intense fièvre patriotique que soulèvent, dans nos cafés-concerts, des hymnes inspirés? Le doute pouvait régner à cet égard; il valait mieux reposer ses yeux vers des tatouages blafards et discordants qui pouvaient à volonté symboliser l'Italie ou le Japon. Et le Hummertanz n'était-il pas à ce café des Nations. Mais si! il étincelait au plafond. Une forte déesse, Junon foraine, une main appuyée sur un paon dont les oscellures caudales feignaient de larges monnaies, baissait l'autre au souverain roide et étriqué dans un habit noir de gala. Une hydre à face humaine tordait sous ses pieds une rage impuissante; la face était verdie et la langue pendait à gauche de la bouche, des griffes désespérées se ridaient vainement pour agripper des cassettes et des flots de paperasse, soit une charte, soit du papier monnaie. Des travailleurs enthousiasmés au coin de la toile, soulevaient d'un inlassable bras leurs

casquettes. Le Hummertanz brillait à des écritaux métalliques des entre-colonnements : l'admirable et nutritif chocolat du Hummertanz, le champagne authentique du Hummertanz meilleur et moins cher que les crus Sparnaciens, la compagnie d'assurances contre la misère du Hummertanz, la seule au monde qui réglât toutes les indemnités. Des buffets chantaient la race porcine du Pays sous toutes ses préparations; ainsi que ses merveilles de poissons salés, dont l'usine peut justement se promulguer fournisseur de la cour et des plus nobles cours étrangères ; la Patrie brillait dans les brocs de bière sur les tables, elle étincelait dans la conversation des jeunes gens du Hummertanz, là tous les soirs groupés. Quoique représentant les tendances les plus accusées vers ces opinions qui subversent un trône et la félicité d'une agglomération pacifique de citoyens, ils prélibaient en alternant les louanges à la bière du pays,

dont il fallait à leur sens fréquemment et même toujours célébrer l'incontestable supériorité, sur les cervoises étrangères pour sa légèreté, son arome et son bon marché; il vivait de vieilles bières fermentées, dormant des sommeils d'années dans la sécurité sèche des profonds caveaux, qu'on ne débouchait qu'avec tremblement; mais, au moment où l'on se recueillait pour conclure la soirée dans ce nectar, ces jeunes irréguliers ne vantaient plus le liquide autochtone ils en étaient tous à flétrir la culture exclusive du papier-monnaie, dans leur ingrate nourricière, et à se remémorer les turpitudes de leur caste littéraire officielle, de la bande, de la séquelle agenouillée, mafflue, lippue, solecisante et pharisaïque du détesté Gouttegrass ; ceci était l'inévitable péroraison du colloque, comme l'invocation reconnaissante au Gambrinus natal en était l'exorde. Et de vrai, ces irréguliers, l'élite contrastante avait bien raison, car

nul pays n'est comme celui-là un stupéfiant et qu'y pourrait trouver, sous ce ciel bas, par ces rues plates, pour accélérer les heures monotones la gent rhétoricienne, satyriste oxymoronesque, philotechnique, virtuose et lyriforme, sauf bière et tabac. (Ajoutons que ce n'est en rien par une attention délicate en leur endroit, que le pouvoir ne falsifie pas par une oppressive et tragique régie cette solanée ; non plus par mécénat qu'il n'a frappé la soif d'une lourde contribution mais la classe bourgeoise défend jalousement ses libertés de ventre et de narcotique. Si l'État pensait aux monopoles de cet ordre, les coffres-forts se fermeraient et les fusils partiraient tout seuls.)

Sparkling entendait « Des sociétés de marchands d'œuvres d'art, se sont constituées à l'étranger ayant pour but exclusif l'exploitation de nos Mentors esthétiques groupés en commissions d'ailleurs corruptibles.

Un de nos compatriotes, purement mercantile, installa récemment une usine en Franconie, pour munir inépuisablement notre musée archéologique, de grès, de tapisseries, de vidrecômes et de meubles medièvaux. Les fameux fûts de chêne, guillochés d'airain, orgueil de notre salle des corps de métiers, d'encore jeunes ouvriers les ajustèrent, les cerclèrent et ornèrent, en vue d'une Exposition Universelle, projetée quelque part et qui n'aboutit point ; les toiles de nos musées ont presque toutes dans les petites galeries d'Allemagne des similaires, et nul ne pourrait jurer que nous possédions les originaux. Paris n'a pas voulu de nos Kakemonos et les traitait avec le même dédain que notre bureaucratie rejetait nos peintres récents de génie ou de talent, qui mouraient affamés dans des coins de rustres où la vie est pauvre. Nos lettrés, les vrais, les modernes, les archaïques ont été chercher les refus de

l'étranger ou s'entaient à de bas ronds-de-cuirismes, tandis que les Gouttegrass, Wasseroht, Focarbeck, les protégés de la cour hument les ressources qu'on laisse à l'art par tous les pores, et les pipent à trucs éployés. Gouttegrass, à qui sont bénins mazettes cléricales et douairières, demande d'un air dégagé, et met dans son gousset, sans compter, d'un air d'embarras charmant. Wasseroht touche pensions et petits profits, pour articles qui jaugent notre pauvreté d'esprit, articulets de douane contre la pensée étrangère, et tournées délatoires, sous prétexte d'inspections académiques. Focarbeck, le moins considérable de ces sires, maigre fantassin de feuilleton assiège les antichambres, et donne aux huissiers des escomptes sur les subsides dont on l'appâte, pour obtenir des tours de solliciteur de faveur. Voilà, Monsieur l'état des choses dans notre petite patrie. »

C'était évidemment quelque lettré étranger qu'on instruisait ; suivit une conversation à voix plus basse. On causait d'autres choses que de littérature. Sparkling crut entendre son nom avec commentaires ; il ne distinguait pas trop, mais on souriait ; était-il sûr au fait que ce fût son nom ; d'ailleurs les anecdotes se suivaient. Un lettré, accusé d'avoir voulu tirer de la pornographie des éléments de vente est appelé devant le jury ; il cite à décharge les écrivains libéraux du pays dont on écoute distraitement les déclarations ; quelle est leur patente et de quelle autorité ces mariaules. Mais l'avocat a son dernier dire en réserve ; il prouve que les magistrats achètent à grands frais au libraire qui paya l'accusé de quelques sous, les produits les plus caractéristiques des plus clandestins offices de livres d'une circulation spéciale ; et de cette fissure à la solennité de l'aréopage découle l'acquittement.

Autre histoire : Une malheureuse est entrée au couvent, où quelques années, grâce à son ignorance et à sa faiblesse d'esprit, elle est reléguée aux bas travaux. Tout à coup son ventre commence à grossir à s'enfler. Cet organe bombe, bouffe ; il devient excroissant, gibbeux ; c'est un môle un leviathan, sans doute. Il terrifie, mouflard et pataud, outreux, tympaniteux, les innocences fraîches et les candides dominations auprès desquelles, en l'enceinte pieuse, il ventripote. Des médecins sont appelés, naturellement des médecins imbus avant tout des sublimes doctrines de la religion d'Etat. Consultation : l'archiatre évalue l'empsalmiste, le mire échange des vues avec le mâchebran ; révoltera-t-on la piété des saintes femmes en étudiant de près les arcanes de ce ventre éhonté : non, mieux vaut s'en rapporter aux anargyres étiologues divins ; la bonne femme est jugée enceinte. Forte de son obscure innocence,

elle proteste ; les rigueurs s'amoncellent sur elle ; ce sont captivités et sévices, transferts en des couvents disciplinaires, et toujours la science juge qu'elle enfantera. Enfin, à la longue, les termes écoulés d'une normale parturition, anxieux de garder ce qui ne peut être qu'un diabolisme, on la jette dehors sans ressource ; or, les guérisseurs non conventuels, en nombre suffisant conclurent à une hydropisie. La pauvre femme était hors tout asile, sans pécule, n'ayant plus d'espérance qu'en la modique protection des lois, si propices aux vrais croyants.

C'était vrai, tout cela ! Sparkling le savait à peu près ; seulement il n'y avait guère réfléchi. Etait-ce vrai ce que pronostiquaient ces jeunes gens pour le calme Hummertanz, des grèves, des ruées sur les bourses, des ouvertures violentes des couvents, la main laïque et brutale des révolutionnaires sur les clefs et le denier de

saint Pierre ; et les propos parlés moins haut, où il avait cru surprendre son nom ! c'étaient sans doute similaires babils, mais touchant aux personnages, aux optimates. La popularité officielle n'était pas sans revers ; et le dédain d'aristocrate inclus en lui pour la houle acclamative de bourgmestres, échevins, changeurs, qui l'empêchait d'entendre avec âcre déplaisir ces propos, lui montrait des vérités possibles dans ce qu'il entendait, et aussi dans ce qu'il ne pouvait percevoir ; il eut envie de leur parler, de tâcher, par quelque moyen, de connaître leurs opinions sur le duc de Sparkling, c'était peut-être la solution de cette nuit ridicule ; car il n'avait plus envie d'aller nulle part, ni chez lui, ni ailleurs, de courir après d'affligeantes certitudes, pis, de se laisser engluer par tous ces phantasmes, issus en son cerveau par le noir de la nuit, et l'énervement du railway ; mais quel moyen ! quelle entrée en

matière et ne serait-il pas repris dès le lendemain par le dignitarisme, l'incompatibilité des milieux ; Sparkling, l'ironiste acoquiné à de solennels chansonniers des orviétanistes, des couvre-feuilles ! Et Sparkling de continuer mélancoliquement à épuiser pour sa part la glorieuse godale aborigène. Enfin, malgré la lassitude, la transe vague, tenace et recurrente, l'instinct machinal l'induisit à se lever, non sans avoir encore considéré d'une curiosité presque sympathique ces jeunes gens excessifs, à peine notoires pour lui par de dédaigneuses citations autrefois entendues ; et lui, à leur regard sans doute, n'était-il qu'un abusif chambellan, un inutile porte-crancelins, un si vague marottiste, et seulement de réputation, car aucun ne l'avait semblé remarquer. Les réverbères au long des monotones files de pierre, au long des rampes sourdes, brûlaient comme d'expiatoires farfadets ; du funéraire

planait ; les architectures néo-byzantines des corpulentes collégiales demeuraient livides, articulant de grêles et tristes et trop lents carillons. Les rues, désertes sauf des lueurs montant des sous-sols des maisons ; de loin en loin, à quelque carrefour des parlotes de domestiques, regardant passer le promeneur avec des aspects d'espion ou d'escarpe, un cri aigu de femelle, de gros rires à la porte d'estaminets qui se vidaient, de somnambuliques et aléatoires gardes-ville, courbés sous la monotonie de leur parade, puis de nouveau le silence noir, épais, assoupi. Décidément, il n'y avait de joie pour personne à Krebsbourg dans ce soir, analogue de tous les soirs que gaspillait Sparkling. Il en réfléchissait ; il en eût presque philosophé de court et bon pessimisme s'il n'eût été proche de son hôtel, où plusieurs voitures à son étonnement attendaient.

Pourtant, ce n'était pas le luxe luminaire

des soirs de réception, ni l'ostentation de livrée. Sparkling, renseigné, se dirigea vers un petit salon, donnant sur les jardins, une des fantaisies de la duchesse, boudoir où l'on avait sacrifié à ce goût du bibelot, qui, montant de l'étranger, bousculait un peu les rigidités intérieures des palais de Krebsbourg, mais en de bien rares endroits ; le roi ayant dit à maintes reprises qu'il serait toujours temps de s'encombrer de ces menuités quand l'industrie nationale les saurait fabriquer ; que ce n'était pas la peine d'ouvrir une blessure vive au flanc du pays, d'où coulerait le sang de l'épargne. La duchesse tenait en ce retrait un redoutable congrès de dames. L'idée qui flottait dans l'air à quelques goûters, thés et pâtisseries, où cette élite gracieuse s'empressait en propos et satires, avait soudain, ce jour-là même, à une de ces réunions, pris corps. Il y avait indubitablement, en Afrique, même en ces colonies que le gouvernement

avait procuré à son commerce, des bandes nombreuses de misérables nègres ; sans doute ils n'avaient que deux expectantes dans leur avenir ; être esclavagisés par les marchands arabes qui appauvrissent de tant de travailleurs sobres et peu coûteux, les postes de la colonie notre orgueil : ou bien croupir autour de leurs baobabs, dans une ridicule tranquillité, une ignorance votive à d'incompréhensibles dieux, se roulant nus dans les herbages, se plongeant dans des rivières fournies d'hippopotames, distrayant leurs heures contemplatives par d'aigre musique obtenue au moyen de calebasses. Sa Grandeur le Primat d'Hummertanz, avait déjà signalé le cas exceptionnellement malheureux de cette humanité chétive ; tandis que le missionnaire se bornait à plaindre quiètement et débonnairement ces victimes d'une faute ancestrale, en les colligeant le plus possible autour de ses établissements, aidés en ceci par quelques

détachements de troupes, l'explorateur enchérissait ; le peuple enfant était, à son dire, perfide, cachottier, avare. L'indigène si insouciant de toute morale et de toute administration, utilisait pour cacher ses provisions et richesses des ruses de Peaux-noires. Tout leur était bon, pour ne pas se livrer à l'échange de denrées avec l'Européen tutélaire et paternel ; on en avait vu refuser de l'eau-de-vie, négliger de beaux fusils neufs façonnés pour eux par des amis de l'Etat, coûtant trois ou quatre francs en fabrique, d'armement suffisant sauf que tous les subterfuges, en leur intérêt, étaient invoqués pour ne pas compléter cette vente par l'adjonction de quelques cartouches. Ces preuves évidentes de barbarie, alléguées, sans autre conteste que de très légères différences d'optique par les voix seules autorisées, au Hummertanz, le prêtre et l'explorateur de commerce, avaient touché le cœur de ces dames.

Il s'agissait de travailler, d'une façon connexe, au moyen des deux formes d'influence précitées, à la civilisation et même, si faire se pouvait, à l'apprivoisement du nègre : le noir adulte devait être calmé et pansé, la négresse habillée (car sur ce point on n'avait pas tout dit, mais laissé tant deviner), les négrillons choyés, et quelques spécimens les mieux choisis de l'espèce, élus à l'heure de l'enfance, importés dans les grands ports de Hummertanz. Leur éducation confiée à de dignes Pères permettrait de les dresser au service particulier de leurs bienfaiteurs, de leurs patrons, de leurs souverains, ou plutôt du détail de leurs souverains, de leurs censitaires souverains. C'était une mesure qui s'imposait. L'Europe n'applaudirait pas sans jalousie cette mise à profit de la colonisation, l'une des plus utiles ; d'autant que le blanc, même le plus travaillé vers l'humilité par les bonnes doctrines religieuses et monar-

chiques, commençait, ainsi que la blanche, à être de moins en moins le dévoué, le serviteur, la personne de confiance rêvée par les aristocraties et les bourgeoisies. Toutes ces dames le savaient fort exactement, avec abondance même, et c'était la communication mutuelle de ces certitudes qui avait prolongé la soirée, la prolongeait encore, l'élégant synode n'ayant eu sur ces heures que des minutes brèves, pour armer la chère utopie et l'implanter dans l'ordre des faits.

Sparkling les félicita d'allier leur grâce à la force, en vue d'une expansion plus florale de la politique du roi. Il était presque heureux, ses craintes se calmaient ; sans la petite souffrance de trouver au nombre du comité d'initiative les épouses du ministre de la liste civile et de celui des chemins de fer, qui le détestaient de toute leur extra-maturité, leur piétisme et leur ambition, il eût été béat. Que la duchesse blan-

chit l'âme des nègres par le moyen de tombolas, de petites fêtes théâtrales, en frétant au loin, elle et d'autres jeunes femmes des flirteurs désespérés, et dégrossit quelques économies particulières au meilleur bien de l'intérêt général, de l'intérêt partiel de deux fractions de continent, rien de mieux. Il eût d'ailleurs, en cet instant, salué avec plaisir toute occupation captivante (et combleuse de temps) qui eût fixé cette âme un peu vague et vide, cette personne élégante, de faux rêves, et d'esprit pratique inoccupé qu'était la duchesse.

Les tragiques hypothèses, si lancinantes, le doute de soi et d'autres, tenace et douloureux, la transe vague et cruelle s'évanouissait ; il eut quelques gaîtés, et le folâtre seigneur reprit toutes ses couleurs diaprées, ses pavillons de gaieté de bonne compagnie, ses instincts de joie de moindre tenue ; évidemment ces deux Parques, qui lui adressaient de rêches sourires, d'une

voix musquée, parleraient de sa présence, si cela pouvait lui nuire; mais le savaient-elles? La duchesse de Sparkling altruiste, humanitaire! La belle chose! le grand souci des modes de Vienne effacé devant l'horizon d'une Wilhelmina-City, avec chapelle, vestiaire, convois de nègres, etc., aux maîtres-hôtels, à la salle de l'école, des tableaux, avec inscrit, don de la duchesse Wilhelmina Sparkling, née Hohenfall ainsi qu'elle se désignait en ses démonstrations publiques éphémères pour bien indiquer juste à quel point le cher duc l'ennoblissait, et aussi quel était sans lui son propre relief; elle trônerait dans des distributions de primes avec une charmante et seyante gravité; cette Wilhelmina-City devenant dès la première branche, dès la seconde brique, grâce au zèle des géographes réguliers de l'État, le dernier mot de l'aménagement civilisateur. Comment seraient décorés de hardes, les fidèles sujets, sans

doute avec le meilleur goût. Peut-être un costume général, mi-livrée, mi-costume de milice pour les hommes, et sans doute, en contraste, pour les femmes, un fouillis de couleurs éclatantes, bien entendu de celles qui s'harmonisent à un teint d'ébène. Question délicate; des jaunes et des rouges, pas de bleu ni de vert, et guerre au violet! seraient-elles dentelières? on devrait régler la coiffure des infaillibles cigarières; et les premiers produits de la domestication! mais il n'y a pas à s'en occuper, d'ici là elle aurait d'autres soucis! et Sparkling, écoutant le trottinement des paroles, s'esquissait le faubourg plein d'atelier de petites chimères, et peuplé de réfléchissantes mousmés que la duchesse bâtissait à côté de la ville bien sablée, bien armoriée, bien parc londonien, où d'habitude elle promenait son âme en noble voiture à quatre chevaux, livrée blanche à boutons d'argent. Les deux Parques, sans doute, ne

voyaient là qu'un moyen de se procurer d'exotiques desserts, à meilleur compte, et les autres dames ! il en était deux, la femme d'un courtier référendaire et celle d'un sénateur armateur, toutes deux assez jolies, dont le duc ne pouvait calculer les pas futurs dans le domaine de la charité colonisatrice, sans un secret ébaudissement.

Aussi ce fut, très heureux, dispos, qu'il se retira, vaguement alléguant des devoirs, des politiques pour abandonner salon et hôtel et se diriger vers le plaisir, le plaisir particulier qu'il s'était aménagé dans un discret square, pas fort loin dans la ville. La duchesse, il est vrai, avait semblé surprise de son arrivée, retirée à ses gaietés, très indifférente à son départ ; ses yeux bleus s'étaient parfois foncés en regardant l'époux ; mais baste ! tout cela avec les mauvais rêves du voyage, billevesées, songes en bulles de mauvais air. Tout allait bien, si le roi n'était pas chez Nelly Albes-

tern, cantatrice sculpturale, blanche comme Hébé, blonde comme Aphrodite, cariée de langue et de gestes comme un gavroche de Paris. Le roi avait distingué Nelly. Nelly avait distingué le fidèle Sparkling, un diable autrement entraînant que son suzerain. Elle ne pouvait distinguer personne autre ; elle se devait de répondre au goût royal ; ceci le duc le concevait non tant en fidèle vassal qu'en homme informé qui savait, qu'en cas de rupture souveraine, le séjour de la capitale fut devenu difficile à la comédienne.

Christian s'était montré dur en analogues passes. Puis, ne faut-il pas, en hautes classes, vernir le plaisir de quelque épicuréisme et de jolie nonchalance. Tout de même, ce duplex complétait la physionomie royale, et lui confirmait ce que les exilés politiques dénommaient sa bonne balle, malgré la sévérité de ses hiératiques portraits, et le don que lui faisait la sculp-

ture loyaliste des deux profils, le droit l'apparentant aux Hohenzollern et le gauche aux Habsbourg ; c'est en méditant ces irrespects que brusquement, au détour d'une rue, le gai promeneur se trouva vis-à-vis de son auguste maître, revenant seul et à pied, en tout cas très vaguement et de loin escorté.

Le duc était déconfit ; le roi mécontent débuta par des généralités sur l'imprévu de la rencontre, et la franche beauté de la nuit. Abordant les circonstances présentes, il se félicita de ce que le duc fût en bonne santé, non sans s'étonner que ce fût précisément à Krebsbourg, à l'intersection du Lowenstrasse et du Tonstrasse, point éminemment propre à être foulé par le pied d'un maréchal du Palais, mais non aux minutes mêmes durant lesquelles il était accrédité comme ambassadeur auprès d'un bien-aimé et monarchique cousin, qu'il le rencontrât. On ne pouvait se configurer

l'idée que le maréchal du palais duc de Sparkling joignit à ses incontestables aptitudes le don d'ubiquité ; de même, attribuer la présence saugrenue du duc à un phénomène de sorcellerie évocatoire, eût été audacieux, car il n'y a pas de sorciers en Hummertanz, même dans les ministères, et rien n'autorise à prétendre que les états voisins et même le Niederwaldstein en soient munis. Il était inutile de lui persuader que ses mandements, quoique vénérés et aimés du cher Sparkling, jouissent de moyens de transport assez spéciaux, si peu lourds qu'ils fussent à porter, pour être rendus dans ce bref délai. M. le Maréchal n'avait sans doute pas d'oiseau bleu comme aux contes de fées ; il n'eût pas confié ses plis à un providentiel pigeon voyageur. Quant à avoir joui d'un train spécial, le roi Christian savait que c'était tout à fait impossible, vu ses documents personnels sur la direction de ses chemins de fer. Dans

tous les cas, il serait enchanté, à défaut de la réponse à son pli, qu'il ne pouvait espérer, d'obtenir de monsieur le duc, une bribe de courte vérité explicative.

Ce disant, du haut de sa taille vraiment colossale, les yeux sévères s'agrandissant le plus possible, dans la tête aviale, quoique entourée d'admirables flocons blancs, le roi Christian contemplait son compagnon, sans bonté.

Ce fut au nom d'une dépêche urgente, reçue non loin de Krebsbourg, à une station de quelque arrêt, dépêche instante envoyée par la duchesse pour qu'il pût assister expressément ce soir-là, même très tard à un conciliabule en vue d'une œuvre intéressant de près les visées royales en matière de haute civilisation et colonisation, que Sparkling excusa sa présence ; il devait tout à l'heure, au matin, repartir. Il espérait que du choix de son zèle, entre ces deux façons de servir celui

qui daignait parfois le traiter en ami, il avait réussi, ayant pu donner à la duchesse l'avis dont elle avait besoin, et que la mission serait accomplie avec un très léger retard ; il allait d'ailleurs de ce pas, si le roi n'exigeait pas sa compagnie, quoique futile par ce temps clair, et les rues sans danger de la cité bien dévouée, retourner chez lui pour repartir le plus tôt possible à sa mission.

Fût-ce l'évocation brusque de la duchesse (Sparkling en fut démangé), fût-ce l'espoir que Sparkling venait de bien servir la Liste civile, sous sa forme possessionnelle bien chère, il y eut rassérénement, et trois ah bien, différemment modulés, s'épanouirent jusqu'aux paroles suivantes :

« Mon cher duc, l'objet de la mission ne pressait pas ; je veux même vous dire qu'il était nul ; mais vous le savez, dans notre milieu, parmi même des gens qui touchent de près aux affaires, vous êtes parfois atta-

qué; non qu'on songe à noircir votre amitié, fidélité ou dévouement; mais on vous pense léger, léger parce que brillant; j'eusse voulu constater que vos célérités étaient sans reproche. L'Europe, mon cher duc, traverse une crise, ou plutôt les symptômes d'une crise très latente s'éveillent. Il est des signes des temps ; vous ne les voyez pas, vous dont le service est surtout de nécessaire apparat, de brillants décors, et de haute courtoisie où vous excellez ; je sais que le charme de vos relations, de votre conversation, que votre bonne humeur n'est pas sans exercer quelque influence sur nos illustres amis, et leurs bien intentionnés diplomates ; mais néanmoins l'heure présente exige que les hommes du Hummertanz soient sérieux, très sérieux ; le ministre de la Liste civile à qui j'exposais aujourd'hui cette manière de voir la corroborait à son tour de précieux et instants aperçus. La révolution gronde, mon cher

Sparkling ; sera-t-elle économique, politique, sociale, dit-on, d'un nouveau mot, je ne sais, ne puis me prononcer ; peut-être sera-t-elle tout cela à la fois : en tout cas, je puis dire que si une crise politique nous est plutôt utile puisque le Hummertanz, à l'abri des guerres, bénéficie à ces heures, de son calme, pour abriter les riches étrangers fuyant le théâtre de la guerre (il y a là une question d'impôt à étudier, mon cher ami) une crise économique serait pour nous d'une incontestable gravité. Nous n'avons rien, rien à gagner à une crise économique ; c'est ce que confirmait, preuves en main, en me l'entendant dire, le ministre de la Liste civile. »

Décidément le rival de Sparkling, l'odieux ministre, avait le vent en poupe. Comment le combattre ; avait-il dû bassement flatter ! Le roi le perruchait mot pour mot.

« Et dans ces temps durs, reprit la voix augurale, il faut, monsieur le Maréchal,

que toutes les volontés se groupent avec sérieux autour du trône : nos voisins, de tous côtés, nous encombrent d'exilés mal pensants, dont nous calmons les ardeurs, sans doute, que nous éconduisons parfois, mais dont l'influence peut être contagieuse, le stat même, dans nos grandes villes, périlleux. A Dieu ne plaise que je conteste l'admirable esprit d'ordre de nos populations, mais enfin le péril gronde autour de nous. Il faut, monsieur le Maréchal, défendre les vraies libertés avec énergie, et je le dis encore, avec sérieux. Ne faisons pas comme ce Grec ; ne remettons pas à demain les affaires sérieuses. A plus tard les plaisirs. Maintenant régnons, réglons et soyons prêts. »

C'étaient les mots même de l'outrecuidant rival ; le Grec était notamment de sa provenance; le bon duc enrageait, mais même le ministre haï ne pouvait avoir à ce point remonté le roi dans un sens taciturne ;

lors, Sparkling, enquêteur, s'informa de l'état actuel de Mlle Nelly Albestern.

« Ah! cher ami! (le point était touché) Mme Albestern, je puis le dire à vous, qui non seulement êtes le ministre, mais encore l'ami, Mme Albestern me fatigue. Figurez-vous, et je ne sais vraiment qui peut évoquer ces fantasmagories, en sa tête que je croyais bien équilibrée (vous avez dû, parfois, remarquer, Sparkling, qu'elle était de bon jugement), eh bien! ces qualités se faussent; elle se plaint, affecte de redouter un futur abandon, me jalouse; elle m'a positivement exposé qu'elle désirait être comtesse, oui, un titre de comtesse, avec quelque vague douaire, en cas de postérité; comprenez bien, mon cher ami, que je saurais me conduire en cette circonstance; mais d'où cela lui peut-il venir; sans doute mon cousin de Hummerkopf a cette ridicule manie d'anoblissement, mais moi, je ne le puis, elle ferait mieux d'y renon-

cer. » Sparkling avait bien envie d'indiquer, en tirant la chose de loin, qu'un souci si net d'établissement ne pouvait émaner que des perfides conseils de l'homme le plus tristement positif du pays, le ministre qui ne connaissait au monde que finances, détestant par nature même, les caractères bien sincères, comme celui de Sparkling. Et franc, avec gaieté, il eût demandé si le souverain n'avait pas fait, bien près de lui, quelque dangereuse, au moins inopportune confidence. Il tenait son bonhomme dans ce cas ; mais si courte méditation fut tranchée. « Je n'en puis rien augurer de bon, ces tracasseries m'ennuient, c'est pour les éviter que vous me voyez à cette heure à pied, dans les rues : J'ai quitté la place ; mais puisque vous êtes là, vous allez me la raisonner. Elle vous écoute ; votre aimable et enjoué caractère, en même temps solide, je me plais à le reconnaître, lui agrée ; vous avez sur elle une bonne

influence; mettez-la à mon service, mon cher ami, allons-y de ce pas, il n'y a pas encore une heure que je l'ai quittée; votre aimable intervention dissipera cette fâcherie ; vous ferez justice de cette petite prétention niaise. Venez, mon cher ami. »

L'excellent ami n'était nullement ravi. Il objecta l'heure, l'inattendu de la visite.

Ce soir aussi, répliqua le roi, j'étais inattendu ; peu importe que je sois en cette maison, inattendu. Venez donc, mon cher ami. Ils y furent en devisant : le roi grave, Sparkling moitié battu, moitié content.

La première impression fut pénible ; une rumeur soulevait le sous-sol de la maison, ils attendirent, et virent assez distinctement par les vitres une noce énorme dans la cuisine ; apparemment du champagne sautait ; il y avait des caméristes, et des cigares nonchalants à de grasses lèvres joyeuses. Quand on vint, ce fut d'un pas vacillant. Dans l'escalier où le bruit des

pas s'amortissait à des peaux de bêtes, une camériste qui s'était penchée, comme inquiète, la camériste de confiance, se jeta à leur rencontre ; Madame reposait, souffrante ; le roi fronçait le sourcil ; qu'on bût, qu'on jouât en bas dès lui parti, c'était d'une majesté douteuse, enfin madame pouvait l'ignorer ; mais que la fidèle Betty tentât d'arrêter sa route, sous un tel prétexte, d'un air timide et inquiet, éploré mais précis sous tel prétexte? Il regarda béant Sparkling qui craignait de comprendre et tous deux écartaient la servante, lorsque comme un bref bruit de lutte, deux détonations, la porte de l'étage tumultueusement ouverte, et venait rouler dans les bras de Sparkling le deuxième fils du roi, le prince Max-Eric, blessé et sanglant, tandis qu'une face d'homme, un instant entrevue au palier, disparaissait, et qu'une fuite effarée et maladroite s'entendait par des bris d'objets et des cris affolés de

femme en détresse. Sparkling avait emporté le jeune homme vers les chambres : le roi le suivait somnambuliquement, sa colère de jaloux dissipée, trop dissipée; le prince placé sur un divan, il eût fallu poursuivre le meurtrier; mais d'une fenêtre large ouverte, donnant sur un jardin communiquant à tout un ilôt de jardins, on apercevait une silhouette paraissant sur un mur pour plonger et reparaître à une autre crête.

D'ailleurs Sparkling l'avait reconnu, et à l'interrogation du roi, qui laissait sans y prêter les yeux, Mme Albestern se rouler en une crise de nerfs, il répondit : « Je l'ai reconnu, à ne m'y point tromper, c'est Golzer, le comique du Théâtre Royal. »

Et le roi dit : « Quelle affaire » et se prit la tête entre les mains. De grosses larmes roulaient sur la barbe floconneuse.

PERIPLE FORTIFIANT

I

Il s'était gâché quelques éphémères semaines, depuis que le corps du prince Max-Éric, dérobé à l'affection populaire par une foudroyante pleurésie (le diagnostiquèrent et l'affirmèrent deux médecins de son régiment et deux doctes bonnets de faculté) était parti, dans le luxe sombre et les dolentes musiques, vers la petite église antique qu'abrite la noirâtre verdure d'un parc forestier, non loin de la capitale. Du palais à l'église, la garde bourgeoise avait fait face le long des trottoirs à la garde

royale, et toutes deux présentaient les armes au large catafalque surchargé de couronnes, au cheval d'armes boitant (de tradition) sous un emmaillottement de crêpes, aux envoyés des puissances, chenus militaires de représentation, chatoyants d'étoffes, la poitrine minéralisée et pavoisée, tiercés de jeunes princes aux allures populaires de simples lieutenants. Le roi Christian avait suivi de pied le cortège jusqu'à l'église cathédrale aux vitraux de merveille, insigne du median panneau d'un célèbre tryptique de Dürer dont les volets avaient été jadis vendus en Hesse et en Saxe. Son oreille, distraite et navrée, avait absorbé en vague bourdonnement les mouvements bossuétiques du digne cardinal primat ; le zèle des musiciens spéciaux de la couronne avait battu son tympan, sans y graver leurs accents. Après les bénédictions de mise, le catafalque avait oscillé lourdement, puis repartait. Sur la vaste

place, au milieu du cordon de troupe, des humbles, des femmes en mystique mante et bavolet monacal avaient prié et pleuré, des larmes rondes coulant sur leurs faces blanchâtres et anémiées, émues sincèrement de la précocité de cette mort, et saisies, violées par l'ordonnance festivale et lugubre de la cérémonie. Voisinaient des ordres mixtes d'hommes; des congrégations d'ouvriers catholiques groupent des calvities agenouillées autour de bannières roides de fils d'or dont le mainteneur tentait à concilier une allure un peu militaire et recte, avec la molle inclinaison d'un homme détrempé de tristesse. Quelques-uns avaient fait mine de se jeter sous les pas des chevaux de douleur, simple gesticulation émanée d'un très ancien rituel.

Puis retrouvant les rues et leurs lignes droites engoncées de troupes, avaient disparu le roi à pied derrière le cortège, puis le cheval d'armes, les porteurs à bras ten-

dus des décorations étalées sur coussins, les représentants des puissances, les syndics des corps officiels, les groupes pieux tout à l'heure en prières, les synodes de dissidents, des files de béguines en lamentation, des délégations de fabriques d'église, faisant assister au morne défilé les représentations en plâtre peint et doré du dieu et des saints de la religion d'Etat ; des évêques priaient sous des dais de deuil, tandis que cadençaient le pas les cuivres élégiaques. Puis entre des haies de cavalerie, les voitures de la cour, chevaux menés en mains par des laquais, assombris d'une bande de crêpe tombant de leurs collets à leurs talons, et puis des troupes, des troupes, le canon du fusil incliné vers la terre, puis de silencieuses batteries, et encore des cavaleries. La théorie lente défilait, sous des balcons et des fenêtres, ultrachargés, loués à grand prix par des curiosités recueillies ; puis le prince Max-Eric

fut couché dans la petite église, pour y dormir à jamais son rêve familier de grandes manœuvres et d'amourettes.

La reine s'exilait pour des mois, dans un lointain château près des landes de bruyères et des étangs opaques où ne s'aventurait nulle rame, assombri d'un horizon de pins noirs au lointain comme des cyprès, depuis longtemps seul et sans hôtes, desuet des pompes frivoles de la cour ; Christian n'y mettait jamais l'ombre même de sa présence. Elle n'emmenait que peu de familiers, dont la duchesse de Sparkling, dont la douleur fut touchante et exquise, toute ivoirine et mauve, sa merveilleuse et multiflore toison blonde, étroite, serrée, jusqu'à ne paraître sous les voiles qu'une plaque d'or ancien, à peine discernable, et le bon bibliothécaire Thaler, dont les longs discours coulent à pleins bords, corrects et doux durant les invincibles sommeils sous la lampe, si myope

et si poli qu'il s'excuse envers la chaise où son rôle est de s'asseoir de l'avoir légèrement heurtée, la prenant pour un ou une de ses considérables bienfaiteurs ou bienfaitrices, et l'inséparable aumônier à qui la reine parle, sans jamais écouter ses réponses d'une courtisane orthodoxie, modulées toujours en cantique spirituel et mi-ardent à la Vierge.

Christian rentra dans son palais et apprit avec satisfaction que très peu d'arrestations avaient été nécessaires pour maintenir l'ordre en cette journée d'amère solennité ; il initia brusquement l'héritier présomptif, à quelques secrets d'État encore inclus en lui-même et ses ministres. Les jours suivants, il végéta taciturne et inabordable, et fit annoncer à son maréchal du palais que le deuil de cour étant ordonnancé, et les recommandations nécessaires faites avec soin, à un sous-ordre, il eût à visiter quelques contrées, à son

choix, proches ou lointaines ; de toutes manières, et de quelque temps, sa présence en Hummertanz serait jugée de moindre prix que les éléments de conversation future avec son souverain, qu'il ne pouvait manquer d'accumuler en un long periple. La fluide habileté de Gouttegrass persuada à la presse de toutes nuances, le catéchisme indiqué de haut lieu, touchant la mort du prince Max-Eric ; seul le directeur du Fait Accompli, Grossings qui doutait, doutait quelques jours, sans pourtant rien avancer de précis, de simples objections seulement, nécessita de la part de ce chambellan des lettres, quelques allées et venues. Sa dernière visite décida M. Grossings, dont les besoins d'argent étaient notoires, à publier avec des notes attendrissantes, quelques devoirs d'élève du prince Max-Eric. Il cessa du même coup de se transporter auprès de Mme Albestern dont il emmaussadait parfois les instants.

Cette dame se trouva brusquement devoir satisfaire à des engagements lointains et prodiguer sa voix et sa beauté en des cités où M. Golzer continuait sa carrière dramatique, mais modifié et cueillant des lauriers principalement dans l'honorable tragédie classique. Tout cela était sans corrélation possible avec le deuil royal et national. Sparkling enjambait l'Italie ; ostensiblement il bâillait dans les chefs-d'œuvre ; il visitait de souples savants, et des diplomates déliés, d'une finesse d'ailleurs sans emploi contemporain. Il rendit ses devoirs ou accepta les égards dûs, des branches de hautes familles Hummertanziennes, visibles en ce pays. Point de grande famille du Hummertanz qui n'ait de représentant à Rome, pour y vivre par similitude, tout entière plus près du Pape. Il parcourut des Allemands comblés de notes marginales, de liliaux et Britanniques spécimens d'un ancien art aboli dans cette

Italie trop légère, des psychologues Français absolument désabusés. Il vit sans regarder, regarda sans être vu. Peut-être est-il vrai que des birerias lui furent, certaines heures, benoîtes et favorites, et qu'il s'égara parfois, dans des crépuscules sur les villes ; mais l'heure du soleil couchant, barre de splendeur sur le jour médiocre est favorable aux réflexions des hommes d'Etat qui mûrissent les Atlantides d'un futur triomphe, résultat de la force de combinaisons conçues à l'âge de l'expérience. Le duc joyeux, se nuançait de profondeurs, et more Socratico, s'entretenait volontiers avec de belles passantes, continuant à vivre son rêve de beautés. Sans doute l'harmonieuse cadence d'un ballet comporte toute l'harmonie du mouvement, et sa grâce, et ses multiples allégories ; de plus la vision d'un ballet magnifie, si l'on dédaigne la lorgnette, instrument trop moderne, la beauté des

élues qui figurent, au cachet, l'Eve éternelle. Tout cela Sparkling se le disait aussi fréquemment que possible, et tenait minutieux contrôle des distances qui étendent leurs mirages irréfoulables entre la vision d'ensemble et les complètes excursions de détail. Il n'est pas avéré que Sparkling n'établit pas un soir un sonnet, dans le mode de la Vie nouvelle, c'est-à-dire apparemment brûlant pour une dame, qui n'est autre, au dépouillé, qu'une vibrante idée eucharistique.

Le roi Christian demeurait morose ; au lieu d'excéder ses entours de petites farces tâtillonnes, il les évitait. L'ouverture des Chambres, les prônes séculiers, non sans quelques bizarreries rhétoriques sur la solidité croissante du Hummertanz, les manifestations affamées, rien ne le déridait. Il ne rompait son taciturne silence que pour grommeler que certains délégués de son pouvoir, seraient plus utilement

employés à ratisser la terre en des endroits qu'il connaissait bien, ou à défricher les colonies nouvelles, qu'à compliquer de sottises la marche des événements d'Europe, autant que pour une faible part, leur malencontreuse existence y pouvait contribuer. Il traita de chien le colonel de la garde bourgeoise, innocemment venu lui demander de passer une revue de luxe, demanda au ministre de l'agriculture s'il saurait seulement traire une vache et déclara sans ambages à un ami partisan de l'abolition du corps censitaire, que les auteurs de la constitution de Hummertanz avaient déçu la bonne volonté de son vénéré père à force de crasse sottise, qu'il avait d'inintelligents suppôts ministériels, et à qui la faute, « le corps censitaire ne lui envoyant que des baudets et les universités et écoles d'état que des marcassins ». Le ministre de la liste civile le supplia d'éviter un épouvantable scandale ;

il le mit à la porte en jurant que c'était bien fait, et pourtant c'était grave. Voici.

Une des compagnies coloniales fondées avec privilège du roi, et le contenant comme principal porteur de titres, avait tenu à Geldwachs, le port principal du pays, un congrès. Il s'agissait d'inculquer à la dépendance un peu de l'ardeur industrielle de la métropole et de lui demander en échange plus de rendement. Les hommes du capital avaient, dans ce but, convié les hommes de la science à conférer avec eux dans la splendide maison des canaux, si célèbre par sa décoration mi-hiératique, mi-moderne, obtenue par l'application d'immenses cartonniers en pitch-pin aux magnifiques coulées de lumière, enserrant le vert émeraude de casiers, contre des parois revêtues de vieilles et majestueuses cordouaneries, à ramages d'or et reflet de pourpre sombre. Le résultat des discours, toasts, enquêtes et bilans, fut qu'une mis-

sion élue parmi l'élite maturante et juvénile de Geldwachs dût partir, pour aller là-bas, explorer les plaines, fouiller les forêts, remonter les fleuves, et partout fonder quelque chose, dans le modèle qui leur plairait le mieux, mais fonder toujours et partout quoi que ce soit qui multipliât l'ivoire et engrangeât l'arachide. Le soir de cette décision, l'élite mûre se recueillit dans les salons des armateurs notoires, et l'élite juvénile parcourut en pompe l'immense quartier des docks de Geldwachs ; ce choix de jeunes hommes but à son meilleur avenir des bières germaniques dans des brasseries larges et blanches, où les Tyroliens affirment continuellement leur Heimweh, des stouts spumants en des pintes de métal dans des cafés rutilants de nickel et de verreries de couleur, où les capitaines anglais dignes et rogues considèrent méprisants, l'ivresse bavarde et gesticulante de leurs collègues américains.

Ils firent des vœux pour eux-mêmes dans les cabarets où l'on trouve le meilleur genièvre d'exportation, et les plus suprêmes tafias d'importation ; le tout fut couronné d'une enfournée commune dans un grand hall cosmopolite, où des chanteurs anglais, allemands et français venaient à tour de rôle donner aux assistants la plus désavantageuse idée de leur mère-patrie, et ils conclurent leurs échanges de vues sur leur providentialité respective en matière d'expansion extra-européenne, par un choix judicieux des meilleurs vins mousseux ou non. A cet autre congrès, différent de celui du jour, furent appelés les Bourgognes et les Champagnes, les vins du Rhin les plus secs, et même l'Asti, si bien qu'il n'y avait personne, à l'aube, parmi ces apôtres qui ne se jugea d'après son tempérament, un Christophe Colomb, un Stanley, ou simplement un Balboa.

Le navire qui les emporta, confortable

steamer, peint de blanc, mugit de sa sirène quelque temps, au milieu des nombreuses barques pavoisées et des petits yachts qui l'accompagnèrent de leurs tendres acclamations ; le grand steamer, ce jour-là encore, illumina la mer de gaietés scintillantes le verre à la main. Il les conduisit sans incidents aux ports d'Afrique, à la nouvelle Jérusalem de l'explorable Chanaan. Puis bientôt on apprit qu'ils avaient nolisé une flottille, que les savants et les aventureux voguaient sur le Haut-Fleuve, avec des soldats indigènes, austèrement dédiés au bien de la généreuse métropole. Puis on n'apprit plus rien. On sut plus d'un an après, de par une expédition d'un millier d'hommes armés de fusils qu'on envoya aux renseignements et qui triompha heureusement de quelques tribus armées de flèches et de massues, qu'ils avaient été mangés. De tristes vestiges de leurs souffrances et de leur enthousiasme furent

annoncés aux familles frappées de Geldwachs, où le deuil apparut, assombrissant les fronts, les costumes, et les allures gaies et argentines de l'existence. Ce fut alors, quand des projets de monuments eurent été conçus, que la prose et les vers officiels se furent attendris cacophoniquement, qu'un journal de l'opposition lança comme un pétard, des lettres et des carnets de souvenirs, à lui communiqués par le parent d'un des plus humbles membres de la mission, un homme qu'elle s'était attaché avec le grade de cuisinier. Les plus affligeantes révélations sur les mœurs brusquement dissolues et purement locales, que les missionnés s'étaient immédiatement, et ensemble, de grand cœur adaptées, éclataient de jour en jour avec la précision de pièces d'artifice. Les bouquets suivaient les chandelles romaines ; ce n'était que maquignonnage d'esclaves, échange de négresses, rapines vis-à-vis de l'indigène, preuves

d'une amitié avec l'Etat qui allait jusqu'à lui emprunter sans compter ; chez ces gens graves et instruits, et effondrés de responsabilités, chez les hommes mûrs plus que chez les jeunes gens, c'était une miraculeuse floraison du vice des peuplades primitives avec un abandon vraiment charmant, et la plus enfantine désinvolture ; les inconsolables qui s'en allaient tristes et rêveuses, le long des mélancoliques jetées, regardant la mer par laquelle il est parti, par laquelle il reviendra, apprirent avec fureur qu'elles avaient été purement et simplement doublées ; les détails transmis non avec cynisme, mais avec une exquise simplicité par le bon cuisinier leur torturaient tous les jours le cœur, d'autant que ce brave homme ne cachait rien, et racontait les histoires de tous, avec le zèle actif de qui en veut renseigner complètement un autre. On ne pouvait arguer que ce fut œuvre d'opposition ; c'était lettres privées

et carnets de souvenirs qu'on publiait, et la gloire pure des disparus en fut ternie, surtout à Geldwachs où le piétisme n'est effacé que par la rapacité qui, avec lui, compose le tréfonds d'un armateur de la noble cité. Or, cette publication eût pu être évitée; le directeur du Fait accompli avait pressenti le pouvoir; quelques sommes, quelques honneurs eussent détourné l'excellent homme, de jeter aux vents ce formidable esclandre. Christian n'avait ni voulu le voir ni même autoriser qu'on lui laissât apercevoir pour l'avenir une récompense de son silence. Toute la part qu'il y sembla prendre ce fut de demander au ministère des chemins de fer quels singuliers manuels de vie élégante il laissait pénétrer dans le pays et consentait à charrier, pour doter Geldwachs d'une aussi aventureuse élite; le fonctionnaire balbutia en rougissant, qu'il était sûr de ses wagons, mais que Geldwachs étant port de mer la faute en devait

retomber, il le redoutait trop, sur son collègue de la marine ; ce à quoi le souverain répondit que les habitants les mieux pensants de la ville de Geldwachs lui avaient tout l'air de détenir des âmes de commis-voyageurs ; la grande ville en fut fort contristée, et se promit bien de ne pas réélire le bourgmestre, pendant le mandat duquel pareil camouflet lui tombait d'une bouche entre toutes autorisée.

Le réel énervement du roi, son ennui de se trouver ligotté par le deuil dans son palais, son désespoir de ne voir se tourner vers lui que des faces obséquieusement douloureuses et commémoratives du récent malheur l'amenèrent à envisager sérieusement un projet de fugue. S'en aller, laisser tout là au soin des ministres! puisqu'ils avaient comme fonction d'expédier des affaires, qu'ils les expédient, lui-même il irait vivre quelques jours en touriste ; il goûterait une joie de vacances, il serait quelque

part, les mains dans les poches en promeneur, il lirait le journal étranger, et des faits divers qui ne l'intéresseraient pas. Mais il fallait un compagnon ; le compagnon des fugues était d'essence le cher ami, le bon duc.

Sparkling avait bénéficié de son absence ; le roi le rêvait à nouveau chevaleresque et joyeux, assez près de son esprit, même digne d'affection ; faut-il pour amuser et distraire un compagnon de voyage, être si apt au gros œuvre gouvernemental. Aussi le bon duc reçut une lettre autographe lui fixant rendez-vous à Pohlstock, il devait voyager incognito et trouverait au terminus non le roi, mais sa parfaite effigie, le comte Muller ; le nom de baron Schulze serait sans doute agréablement porté par lui quelques jours, et on lui demandait discrétion et exactitude.

Pohlstock, ancienne capitale d'un léger margraviat, annexé depuis 1815 par le

vorace Niederwaldstein, étend en une plaine irréprochablement plate le calme de ses rues larges et frondantes, bordées de jardins à claire-voix, accumulant de grosses roses et des dahlias vers les perrons de minuscules cottages aux vérandahs d'un goût hollandais ; certaines de ces claires bâtisses offrent des ressouvenirs des pagodes telles qu'on les voit aux assiettes peintes ; certaines évoquent les basses maisons rhénanes, aux larges toits, à la forte panse aux boiseries bien soignées ; des devises, honnêtes et familiales, s'enrubannent en polychromies qui souhaitent être gracieuses. Des ferronneries soigneusement tortillées, parfois une heureuse décoration de plaques de faïence arrêtent le regard. Par un caprice du fondateur de la ville, le margrave Joachim Egbert, tige d'une branche de Hohenglanz, les rues de la ville partent en éventail d'un assez gros palais, bâtisse plâtreuse et carrée; le décore en façade? une

frise en blanc et noir où l'on voit Arminius à cheval, suivi en file indienne, par les incarnations successives des héros de la Teutonie, casqués, cuirassés, bardés de fer, ensuite plus commodément vêtus d'élégantes rhingraves, pour aboutir au modeste costume des grenadiers du margraviat, un peu avant le temps où cette belliqueuse petite patrie rentra dans le giron considérable du Niederwalstein ; à l'intérieur l'Etat avait paternellement installé un poste, et quelques bureaux parmi lesquels le boudoir du commissaire de police. Sur la place, au-devant du palais, entre quatre corbeilles de rhododendrons, Joachim Egbert se cabrait chrome, lingot de cuivre devant l'horizon, doux, pourtant majestueux, et sa main jaune tenait un rouleau de même couleur, dictatorialement. C'était un bâton de commandement, ou une loi roulée, ou un manuscrit, seuls des mauvais plaisants y eussent distingué une petite saucisse.

En traversant n'importe laquelle des rues de Pohlstock, on était très vite à l'immense parc qui la noyait tout entière en ses méandres, promenades spacieuses, coupées de petits lacs à cygnes, et mirait des saules dans le joliet cours de la Zehl, prétexte à moulins d'opéra-comique, briques rouges et blanches, volets verts et qui sont des auberges de jours de fête, plutôt que de sérieuses minoteries.

Dans un des recoins les plus peignés du parc, un petit pavillon dit la Favorite étend un long rez-de-chaussée surmontée d'une attique, et des pavillons; c'était là que Joachim Egbert vieillissant, s'était claustré presque, avec de vieux familiers, ne se rendant au palais officiel que pour quelques devoirs, en hâte de le fuir et d'y laisser la margrave non point trôner, mais écrire, cette femme ayant été une des plus formidables épistolières du XVIII[e] siècle, dissertatrice avérée et philosophe consulté, par

tous les beaux esprits de Niederwalstein, avec qui elle entretenait, en les rétribuant un peu, de définitifs échanges de sornettes. Las d'assister à cet apostolat, Joachim Egbert avait fait bâtir à son goût son édicule particulier, l'avait construit selon ses visées, et décoré à son image, la vraie, aussi lointaine que possible du beau seigneur romain dont l'effigie enrichissait la grande place, tournant le dos au palais détesté. C'était vers cette fantaisie architecturale et le musée qui en résultait, de par les temps fanés, que se dirigeaient de bonne humeur les deux peregrins ; car l'histoire du vieux reclus avait souvent battu les oreilles du roi Christian ; son père lui avait souvent prédit, en sa prime enfance, lors de ses meilleures années d'inapplication aux affaires que de mépriser les œuvres sérieuses de la régie des peuples rend l'enfançon le mieux ameubli de nature, débile d'intellect et susceptible de terminer ses jours, morose

et maniaque, adonné à d'inexplicables dissipations comme ce fou de Joachim Egbert le seul fou de la statique et cérébralement fixe race de Hohenglanz. Une mise en relief en face de ce souvenir réprouvé, de la gloire européenne de la grande correspondante complétait la leçon, de sorte que Christian gardait un joyeux souvenir de cet ancêtre croquemitainement manié ; quelle était cette folie spéciale qui le menaçait, il n'en était pas instruit, son digne père non plus ; quelques livres peut-être les eussent documentés, mais ils ne lisaient jamais; ce n'eût été d'ailleurs que commérages, car dans la dynastie, on passait sous silence les détails de vie de l'ancêtre compromettant et fâcheusement exceptionnel, on en parlait à demi-voix, à mots couverts, comme si l'on eut craint de réveiller dans son hypogée l'âme et la plume de l'excellent écrivain qui fut affligée de lui.

L'incognito des grands de la terre est si

difficile à maintenir (la faute à quoi, à leur sereine beauté ou à l'efflorescence radieuse des policiers internationaux), que sous le péristyle paré de colonnettes de granitelle, le docteur Vana, conseiller aulique, conservateur du monument leur était respectueusement présenté par le très bien né major baron von Langhirsch, expédié par son souverain, en hâte à cet effet, aussi pour leur rendre ses devoirs et leur transmettre une auguste missive, vraiment désolé de n'avoir su à temps venir se mettre à leur disposition en leur hôtel. Le major dont les allures éveillaient irrésistiblement l'idée d'une cigogne, leur vantait l'érudition pour ce jour utilisable du docteur Vana, dont le port, méticuleusement évoquait les phantasmes d'une jarre.

Le petit docteur supplia que les nobles hôtes voulussent bien condescendre à revêtir le costume obligatoire pour la visite des châteaux impériaux, soit d'entrer dans

de larges chaussons de feutre gris, qui témoignaient de l'habileté de ceux que l'administration judiciaire du Niedervaldstein enclôt, sous bonne garde, pour favoriser le travail à bon marché, travail long et bien horaire, mais coupé cependant de péripatétismes, en un charmant préau, où ces travailleurs se délassent, en contribuant de toutes leurs lumières à la bonification d'un certain argot elliptique, expressif et coloré qui servira sans doute de bases aux langues futures, de racine Niederwaldsteinienne, si le phénomène heureusement endigué des invasions barbares se reproduit. Il leur montrait un escalier fort joli. Les marches de brèche arlequine, gironnées d'une bande de mosaïque grimpaient près d'une rampe en chimoine hérissée de statuettes de grès polychrome, non blanc et bleu, comme le grès de consommation, ni de cette horrible teinte terre de Sienne ou ocre jaune des vieux grès flamands, mais

pourpre, jaune orange. Des buveurs gras et de larges madones aux ampleurs d'outre s'échelonnaient, et du plafond pendait un lustre aux ferronneries de couleurs voyantes tortillé comme un bouquet de fleurs des champs improvisé ; de petites salles contenaient quelques peintures. Le major demanda le Raphaël ; le petit Vana, contrarié, ouvrit immédiatement une porte, et comme en une chapelle, dans une chambre bien éclairée, des branches d'arbre venant parer la fenêtre d'une mobile et charmante architecture dans un luxe de divans rouges, encadré de tapisserie rouge et or, une Vierge tenait un enfant. Prestigieux ! clama le major, puis le roi adhéra et aussi Sparkling béant, tandis que le petit Vana pensait à part lui, que la fameuse Vierge avait bien et authentiquement l'air d'aller au marché : « Cette toile, dit-il, n'est pas de la collection personnelle de l'électeur ; elle fut placée ici lors de l'annexion bienfaitrice

de 1815 par les soins de sa très gracieuse majesté le roi régnaut, représenté en ceci par le général-major von Backfeife, surinrintendant des beaux-arts ; mon vénéré prédécesseur m'a souvent entretenu du goût du général-major von Backpfeife pour les peintures de Raphaël, il en achetait à tous les Juifs de Berlin, et aussi à quelques-uns de ceux de Glogau qui, avertis de son goût déterminé pour le séraphique peintre, s'étaient mis en mesure de lui en fournir. Je ne pourrais affirmer que celui-ci provienne d'un de ces achats ; mais j'inclinerais à croire, vu sa ressemblance criante avec un Murillo qu'il est de Mengs, le Raphaël Saxon, qui vécut de longues années en Espagne, et sut combiner sur ses toiles les plus grandes délicatesses de pinceau, d'après ses deux maîtres préférés ; il y a des chances lorsque un tableau de Raphaël se présente avec cette polychromie de faïence qu'il soit de Mengs, une de

nos gloires ; et n'est-il pas délicat d'offrir à qui vous patronne, au lieu d'un Mengs qui vaudrait cent écus, un Raphaël qui vaut des milliers de ducats ; Mengs était un bon patriote saxon. » Et avisant des petits panneaux aux coins de la chambre illustre : « Voici d'autres dons du roi, à même date, ce sont des pastels de Liotard ; il y en a beaucoup partout, et particulièrement à Amsterdam ; des personnes de haute famille attachent grand prix aux œuvres de cet artiste, je n'ai jamais découvert le même sentiment, chez les peintres, sculpteurs ou pastellistes, avec qui mes fonctions m'ont mis en rapport ; c'est peut-être que leurs recherches ne sont pas orientées vers ce genre de peinture, ou le sentiment prédomine sur la technique. » Le major paraissait surpris de ces allégations, Christian restait indifférent et Sparkling seul écoutait d'une oreille.

Voici, dit le docteur, la vraie collection

du margrave Joachim Egbert ; à vrai dire, ce ne fut pas absolument son goût propre qui la forma ; il consultait assez volontiers quelques poètes, et quoi qu'on ait dit que les poètes de ce pays-ci, au siècle dernier, étaient soucieux uniquement de savoir où l'on pouvait trouver le plus de tabac et le plus d'eau-de-vie à meilleur marché, il y avait parmi eux des gens de goût ; le margrave en avait d'excellents, quoiqu'il les payât moins cher que ses voisins ; peut-être parce que ses vòisins tenaient beaucoup à ce que leurs poètes puissent proprement établir une tragédie à la française et désiraient d'eux un peu le genre et l'allure de M. de Voltaire ; lui au contraire aimait qu'ils pussent donner quelque charme lointain ou plutôt expansif à quelques denrées que le margraviat excellait à produire ; il prétendait seulement qu'ils énonçassent clairement et en beaux rythmes, les vertus des vins de France, que les savants savaient

fabriquer dans ses distilleries, ainsi que son eau-de-vie qui jouissait d'une véritable réputation : c'était de l'authentique eau-de-vie de quetches. Il lui advint aussi de faire célébrer en distiques une eau qui guérissait un peu toutes les maladies, et dont le goût saumâtre est encore apprécié de nos jours ; cette eau, entre autres vertus, avait l'avantage d'attirer en ce pays des étrangers qui savaient, à n'en pouvoir douter, qu'on tolérait le pharaon dans notre petit état ; à la suite de quelques prêts de militaires que l'on rendit plus ou moins intacts, mais dont les plus endommagés purent acquérir une assez jolie gloire, il obtenait de l'argent, et de cet argent il achetait des tableaux parce qu'il aimait à s'en entourer ; à certaines heures, les personnes peintes possédant, affirmait-il, de plus belles qualités d'avenir que les vivantes, car on peut un jour les échanger contre beaucoup de petites effigies royales

sur métaux recherchés. Il acheta donc, conseillé par ces (poètes qu'il réunissait le soir en cette tabagie que je vous montrerai, où il passa, d'ailleurs, ses meilleurs instants), cette admirable et si claire Madeleine de Ribera, dont la chevelure de topaze frissonne toute à l'approche de l'ange annonciateur ; voici un Rubens qu'il tint à posséder, et le petit docteur indiquant un Silène mammaire et rebondi, chauve, le crâne bossué comme un ventre gras, que de belles filles aux jambes de biche soulevaient et portaient ballottant dans un ironique triomphe. De petits Roland Savery, dans une floraison un peu noirâtre des tigres et des faons, jouaient auprès d'énormes chevaux blancs ; des médecins de Jean Steen papelards et lustrés tâtaient le pouls à de fortes commères parées de dentelles et pavoisées de bijouteries. Une petite toile assemblait des buveurs à sarreau rouge, la pipe aux dents, autour de

pintes d'étain où dansait un rais de soleil, et, par terre, de massifs enfants roulaient avec de gros chiens. Mais la merveille de la salle était un des rares Van der Meer de Delft ; à un balcon, pavoisé de tapis de Turquie, aux ramages pourpres et laiteux, sanguinolents et abalastrins, une belle fille en robe jaune, d'un jaune doré, solaire, écoutait riant à demi, les propos de quelques galantins, et aussi l'admonition sans doute complaisante pour les beaux fils qui lui parlaient, hilares, d'une mégère ridée ; c'était selon le docteur Vana la pièce unique du musée, et il fallait de temps en temps s'opposer à ce qu'elle fût par raison d'État enlevée à la petite cité de Pohlstock, pour aller orner les belles salles du grand musée de Gevehrstadt, capitale du Niederwaldstein. Les nobles visiteurs n'accordaient plus qu'une attention restreinte aux peintures, ils coururent d'un œil négligent d'abondants panneaux où les petits-maîtres

hollandais reproduisaient leur patrie, de verdure sombre, d'eau lourde et de ciels concrètement gris. Ils regardèrent à peine une face exquise et exsangue du Meister des Todes Maria que le docteur signalait à leur admiration, et un énergique portrait de Scorel ; ils souhaitaient aborder le musée des objets précieux, reliques particulières de l'excellent margrave ; on leur en avait vanté le choix, le poids et le prix.

Des selles sarmates à larges étriers de métal ajouré et guilloché, de cuir rouge soutaché de fils d'or, pastillé de turquoises et de grenats, voisinaient avec toutes les variétés d'acinacés également rehaussées de pierreries et de pierres dures. D'antiques hallebardes et des fauchons, groupés en panoplie avec des guisarmes et des caddors soulignaient de leur éclat métallique et de leurs passementeries brillantes, de larges et rogues faces d'ancêtres, appendues aux murailles au-dessus de leurs

pointes ; la face large et dure, ces antécesseurs semblaient de robustes bûcherons, n'ayant d'autre ambition que de paraître des êtres très solides et très carrés ; un peu de cautèle aux yeux indiquaient qu'en même temps que d'énergiques reîtres, ils étaient d'avisés marchands ; le type était en somme robuste et vulgaire. Une salle était remplie de vieilles armes à feu ; de petits modèles de coulevrines, de canons, d'antiques écouvillons, de pélicans, aux astragales soignées, aux combleaux joliets rappelaient, au milieu de ce musée d'engins de destruction, des souvenirs d'enfants à soldats de plomb recherchés.

Le roi Christian qui se piquait d'artillerie, comme presque tous les princes de race teutonique, interrogea. « Ah ! dit le docteur Vana, au moment où tous ces jouets furent construits, le margrave Joachim Egbert avait, paraît-il, la tête très préoccupée de minuties. La date de cette

collection est à peine postérieure à celle des poupées et jouets d'enfants qu'il se plut à grouper dans cette salle voisine, » et le docteur d'introduire ses visiteurs dans une rotonde aux murs verts parée de reflets mauves, dont les vitrines renfermaient tout un microcosme paillonné, un Liliput de cires et d'étoffes ; des joueurs polychromes étaient figés les doigts à des pièces d'échec en ambre, de gros bourgeois à la queue poudrée, au ventre piriforme enlaçaient de nues fillettes. De larges personnes, sur lesquelles les arcs-en-ciel avaient déteint, brandissaient de curieuses cuillers en vermeil vers des pots de jade ; des maisons entr'ouvertes prodiguaient de petits accessoires fins, et de gros enfants blancs et gras y ouvraient des portes de buffet ; on eût dit un Pompéi de nains surpris par l'ankylose, et, au centre, sur un beau socle, une faïence enluminée, montrait le vénérable margrave à cheval sur un

tonneau, d'une main tenant une fort belle pipe, et de l'autre faisant la nique dans l'espace, à qui? à la margrave sans doute; c'est en la tabagie contiguë que le margrave invitait ses poètes et ses amis.

La tabagie était une assez longue galerie; la paroi droite, toute de chêne clair, supportait les élans contournés de belles devises en caractères gothiques, dont la tendance incitait à fumer pour s'altérer et à se désaltérer pour mieux fumer, à la plus ancienne et à la plus respectable mode gothique; des feuillages de couleur serpentaient autour des distiques des sages. C'était un peu, mais en très solennel et d'un parfait accent de vertu, les simplistes accents de nos mirlitoniers. Une frise de panses de faïence courait au long de la plinthe. Une échelle de réduction, sise en un coin, permettait de doser les corpulences dont une face fut, à cette occasion, saisie; le buveur de Hambourg y dépassait

de beaucoup toute autre sphéricité, ce célèbre dégustateur n'ayant eu de toute sa vie de rival qu'en un fameux brasseur de Rotterdam, atteint d'apoplexie un peu avant qu'un ami inspiré eût fait plan de doter de cette collection l'excellent margrave ; celui-ci d'ailleurs avait relégué vers les greniers quelques ventres du Nord ; à son avis, l'usage de la bière d'orge et de la bière blanche déformait cet aspect de l'être humain, bien plus séduisant quand le houblon bien travaillé des zones tempérées, arrive à lui donner les plus esthétiques proportions. Il fallait ajouter que le margrave avait voulu éviter en cette anthologie quelques ventres rivaux et trop voisins, des abdomens hostiles qui avaient heurté le sien propre à coups de malversations, de douanes protectrices et aggressives. Là, comme en toutes questions, l'affreux système qui consiste à heurter les nationalités pour conserver les dynasties, avait porté ses fruits les plus coupables.

Aux deux tiers de la longueur de la paroi adverse, la muraille n'offrait d'autres fenêtres que très en haut de petites vitres, autant que possible quadrillées de menus bois de couleur grise ; on ne pouvait des fauteuils bas et de bois clair, émis d'un seul rang, au bord de la vaste table de chêne, saisir de l'horizon, que des nuages, des nuages gris, tels que ceux qui passent le plus souvent sur Polhstock, sur le ciel gris qui est l'apanage de Polhstock, les autres cieux de teintes variées, polychromes, sentimentaux et marche-rêves, paraissant décidément à la solde de pays plus heureux, ou dotés d'un budget plus considérable. Les fauteuils bas et de bois clair étaient affixés au parquet ; dans leur rayon, un solide broc d'étain orné et une assiette de même métal étaient reliés à la table par une solide chaînette. Le broc devait servir au buveur pour sa bière, l'assiette était fournie de tabac, un tiroir étroit

mais très long, enfermait les longues pipes en porcelaine décorée de son illustre portrait, que donnait à ses féaux le margrave, comme plus tard Napoléon prodigua son portrait sur tabatière, portrait enrichi de diamants ; le margrave ne donnait pas de diamants, mais il donnait le tabac. Vérité en deçà, vérité au delà, dissemblables certes, pourtant nullement mensongères.

Mais à l'extrémité sud de la tabagie, une large baie ouvrait ses clartés sur les jardins, les lacs à cygnes, et la collection de perroquets, rangés sous les fenêtres, en files militaires ; de somptueux rideaux encadraient la belle fenêtre, et un trône sans obstruer la lumière, en effulgeait. Les captifs de la grande table pouvaient l'apercevoir d'un simple virement de tête. Le trône de velours rouge supporté par deux cariatides barbues d'or, le dossier large contourné de dryades à face de macaques servait de domicile au margrave, lorsqu'il

présidait, tous les jours, la bonne séance. Le soir, toute affaire d'Etat, depuis bien longtemps cessante, quand déjà la Cour élue avait pris place sur les fauteuils bas, devant les pintes, le margrave entrait; une robe à paniers, florée, ramagée, étincelante, assez courte pour laisser voir passer des bottes de cavalerie, était sa parure. Des mantilles de dentelles constellées de pierreries, jouaient autour de son cou; la tête demeurait libre et masculine. Lors le margrave s'asseyait sur son trône et l'on essayait des madrigaux, du rang des poètes; et c'était pour lui la joie suprême; il riait, se balançait, faisait répéter les vers, savourait, en déclarant que son voisin de Prusse, toujours occupé à sa flûte ou à ses armées, n'avait aucun soupçon des franches et comiques délices, qu'un simple margrave, lui vendant des soldats comme à tout autre, d'ailleurs, au même prix, respirait, possédant lui, le nard et le cinnamome de tout

son pensant pays. Et quand la joie, la sienne propre, était au comble, il évoquait un de ses familiers, dont la famosité était de transcrire burlesquement les Français comme Scarron fit de Virgile ; lors épanoui, lançant de sa belle pipe de porcelaine les plus merveilleux anneaux de fumée, il fondait d'attention, et riait à chaudes larmes, d'Andromaque aux halles, ou de Médée à la Cour, telles que les lui cuisinait son favori.

Puis il ricanait en substance. « Moi, chers amis, je n'enchaîne que votre assiette à tabac et votre fauteuil. Je mure, il est vrai, votre horizon, mais je pense en ce point ne me conformer exactement qu'à la nature qui ne nous favorisa pas, mes maîtres, sur ce point ; elle nous a baillé une toute petite lucarne, ouverte sur une circonstance butée à un paysage que vous enguirlandez de votre mieux, toi, ta belle dans le houblon, toi ton rêve des vignes,

toi ton rêve de ferblanteries héroïques, et autres sotties. Si vous apparteniez à mon puissant voisin, et redoutable ami, vous auriez le lugubre spectacle de le voir pénétrer dans vos appartements et vous tracasser de philosophie, uniquement pour voir, si ses ordres, intimant de ne vous fournir que les pires chandelles, les plus tristes denrées, et les meubles cassés du temps de Luther, sont strictement observés. — Au lieu d'une petite lucarne, dans une gaie tabagie, où votre souverain vient prendre part à vos discussions, vous verriez des petites lucarnes de forteresse, émaillées de bons chiourmes, qui fumeraient sans vous ; tandis qu'ici vous bravez tous ces dangers, en apercevant quelques-uns de leurs charmants mirages, ce qui, dit Lucrèce, est une joie, et vous êtes de libres citoyens pensionnés à la condition de chanter après boire. Vous tournez le dos aux maximes de sagesse, que j'ai fait peindre

exprès sur mon mur, ce qui est aussi d'une passable allégorie. La pinte et la muse sont libres en vous, seul les Pégases sont un peu attachés, mais qui de vous prendrait une chaise pour Pégase, oh poètes ! quant à vous autres, mes amis, qui vous souciez des choses d'État, étudiez en moi, l'incarnation vestiturale de notre temps, et ne vous plaígnez pas ; je le sais, vous ne vous plaindrez pas ; un bon citoyen de Polhstock a besoin d'un titre et d'une décoration ; vous les avez ; qu'auriez-vous de plus chez mes puissants cousins et voisins, que l'embarras de ne pas savoir où boire votre bière, tandis qu'ici, l'État vous l'assure, en la gracieuse compagnie de son chef que vous vénérez. »

Et les toasts de s'accumuler, et les parodies de reprendre, coupées d'élégies sentimentales parfois, dont aussi le bon Margrave riait aux larmes ; parfois dans le jardin, des fifres stridaient de leur mieux,

et le margrave de feindre l'affolement. Entendez-vous la flûte de mon cousin, qu'allons-nous faire. Courir aux armes, sans doute ! mais on est si bien ici ; et je lui ai tant loué mes bons soldats, que je ne sais trop si ces dignes hommes me reconnaîtraient, quelle guerre ! quelle guerre ! ce serait. Ah ! bien souvent chez nous autres, Coriolan s'est retiré chez Coriolan.

Tels étaient, d'après le docteur Vana, les libres propos de table familiers à Joachim-Egbert. Parfois une sauterie dans les jardins obligeait ses acolytes à revêtir un costume semblable au sien, mais moins splendide, et la fête durait dans la nuit, allumant aux pins et aux mélèzes la splendeur topazine des torches de résine ; on la terminait par de lentes et longues lampées de vin, dans la tabagie ; et qui eût tenté de persuader à Joachim-Egbert, qu'il n'instituait pas là l'Eldorado cherché, la fête possible de la possible félicité eût été reçu

de haut-le-corps et de mépris. Joachim était convaincu. « Pourquoi, répétait-il parfois dans sa pipe, croire que votre nom posthume, l'existence réelle que l'on se dresse dans l'avenir, gagne, à ce que près de quelque fontaine de bourgade, un mauvais petit bronze perpétue votre nom tremblotant avec quelques gentes épithètes et des listes de contestables victoires. Le nom du souverain vit mieux parmi les peuples, s'il provoqua un long évohé parmi les sages et l'élite. Se promener débonnairement parmi les rues de la cité en s'inquiétant du prix des denrées, bâtonner de sa propre main quelque filou à l'Alt-Markt, et le livrer à son grand juge. légiférer pour le bonheur d'un peuple qui s'étire sous la loi à sa commodité, être Salomon ou conquérir comme Louis XIV, à quoi bon ? Il faut amuser le populaire, l'amuser, encore l'amuser ; pour le pain et la fortune ils savent bien se les voler les uns aux autres,

et les prodigues reproduisent l'équilibre une fois que la fatalité des parcimonies anciennes l'a rompu. Allez, péchez et dansez, laissez faire, laissez pécher, laissez danser, telle est la devise d'un bon monarque. » Et de fait, à ces turbulentes enseignes, le bon Margrave avait bien vécu.

Je ne vous montrerai plus ici, dit le docteur, que l'armoire Napoléonienne. Le grand homme dut, après Leipzig, s'arrêter ici une nuit. Il y avait toujours antérieurement été reçu avec les plus absolues prévenances. C'étaient là des coups du patriotisme local. Dès que ses tambours sonnaient aux barrières, vous n'eussiez pu tenir renfermé un de nos hommes graves, un de nos bambins, ou un de nos chiens. Ce patriotisme local garnissait les fenêtres de nos plus charmantes dames en atours scrupuleusement merveilleux ; mais après Leipzig, nous fûmes envahis de patriotisme général. Les avant-gardes du Niederwalds-

tein, composées de patriotiques Junkers, possédés du besoin de se refaire des longues privations de la victoire, furent défrayées par les caves du grand palais, et aussi par les réserves de ce petit palais. Le patriotisme général est beaucoup plus beau que le patriotisme local, il nous coûta peut-être la vie de plusieurs jeunes gens, qui suivirent d'enthousiasme les élites du Niederwaldstein, montés à leurs frais sur leurs propres chevaux et soldés de leur propre poche ! mais, vous le savez, le patriotisme ne compte pas ses dépenses. Les très peu nombreux qui revinrent furent honorablement rentés ou pensionnés, sauf en cas de libéralisme ; on ne jouait pas avec le feu. Alors ces souvenirs de Napoléon qu'on avait d'abord conservés ici, en témoignage de son glorieux passage, en reliques, ci une chemise de nuit, une dragonne qu'il remplaça dans notre cité, et ses minuscules pantoufles, attestant aux

historiens futurs l'exiguïté de ses pieds, devinrent sujet de curieux, hostiles et ostentatoires pèlerinages pour ceux de Pohlstock qui étaient revenus saufs des corps de chasseurs de Niederwaldstein et aussi pour les moins favorisés qui avaient suivi l'armée de nos gracieux souverains attachés simplement au train des équipages, et même aux cantines militaires. Ces personnes, groupées en sociétés d'anciens guerriers, tous les ans venaient contempler ce qui fut les reliques de l'Empereur et s'était transformé en dépouilles de l'Usurpateur. Le gouvernement leur octroyait cette faveur moyennant un thaler pour quatre personnes ; je suis autorisé actuellement à ne prélever que cinquante pfennigs par tête de visiteurs, sauf au moment des élections, où le passage par ces galeries est non seulement gratuit mais favorisé.

Le major Langhirsch, un peu choqué par les façons de faire et de parler du petit

docteur, accaparait le roi ; mais Sparkling se plaisait à écouter ces propos prononcés sur un ton un peu bas et uniforme.

Il était visible que le docteur ne songeait nullement à commettre le crime de lèse-majesté. Il parlait comme il eût parlé à des collègues, voilà tout ; et Sparkling goûtait cette différenciation ; le comte Muller et le baron Schulze pouvaient tout entendre. A une question de Sparkling, le docteur Vana répondit : Oui Napoléon III est venu. Il a voulu voir l'armoire des reliques de son aïeul. J'étais alors bibliothécaire au grand palais ; ce fut par hasard que je le vis ici. Il portait la tête très inclinée sur l'épaule, et sa pâleur était décharnée. Il ressemblait très exactement à ses médailles et à ses portraits sur ses monnaies. Il parcourut les salles, d'un pas extrêmement traînard, sans questionner. Ses yeux remplis d'eau ne fixaient rien. Il dépassa la vitrine qu'il était venu voir ; il

fallut le lui faire remarquer. Il s'abîma quelques minutes en contemplation ; sans doute, il pensait à autre chose, puis il prit le frais dans le jardin, et daigna questionner mon vénéré prédécesseur sur quelques points de l'histoire du royaume de Westphalie ; mon prédécesseur qui avait été placé là pour services rendus lors de la répression d'émeutes minières, connaissait peu ces pages de notre histoire, son érudition un peu chauvine reposant plutôt avant et après ces moments tristes. Lors il me présenta, et je pus heureusement répondre aux quelques questions qui me furent posées. L'Empereur parlait d'un ton de désolation simple et infinie. Il était venu sans plaisir, il partit sans joie. L'étonnement des habitants de Pohlstock fut tel, lors de sa visite, qu'aucune espèce de démonstration ne s'opéra durant sa présence ; mais lorsque le train fut reparti, le remmenant à sa résidence momentanée, tous se

répandirent dans les cafés, en se fabriquant indulgemment les uns aux autres quelques conversations qu'ils voulurent avoir eu avec lui, et qui forment encore aujourd'hui, de par la tolérance intéressée de tous, une des bases de notre légende.

Le major qui avait réussi à emmener le roi, loin de ce papotage frivole et comme insurrectionnel, défilait rapide et onctueux, pressant et obséquieux. Ce fut d'ailleurs de bon gré que Christian déposa les chaussons de mosquée, que le règlement lui avait proposés. Le major l'entraînait de toute sa pesée polie, vers d'autres rives, mais Sparkling crut devoir inviter le docteur à les joindre le soir, ce à quoi Christian obtempéra si peiné qu'en semblât l'envoyé de son royal cousin.

Le soir, un magnifique soir planté d'astres, un soir à peine voilé de nuages, pour que les crespelures du ciel en parussent plus magnifiques, un soir demi-deuil bientôt

secoué, et scellé déjà de nombreuses et pâles et distinctes pierreries, en se dirigeant vers un petit café vers la Zehl, Christian soudé au long major discutait avec lui phalanges futures et détonations incompressibles et géantes, tandis que Sparkling, resté un peu en arrière, essayait de feuilleter le petit docteur.

Mais, dites-moi, cher monsieur, disait le bon phalène des joies officielles, que faites-vous ici tous les jours de toute la petite vie de la petite ville.

Je range, monsieur le baron, je range ; j'ai beaucoup de mal à ranger mon petit musée ; j'écris à peu près tous les mois un nouveau rapport concluant à son maintien. Je me tiens au courant des choses, je relis mon cher Brentano et le merveilleux d'Arnim, et le doux Tieck ; j'assiste à la vie tumultueuse en savourant les romans français, ce qui me permet de prédire les nôtres quelques années à l'avance. Je lis et je range.

Mais ne craignez-vous pas que ce musée, qu'on vous conteste, vous soit supprimé, et alors, car j'ai cru remarquer chez vous, à mon grand plaisir, une liberté de langage, rare, je crois...

Oh ! je ne parle que très rarement; la plupart du temps j'écoute. Je ne puis guère être supprimé; le jour où les beaux-arts de Geveshrstadt n'auraient plus à statuer sur ce cas de conserver ou non le pavillon margravial de Pohlstock, ils sentiraient un vide profond; je sers de prétexte, moi, humble, à un bureau; et puis ils ne prendront pas leur musée à mes compatriotes; ils veulent l'impôt du sang et l'impôt direct, c'est assez; on ne songe guère à toucher aux menus agréments de la petite cité. Il vient ici quelques étrangers, qui apportent quelque argent; si on supprimait le musée, il pourrait peut-être en venir moins, et cela servirait de prétexte à la classe commerçante d'ici pour demander

une garnison, ce que ne veulent ni les aristocrates qui aiment être tranquilles, ni la plèbe qui est socialiste.

L'antagonisme de ces trois éléments contribue à me maintenir

Ah ! votre plèbe est socialiste, et comment sont-ils, que disent-ils ?

Ils ne disent rien, ils chantent, le soir dans des brasseries à eux, ou bien ils y convoquent quelques instrumentistes munis de redoutables cuivres ; comme leurs cafés sont très petits, ces cuivres y font rage. Parfois un homme du populaire, un peu saturé de bière, s'étend contre la porte, qu'il affecte de prendre pour sa ménagère, et qu'il plaint alors à chaudes larmes. Les derniers partants l'emmènent ou l'emportent, et le réintègrent vers celle qu'il gémit d'avoir quitté. De temps à autre, un orateur de la région, un homme politique, vient leur faire une conférence bien abstruse d'économie sociale ; par antiphrase,

sans doute, ces conférences se donnent dans la Tonhalle, notre petite salle des concerts ; ils sont recueillis et leur attention est digne d'un meilleur sort. S'ils ne comprennent, la faute n'est pas à eux, ils en sont très touchants. De ces conférences, je n'en manque pas une, tant j'aime à les voir écouter. Ce sont des enfants râpés qui ouvrent la bouche pour le pain céleste. On ne leur distribue pas grand'chose !

Mais ne croyez-vous pas que ce fait de participer à ces réunions vous pourrait nuire?

Bah ! Zurich est aussi une ville, on y est en bonne compagnie ; ma petite bibliothèque personnelle est légère ; et qui se soucie du docteur Vana? Puis nous allons au socialisme si lentement et sûrement, que personne n'est étonné de voir attentif à ses allures progressives un fonctionnaire qui ne touche pas au métier des armes.

Christian et le major arrivaient à la Zehl en manœuvrant de toute leur salive; ils avaient formé des bataillons à distances entières, et les avait ensuite aménagés pour l'assaut; la position enlevée, ils les avaient solidement fortifiés. Un combat de cavalerie sur la gauche avait été comme une digression; le moral des troupes avait été excellent; c'est un grand facteur pour la victoire que le moral des troupes, et les généraux ne demandaient pas mieux que de goûter la Lager-bier de Pohlstock dont la renommée, sans être universelle, tenait honorablement son rang, auprès du Capuzinerbrau d'Augsbourg, au-dessous plutôt, mais la bière de Bavière est plus altérante que subtiles boissons de pays.

GEVEHRSTADT

I

L'express filait le long des rampes ; la gare de Pohlstock et son jardin de rhododendrons comme artificiels et administratifs, son gendarme en habit vert, dont le casque semblait une marmite évasée à sa base et surmontée d'un tisonnier, malgré l'aspect sauvage d'un bout d'imitation de peau de panthère, n'était plus qu'un point dans l'espace ; un moment Pohlstock apparut encore, entouré de ses parcs ombreux. Pohsltock, ses toits rouges, ses beffrois amicaux, les larges frontons de ses au-

berges de bon accueil, semblèrent au milieu de la verdure noirâtre de curieuses pièces de pâtisserie. Le train atteignit les plateaux. Ce fut comme une libation d'air vif ; sur l'espace plan, plus près d'un ciel d'étain on eût vidé quelques boîtes de Nuremberg ; les plus saillants et les plus rapprochés de ces joujoux soulevaient leurs bonnets au passage tonitruant. L'express secouait les petites gares, des manières de cages vitrées, où pépiait tremblotante une perpétuelle sonnerie électrique ; des employés couraient, des chapeaux tyroliens échangeaient des réflexions sans doute quotidiennes sur l'appareillage et l'allure prestigieuse de ces rapides de luxe, faites pour qui ? des grands de la terre, des princes, de gros négociants capables d'acheter tout le village, en portant la main à l'escarcelle, mieux, d'un coup de crayon sur un morceau de papier ; et les quotidiens propos, une fois que le dernier wagon avait fait tressauter le hall

minime évoquaient : les villes d'or avec des soirs de plaisirs illuminés, vingt portes recevant dans un étincellement de lumière blanche ceux qui voulaient voir des ballerines ; les récits évoquaient des voyages par la vie, faits pour une fois, en fugue, en jeunesse, en fougue, au temps lointain ; et les pipes fumaient plus lentement, de regret, de béatitude revivace ou expectante d'un hasard, d'une chance, d'une aubaine, pour aller encore une fois, un jour, le long des trottoirs encombrés, où s'amoncellent les denrées et les beautés du monde.

Puis ce furent d'admirables collines, des courbes adoucies de beaux seins de Titanes, où l'express dévalait crachant et sifflant comme une bande de gamins hurlants ; des lignes de forêts soulignaient l'horizon, les corbeaux graves deux par deux humaient l'air, des poulains fringuaient en peur coquette. Les jolis villages, les villages de pastel, bois et brique, bois de

chêne, briques roses, église saumon à coupole de cuivre, on eût dit qu'ils ornaient autrefois des palets de géants, jetés négligemment, par un midi de pierreries et de jeune ébrouement de colosses, sur ces pentes douces, aux hasards d'une énorme partie de disque ; et des rires avaient déferlé vers le ciel à le rendre inaltérablement joyeux, et l'estafe de Bacchus perdurait en grappes énormes et mûrissantes, par des accotements de pierre sèche ; la prairie grasse se hantait à toujours de bugles de triomphe, d'une véhémente tauraille et de palefrois de fête ; le ciel d'étain semblait dépassé à tout jamais.

Et parmi les voyageurs d'express, gonflés d'affaires et de soucis, hommes d'usines et de banques, mécaniquement lancés comme sur tringle d'un bout à l'autre des lignes de fer, lequel n'avait jamais rêvé de finir dans un de ces villages en clématites et glycines, en petites rues tournantes

et sourdes, y finir en chapeau de paille et pantoufles, l'arrosoir à la main, au milieu d'un petit jardin, devant la véranda de la villa Wilhelmine, ou de la villa Monplaisir, et s'assoupir de sieste longue dans un confortable Thonet bien acquis, cependant que les jeunes filles en leurs hauts tabliers de couleur s'amusent aux routes montantes, avec des jeux, des cris et des ris, et des raquettes. On ira le dimanche à l'église, dont les vieilles statues de bois peint furent l'œuvre de l'ermite qui brava Diane, et Satan, et les fées; et l'organiste vient le soir à la maison, jouer un peu de musique profane, et faire danser, apprendre à chanter les vieilles ballades aux frissons exténués, et les nouveaux lieds, et célébrer la bière, le vin, les accordailles, les passages des beaux chevaliers dans les vignes, et les rouets des pauvres filles, aussi la languissante cantilène qui filtre entre les valses, parmi les opérettes. Et les villageois, s'ils

connaissaient les belles pensées mélancoliques, et les calandrettes d'espoir qui tirelirent aux crânes puissants, alterneraient leur voix de désir de vivre aux villes, où la rente court les rues, et recommenceraient leur complainte de malédiction contre la puissance qui inventa la division du travail, voulut qu'ils ne sachent faire en ce village que les pieds d'une chaise, tandis que le dossier et le siège sont fabriqués bien loin, ailleurs, dans une Mecque distante où ils n'iront jamais, car la loi qui les courbe là, les tient par l'exiguité des salaires, et ne leur permet le chômage que s'ils sont égrotants et intransportables.

L'express entra dans la vaste plaine qui déclive peu à peu vers le nord. Par une nature parcimonieuse de lumière, les rivières larges montraient, aux berges, autour des chalands lourds chargés de briques, près des amoncellements de matériaux sur la berge, une large tache boueuse ;

un clapotement lent presque imperceptible, provenant des ordures de l'industrie, agitait les eaux fondamentalement calmes ; au centre parfois, entre les épais convois d'escaudes, sillait une flèche de lumière, mémoire des Nixes qui, si longtemps, vêtues de vert, chantaient là en pinçant les cordes d'argent de leurs cithares. Des gares longues, où des tâcherons se secouaient à courir derrière des brouettes, des buffets, des colis de messageries, et la plaine reprenait plate, en céréales et en masures, les buttes au loin, les villages à clocher d'ardoise.

Le major von Langhirsch expliquait à ses deux compagnons, respectueusement et nettement, l'importance de ce pays-là, de ce pays même qui avait été le champ de bataille du monde longtemps ; on l'avait découvert à la suite de carnages ; carnages de l'Est et de l'Ouest s'y étaient entremêlés après le carnage et le pillage des

hordes qui fuyaient par les bois, les hordes broutant au pays, par celles qui venaient de l'Est et de l'Ouest; puis l'Epée avait installé la Croix et l'avait maintenue; des évêques chasseurs et militants avaient frappé les vieux chênes de la cognée et tué les légendes; leurs randonnées couvraient les terres et en rapportaient les fruits et les bêtes dans les moutiers; des cloches et des torches de bois entiers les avertissaient de l'approche de l'infidèle. Des marais avaient servi d'ossuaire discret à nombre de barbares à la tête rasée; sous la garantie de leurs masses d'armes les négoces avaient commencé; l'église et l'entrepôt s'étaient munis d'hommes d'armes, et une dure race de triomphateurs s'était fondée, avide, âpre, brave, dure à la fatigue, au sang versé, sérieuse et religieuse, en oraisons après la boucherie.

« Ce furent, dit le major, les débuts de notre race royale de Niederwaldstein. Ils

débutèrent par être des preux; et la marche sauvage, leur lot premier, ils y firent place nette de forêts-repaires, de clairières d'idoles et de sauvages brigands. Le Margrave s'appuyait sur les hommes d'armes comme maintenant le roi sur les junkers. Ils se constituèrent, vous le savez, chevaliers de la foi. Chacune de ces buttes rappelle un de leurs actes d'héroïsme et de piété. Quand vint la réforme, ils étaient déjà, comme des tzars, sur leurs domaines papes et souverains ; en plus ils étaient les économes de toute la surface du pays. La réforme consacra leurs droits ; et si les hommes de ce temps n'eussent été trop nombreux à être ambitieux, tenaces et forts, le but de ceux qui embrassèrent la foi nouvelle, pour être des hommes selon Dieu, droits et solides dans des principes fixes, sous la crainte et la connaissance de Dieu, en pleine possession de leur conscience eût été rempli; déjà depuis des siècles

l'œuvre eût été faite, le Niederwaldstein aurait eu son souverain impérial à l'image de Dieu. »

Sparkling se souvenait des propos du docteur Vana, de l'indéracinable instinct qui pousserait les provinces, l'ivresse des victoires passée, à se retourner vers elles-mêmes, vivre leur vie locale, renoncer à des charges de grandeur ; il ne partageait pas d'ailleurs ces opinions, mais ne sut se tenir d'entreprendre le major sur la possibilité de tendances particularistes.

Le major s'en amusa beaucoup ; comment serait-il possible? vous savez très bien que ces petits peuples, pour avoir été désunis, ont été perpétuellement fouaillés par le vent des grandes guerres. En transportant la guerre chez eux, les grands potentats ennemis, étaient tacitement d'accord pour ménager leurs propres domaines, et protéger (il voulait dire tondre) leurs sujets, uniquement eux-mêmes. Ces guerres

anciennes furent des tournois où l'on se donnait rendez-vous dans l'état-tampon, de façon à y vivre et s'y battre. Maintenant que le faisceau du Niederwaldstein est réuni, ils sont heureux et paisibles. Les guerres se feront ailleurs; les annexions plus ou moins simulées ont déterminé chez eux un redoublement de prospérité ; un peuple fort se protège.

Le roi songeait, à part lui, que le major dans sa bienveillance générale pour les petits pays qu'il faut défendre et aimer, ne songeait plus à l'état exact du Hummertanz ; annexion, protectorat, charges, tout cela il le trouvait oiseux et lourd. Rien ne lui souriait moins que d'être englobé ; la politique qu'il rêvait consistait à être chéri de tous ses voisins, en durant, en leur épargnant l'embarras de se battre pour fixer le sort de sa dépouille. Être le second dans Rome, et même moins que le second, ne le tentait pas. Mieux vaut une bonne maison dont on

est le chef qu'une forte part dans une association ; et pourtant les faits se dressaient ; peut-être devrait-il choisir ; aucun de ses puissants voisins ne voulait le manger, mais chacun désirait se l'attacher fortement avec des bienfaits, des traités, et si possible quelques bonnes et fortes garnisons. Ce maigre major paraissait posséder les dents longues ; c'était sans doute un spécimen accompli, choisi parmi ses camarades pour cette occasion ; les autres devaient être très semblables, fanatiques et insatiables. Quant à Sparkling, le major lui plaisait infiniment en réveillant dans son esprit, par ses paroles, ses gestes et ses réticences, des milliers de gais souvenirs, d'abondantes caricatures. Cet officier lui semblait verni, peint pour la parade, modifié ; d'un léger frottement on devait pouvoir faire réapparaître le pèlerin militaire et commerçant ; ses goûts joyeux et de vie régulièrement turbulente et tourmentée

sans imprévu, lui communiquaient de l'éloignement pour les piétistes raisonneurs du sabre, dont il percevait l'âcre désir d'accumuler et le prosélytisme excessif; encore mieux valait ce sans-patrie de docteur Vana, ne demandant aux horizons que du houblon, du tabac et des collections d'art.

L'express à toute vitesse rongeait maintenant des landes et des bruyères; des plantations de pins donnaient de loin des aspects de forêts; la main de l'homme se révélait dans la régularité des plantations. Des pins pour les fêtes de Noël, voisinaient avec des essences de chauffage, qui adossaient leurs derniers stipes à des bois de construction, dont les masses subites trouaient l'épais rideau vertical des arborescences, puis un coin de plaine en culture pauvre, et des parcs d'élève, de limoniers, de chevaux énormes, de chevaux de voltige qui peuvent supporter la large selle d'équi-

libre des pirouettantes écuyères, et puis le bois, la plantation recommençait. En brûlant les gares, on n'apercevait guère de villages, parfois une distillerie fumait ; les quelques êtres qu'on apercevait sous le ciel redevenu d'étain, étaient vêtus lourdement, grossièrement, comme de cuir. On savait dans ces sombres parages de lourds châteaux mélancoliques, d'un triste et maussade rococo, aux salles énormes, aux boiseries évoquantes et mystérieuses, avec de larges balcons de fer et de vastes fenêtres muettes sur des lacs de plomb ; des vols de hérons tremblaient seuls dans les airs ; et des légendes y faisaient mourir de langueur des princesses, ou parfois prenaient-elles, exprès et par désespoir, des germes de maladie mortelle, près des étangs taciturnes et comme repentis, contre l'opacité desquels mourait le reflet. Les châteaux vides s'étaient autrefois illuminés, des jours de chasse, du feu des cheminées énormes où

s'entassaient les venaisons ; peu à peu on les avait abandonnés, et de vieux princes, de vieux aïeux y gisaient, le plus souvent, ces temps, s'y laissaient oublier d'un oubli que ne troublait plus aucune invitation de paraître à Gevehrstadt ; parfois des princes de la race royale y étaient venus mourir, toujours prématurément ; et brusquement revint à la mémoire du roi le manoir lointain de la province isolée dans des sables presque pareils à ceux-ci, dans la solitude animale et végétale des plus pauvres cantons qui soient, le manoir où la reine s'était retirée pour pleurer son fils ; manoir triste, inquiétant, souci du roi qui n'y voulait jamais retourner depuis qu'il y avait conduit une sœur malade ; à quoi s'occupait la reine à essouffler des chevaux ou époumonner une épinette. Sparkling requis aussi par cette similarité de paysage pensa, mais bien différemment aux mêmes personnes ; que pouvait bien civiliser dans ces

contrées la duchesse de Sparkling, et comme l'austérité du séjour la devait relever de haut goût.

La plaine s'éclaircit, on aperçut une vague rangée grise de maisons ; peut-être un ou deux dômes faisaient-ils saillie ; puis une large plaine rase comme un champ de manœuvre ; une guinguette dotée d'escarpolettes où balançaient des militaires, de maigres auberges, une petite rue sale, avec, dans l'indiscrétion brutale du train passant derrière les maisons, une exposition de hardes sordides le long de cordes, des femmes en camisoles, des moutards en criaille, puis majestueusement le train ralentit, glissa, c'était Gevehrstadt. La ville aux vingt églises, aux trente casernes, la capitale du Niederwaldstein ; l'énorme ville improbable fabriquée par l'agiotage et la victoire, étonnante en Europe, comme une cité transplantée d'outre-mer, comme une ville américaine qui se serait refusée aux

derniers progrès et qu'on eût exclue, dans ces sables primordiaux, près des fleuves froids.

Le landau qui emmenait les voyageurs, plus un jeune prince chargé par l'étiquette de les accueillir à la gare, cahota un instant, puis dut prendre le pas derrière un magnifique escadron de gardes du corps, blanc et argent, qui randonnaient, placides, vers quelque piquet d'honneur. A peine libre de cet impédiment, il dut filer entre des petits paquets de uhlans aux manteaux sombres. Il brûla la façade du nouveau Parlement bien situé entre une petite caserne d'infanterie, un quartier de cavalerie et un petit bureau de télégraphe, tout cela bien prêt pour l'effectuement prompt d'un de ces coups d'Etat, base de la politique représentative au pays du Niederwaldstein. Il croisa au long des trottoirs près du bâtiment gracieux de l'Arsenal, cependant qu'à l'autre travée des

Platanes une foule, ballante, agitée, précédait triomphalement, le corps de musique d'un détachement d'infanterie ; enfin ce fut le Palais, des dépendances piquées à distance égales de grenadiers. En face les bâtiments des musées royaux, copies de palazzi italiens et d'édicules grecs, grelottant sous le ciel d'étain. Siegfried Gottlob, l'encore jeune empereur, attendait ses hôtes dans la salle de marbre, un métis d'atrium et de tepidarium. Douze blanches statues de vieux margraves épuisaient tous les renseignements que possède le monde moderne sur la musculature et l'armure des Lacédémoniens antiques et des Romains conculcateurs du monde. Les faces seules suivaient authentiquement les souvenirs glorieux de la race des Eisenfahrt encore qu'elles fussent agréablement laurées. Les calvities à la César et les perruques à la Louis XIV alternaient; ce n'était décidément que l'angle facial qui demeurait exact

selon le mode généalogique. Il était de dimensions épatées, et notablement camard. Entre ces statues, des écussons et des pavillons enlevés à l'ennemi tant héréditaire qu'occasionnel ; le Niederwaldstein avait tant guerroyé soit pour sa grandeur morale (but d'annexion), soit pour sa grandeur de dignité (but de subsides).

Au plafond des anges bien vêtus et des renommées drapées sonnaient les grandes trompettes autour des tables de la loi nouvelle, « où j'ai posé le pied, là est ma terre ». A la voussure, des débuts de chansons militaires, des versets pour ainsi dire de vieilles marches régimentaires, incarnaient jusqu'ici l'émotion, pour ces gladiateurs féodaux, du passé, d'étapes en étapes ; et pour la circonstance Siegfried-Gottlob avait revêtu les insignes, restaurés par le plus consciencieux des archéologues, de l'ordre nouvellement reconstitué des chevaliers au Lion, ordre jadis périmé dans

les mésaventures. Le casque et la cuirasse d'argent faisaient image héraldique avec le long manteau d'hermine ; l'épée, autant que faire se pouvait, ressemblait à celle de Charlemagne. En peu de temps le roi Christian était incorporé à haut titre parmi les chevaliers de l'ordre et Sparkling plus modestement.

Des propos graves et mesurés, d'une absconse pluralité d'intérêt parèrent les minutes premières de la réception officielle, et les deux souverains se retirèrent ensemble, pour devenir simples mortels.

Pour user de la liberté laissée à son rang moindre, Sparkling s'en alla par les rues larges et froides. Ah, que d'embellissements depuis son ancien séjour ; la rue des Gendarmes menait toujours à la rue des Canonniers qui confinait à la place des Cuirassiers vers le jardin des Pontonniers, mais là où il avait laissé des masures, c'étaient hauts halls de brasserie pareils

à des synagogues plus mauresques encore que des Alhambras, avec d'immenses lustres de Venise, dédiés à l'Electricité. Près de l'Eglise de la Garnison la foule des moutards oscillait comme toujours autour des étals de charcuterie et de saucisses cuites ; la foule des soldats sans armes se promenait toujours lente d'un bout à l'autre de l'ironique allée des Détaillants, aux arbres si minces ; la rivière si menue sous les ponts énormes n'avait pas embelli, seules les statues des ponts avaient gagné en beau vernis. Le Rathskeller était toujours à sa place ; encore à sa place est trop dire, car son lieu d'origine fut central ; ce fut autour de ses vastes salles d'honnêtes et copieuses délibérations, autour de ses sous-sols sanctuaires, d'honnêtes et copieuses libations, au courant desquelles la belle et rubiconde bourgeoisie mâle agitait le sort du monde ; maintenant le Rathskeller est toujours au même endroit,

mais la ville s'est déplacée ; le sanctuaire de la bière blanche n'est plus le point par excellence ; il a des similaires dans des faubourgs, plats, sales et lointains. Néanmoins, l'étranger qui s'attable à ces places honorées d'un vieux nom d'échevin gravé en lettres d'or, entendra toujours, s'il prête l'oreille, la même conversation que jadis, agitant les chances de guerre et le cours des denrées. La cave profonde remplit dignement sa charge de fantôme municipal, de vieux bourgeois allemands. Les dames de ceux qui siègent dans la cave profonde ? C'est tout auprès de la ville au jardin zoologique que les chaises sous la clarté estivale se hérissent de crochets et d'aiguilles à tricoter. Une laiterie souvent les requiert, et c'est autour de ses tables vert d'espérance qu'elles continuent à la marmaille recueillie, la leçon de choses commencée devant les oiseaux des îles, les grands fauves, les aigles captifs et

les nombreux pachydermes. Instruire en amusant! et comme ailleurs on vient à heure fixe voir manger les tigres et les lions (la foule se bigarre de quelques militaires, comme ailleurs on va agacer les singes), sans gêne comme partout, sans respect pour la glorieuse capitale; mais plus qu'ailleurs on fait admirer aux marmots la touchante otarie qui témoigne sa joie dès l'arrivée de son habituel gardien. Il y a dans son attachement un parfum des vieilles vertus de la race de Niederwaldstein qu'on met en relief :

Et les rues qui mènent à ce gracieux Zoologique vert et froid comme un parc anglais, des groupes de dames lentes les parcourent; elles y vont, elles s'en retournent, et des casques alternent avec des shakos, des patrouilles à cheval, avec des rondes à pied, un remous brusque, la foule court, c'est Siegfried Gottlob en une de ses toilettes militaires, qui fait son tour de

bois exhibitif, flanqué d'aides de camp. Des fifres et des tambours, des tambours et des fifres, des musiques militaires, des files de troupes, des files de passants qui devisent tout au long des grandes allées, de la grande Brasserie, au grand Jardin!

Les soirs de Gevehrstadt bouillonnent de félicités, mais uniformes. On y peut entendre de la musique en buvant de la bière, ou en buvant du vin, des effluves vocaux et instrumentaux ; on y peut entendre de la musique plus légère, compliquée de quelques apparitions d'icariens et de trapézistes; on peut, toujours en buvant, apercevoir des ballets anglais et des ballets italiens. On peut entendre de la musique et voir des ballets français, mais au théâtre ; c'est aussi une occasion de se familiariser avec la figure des militaires de la Garde, à l'état de repos, non plus martiale mais conquérante. — C'est ce que craignait Sparkling, rencontrer dans sa

loge le maréchal du palais de Siegfried Gottlob et remarquer à nouveau combien son crâne chauve, couleur lie de vin, s'emperle à l'arrivée de la première danseuse, revoir le profil du général d'artillerie, dont les yeux se mouillent mécaniquement à toutes les phrases en andante, et le chambellan qui épie les figures et les révérences, et les mêmes propos (pour grossir le dossier il fabrique, à intervalles espacés, des mystifications anonymes qui réveillent la capitale comme un bruit terrible de miaulements), ou bien la belle madame, professional beauty, qu'on dirait arrachée par Canova aux flancs d'un bloc d'Emmenthaler, et celle qui recueillit, dès tant d'ans, les ultima verba de tant de kapellmeisters, et en conserva un air héroïque et déluré, d'une jeunesse toujours sévillane, et tant d'autres qui règnent sur les armes, les arts les pelleteries, les monopoles, les dépôts uniques, et les formidables caisses, bardées

de fer dans des sous-sols à huis de fer, où veillent, captifs et terribles, des prolétaires, le colt près du poing ; non ! c'était décor trop général, trop capitale universelle, trop cosmopolis à places réservées, et Sparkling préférait à ce solennel ennui, la petite titillation de plaisir qui semble luire aux locaux simples et sans apparat.

En longeant, par ce soir tiède et sans étoiles l'allée des Platanes, Sparkling avisa le Mirabilium.

Le Mirabilium était une collection d'étonnements primitifs et spéciaux. On y accédait, passé le nécessaire guichet, par un escalier façonné dans une grotte ; des feux versicolores y éclairaient des scènes touchantes d'amour et d'abandon qui se passaient aux temps mythiques, quand des choses se passaient dans des grottes. Un mécréant de cire foncée, brune et rocailleuse figurait Kaïn gravissant des pentes perdues et faisant face au chevalier Tann-

hauser las de Vénus. Sorti de cet enchantement, on pénétrait dans un couloir comique où s'amoncelaient toutes les variétés de miroirs déformateurs, ceux qui élargissent la face, ceux qui la savent laminer, ceux qui la creusent, ceux qui l'enflent, et des variétés peu connues, qui écrasent le milieu du corps pour en augmenter les extrémités ; c'était une gaîté des bons bourgeois de la ville, de s'y tenir pour voir fuir, passantes rapides, les dames indignées de ce nombreux outrage.

Lamentable, à la suite, s'offrait, en un retrait, une exposition, avec formes de cire, d'une salle de café qui fut Olympe aux beaux-esprits de Gevehrstadt. Subtile allégorie des choses ! ces beaux-esprits qui furent, le jour de l'inauguration, tout battant neufs et lustrés, tels que dans la vie où leur gloire enfantait interminablement leur gloire, étaient, à cette heure, défraîchis, comme en ce jour leurs modèles,

envahis du lourd crépuscule du déclin. L'ironie du hasard avait laissé au front de ces faces lézardées leurs anciennes chevelures, leur lainage d'espoir crépu, les abondances jaunes de l'or en rêve, et Sparkling mélancolique parfois, que l'esprit de la décrépitude façonnait plus que tout autre à une minute lamentable, crut voir, dans l'aréopage attablé, les futurs croque-morts de ces gloires que le Destin juste eût affublé de leurs têtes, au-dessus du quelconque et impersonnel habit noir.

Une heureuse diversion lui fut procurée par la vue miniature du déluge.

En une cuve calcaire, hérissée de rocs en dentelures, d'aspérités lancéolées, de chanteaux de plâtre encastrant des rognons de minerai dans un châssis de grises fongosités, tendait des bras de désolation une menuaille de vieillards et d'enfants, grimpaient des serpents, des ichtyosaures et toute une faune de jouets d'enfants.

Un préposé devait, quand un nombre requis de personnes lui avaient remis une surtaxe, faire jouer les grandes eaux et vider dans un réservoir les cataractes d'un déversoir. A ce laps, les amateurs n'ayant pas encore fait corps, les désolés compagnons de gypse avaient plutôt la semblance d'arder de polydipsie et ce fit de la peine au spectateur attiré d'autre part par la chambre des horreurs.

La chambre des horreurs, malgré la redondance de son illustrat, et son but de frapper à l'esthétère le commis et le tâcheron en joies de fêtes, n'était qu'une salle brune, entourée de vitrines où des masques de plâtre et des mains alternaient leurs blafardes préparations; c'était, selon la notice, les faces et les mains criminelles de ceux qui avaient échiné, assommé, des jugulateurs, des trousseurs, de ceux de la hache, du surin et de la drogue.

Un savant criminaliste italien avait fourni

le document, jonché d'indications la salle moralisatrice, radoubé les ignorances et les lacunes; néanmoins quelque scepticisme s'était manifesté dans les classes dirigeantes, moins crédules au feuilleton exposé que les thètes, et c'était une plaisanterie courante que diffuser cette légende : l'administration, quand elle ne pouvait se procurer les masques des grands criminels (les vulgaires étant faciles à rencontrer comme carême-prenants) y suppléait par l'effigie des ténors vieillis et des tragédiens qui avaient cessé de frémir, ceux qui n'avaient jamais pu aborder les grandes rampes, et n'avaient lacé que des cothurnes de bicoque.

Ce furent ailleurs, sous des dômes, en des cages de verre, la jeune fiancée qui expire tout de blanc robée, l'oranger aux mains; le soldat qui râle, convulsé, tenant encore en main le fusil, la main au cœur, les yeux battant et le poitrail tressaillant

par mouvement d'horlogerie, la dame en cire, si élégante, qui vous tourne le dos débouchant d'un couloir étroit en envoyant un bonjour à une compagne, éthérée et penchée souriante d'une loggia, toutes deux captivantes de sveltesse molle; l'inévitable employé, à qui inévitablement s'adressent des demandes de renseignements, un joyeux guignol des souverains dépareillés, une Frisonne, des Algériennes, des enfants saisis par la neige, et dans un coin, presque caché sous une étoffe maugracieusement tombante, Sparkling en croirait-il ses yeux! le vieil aïeul, l'inexpiable aveugle relégué là, tout seul, sans suite ; ah si ! avec suite ; son vieux chancelier encore vivant, mais délabré, banni fruste au dolman piqué de mites, disparaissait un peu plus loin, dans la pénombre plus épaisse.

Ah! sans doute, dans les bâtiments d'État et dans les musées militaires, où tout déplacement des grandes toiles héroïques et

des barbouillages coûteux détermine tant de frais, les vieux soutiens du Niederwaldstein, devaient garder leur place vénérée. Quand une fois, on a fait strapasser toute une galerie de gloires, de batailles et d'apothéoses, on y regarde à recommencer; et pourtant une ombre passa sur le visage de Sparkling; ces grands tableaux n'étaient pas des fresques; détruisibles, on n'y pensait pas, évidemment, mais amovibles, il se put qu'on y pensât; et le souvenir de Christian se levant, il sourit à la pensée d'un Christian relégué dans les combles pendant qu'un héritier joyeux dévorerait ses revenus, les reliquats de ses grandes affaires et de ses colonies, d'un Christian pâle, défraîchi, relégué dans les dépendances, les communs, les parloirs d'école. Triste! triste! où s'en vont les têtes dominatrices et les poitrails constellés de leurs détenteurs! Enfin! des grandes salles, autres, pouvaient encore enfermer dans des

plis de drapeaux les statues colossales des prédécesseurs. Et Sparkling marcha, rectograde et rétrograde, reconnut, explora les largeurs hérissées de figurants, les murs parés, les coins les adjacences, sans rien voir d'autre que partout, lustré, pompeux, neuf, seul ou entouré de son état-major, seul ou entouré de sa famille, seul ou avec la reine, seul ou avec ses alliés, vêtu en hussard, en chevalier au lion, casqué, cuirassé, simple, fastueux, en petite tenue, bon enfant, en chasseur tyrolien, en homme de guerre, de home ou de romance, mais toujours *éminent*, plus *seul* encore d'être entouré, liturgique, unique et papal, Siegfried-Gottlob, le fils de ses pères.

Ah ! bien passe la gloire du monde, et cette mode qui voulut que de leur vivant le vieux roi et son ministre présidassent toute fête de leur image statuaire, de leur moulage, de leurs traits marouflés sur ceux déjà de leurs prédécesseurs ; qu'ils fussent

les compagnons de toutes les fêtes et le rappel aux devoirs, dans les plus vifs plaisirs ; la mode courtisane s'en allait, et couvrait leur mémoire de son ironie iconostrophe.

Ils étaient pourtant venus là, de leur vivant. Sparkling se souvenait, encore jeune attaché à quelque mission, d'avoir erré par là, respectueux derrière leurs talons et admirant les hautes carrures ; le vieux roi avait erré, considéré le déluge, le coin de Grenade, les épouvantes et les attendrissements ; il s'était assis au buffet pour y louer la bière blanche, il avait voulu comparer sa stature à celle d'un géant nourri et montré par la maison, un géant slave, à peine plus haut que lui, si ce Tartare d'exploitation eût été dépouillé de tout artifice ; on disait même que l'impresario qui s'attendait à une large libéralité royale, ayant en prévision clos ses portes au public, n'avait été dédommagé que par le strict mon-

tant des entrées, celui qu'il eût perçu si, au lieu de quarante dominateurs, il eût reçut quarante hères, mais qu'importe des racontars !

O gloire éphémère, ironie officieuse, nivéale désobligeance des choses ! et Sparkling s'en revint attristé vers les galas.

PARADES ET CATASTROPHES

I

Toutes les lividités de la nuit s'étaient accroupies sur la lande épouvantable, et la voix d'orage sonnait en rafales, et des éclairs blancs déchiraient le fantômal mur de brume, que dressaient à l'horizon de la plaine la plus vague et la plus désolée qui soit, les aigues malades, prisonnières parmi les bruyères maladives et humiliées. La rage impatiente du vent tirait quelque gémissement des maigres arbrisseaux, des plants pauvres dont une savante culture forestière tâchait à abriter les maigres

lièvres qui déboulent de leurs châteaux de sable sec au moindre pas qui tente ces solitudes, lorsque descendirent l'escalier d'honneur du château de Thieve, le *Feldzeugmeister* et les *Kriegsingenieurs* qui devaient construire, non loin de là, dans la plaine de Lugenfeld, un camp retranché. Une lettre du roi Christian les avait accrédités au château de Thieve près de la reine, et leur lourde voiture les remmenait, après une course de dix kilomètres, la frontière passée de quelques hectomètres, sur leur terrain d'études. Ils voulurent (caprice) s'arrêter un instant à l'unique auberge du village de Thieve qui, non loin du château, accumulait ses pisés, et passer bons enfants parmi la frairie lugubre de ce dimanche soir. L'auberge unique contenait de mélancoliques buveurs saturés, et les arcs des vainqueurs au tir chancelaient enrubannés vers les coins de la salle. Haut et maigre, le chef de la mission,

étreint d'une étroite redingote d'uniforme, presque noire, où des décorations ternes luisaient, sourit lorsque le plus jeune des officiers, se conformant à l'usage du pays, tendit son verre de bière à la servante pour qu'elle y trempât la première ses lèvres, puis, quand le jeune officier put, dans le même idiome, s'entretenir avec quelques-uns de ces lourds hôtes attardés ; ils avaient la preuve ainsi que l'immigration commençait, que les vagabonds de son peuple partaient, en éclaireurs, vers cette terre maléfique, en espoir de quels profits? et leur rôle, il ne le voulait connaître au juste, ceci n'étant pas de son service. Quand l'orage eut calmé le plus vif de sa colère, ils se levèrent, et leur lourde voiture partit au pas dans les rues du bourg, pour ne pas écraser les autochtones, qui se balançaient hagards devant les murs de pierrailles sèches, puis au tournant, par la route semée de bouleaux, les emporta

au galop ; et les postillons, de temps en temps, criaient, pour que leur allure preste ne rencontrât pas à leur dam quelque lourde charrette, sans lanternes vives, pleine de rustres endormis, que le cheval ramène de son pas lent, vers les hameaux voisins ; et pendant la route, en propos épars, touchant le bon accueil au château de Thieve, les hautes allures de la souveraine de Hummertanz, la beauté de la duchesse de Sparkling, la fantaisie bizarre d'habiter ce manoir en pleine terre inculte, à proximité d'un camp d'exercices qu'on laissait tomber en désuétude, la pensée des hôtes de Thieve était préoccupée de leurs affaires ; ils avaient vu le succès de toutes leurs tentatives, et les succès de leur cadre d'espionnage représenté en ce pays (si pauvre, que ses habitants font des lieues pour aller plus au sud, lors des tirs militaires, chercher le plomb égaré, sous les feux qui durent encore, pour le revendre), par des

bandes de semi-brigands, semi-mendiants et terrorisateurs des villages disséminés et des maisons isolées, tandis qu'ils ménageaient à Krebsbourg les apparences de maints drôles à leur solde, mi-Hongrois, mi-Triestins, mâtins de races dans des hasards des capitales, à aspect de manieurs d'argent, présentés comme juifs, l'étant souvent, quand il leur était utile de parer leur immondice d'une présence à la synagogue, mais étant envers Hillel ou Heine dans le même rapport que les filles qui soûlèrent les mariniers dans les faubourgs de Palos, avant le départ des grandes caravelles, l'étaient à Christophe Colomb. On ne gardait pas les tire-laine en Niederwaldstein, on les expédiait, dans cette croisade pacifique de la civilisation ; de là deux bénéfices nets, d'appauvrir le voisin, d'avoir des documents, et aussi de contaminer par leur contact les révolutionnaires francs et vrais, qu'on exilait pour de bon.

et qui souffraient du voisinage de ces drôles, quand ils ne subissaient pas les conséquences de leurs peu clairvoyantes délations.

Et cependant que leur voiture disparaissait, que le dernier lumignon s'éteignait dans le village de Thieve, au château la reine pleurait, les bandes de journaux vite rompues aussitôt après le départ des hôtes, car les nouvelles avaient la face grave des pressentiments de malheur.

Le terrible n'était pas que Papegay-Garten eût encore harangué les foules, et leur eût montré les frontières éventrées, les fortifications démunies, et un groupe de Crésus lourds et bagués ricanant sur le repos d'ophidiens de ceux qui eussent dû être l'élite, ni le voisin du Sud, annonçant sobrement que quelques garnisons frontières seraient renforcées, ni les bandes de parias, soulevant du sol les ferrures circulaires des stipes de platanes, pour en

rosser une force armée trop faible pour clore d'autorité leur maison de réunion, ni la prédiction d'une affolée de cloître se jetant, mi-nue, sous la nuit sombre, à travers le bavardage des carillons, hurlant, comme une Hécube inconsolée et haletante, que tant de pauvres chevreaux immolés appelaient des vengeances terribles, et que la faux du destin essuyait son fil sur les prêtres de Hummertanz, ni l'acquittement du pamphlétaire dont les dernières feuilles avaient de quel livre de détail, promené toutes révélations sur les tares de la dynastie, mais cette nouvelle : que le voyage incognito, la villégiature, la tournée de repos, se terminait en voyage officiel, avec parades et revues, et que le roi Christian avait monté les rampes du château de Saint-Hubert, aussi, comme celui-ci, construit en landes isolées, au milieu de sapinières sombres, château de mémoire lugubre où s'étaient passées les plus pié-

tistes embûches, où avaient triomphé les plus chattemites ruses des Eisenfahrt. Elle en connaissait la race, car légèrement apparentée, et toute sa loyauté se rebellait de devoir quoi que ce soit de sa couronne, à ces pasteurs aux prières de fer et de mitraille, et qui se congratulaient pieusement de la destruction de Babylone, et du coup terrible porté à Moloch, en supputant les accroissements de la caisse de guerre.

Et comme la blonde duchesse étonnée de cette nervosité tentait de modifier le cours noir des idées auxquelles la reine s'abandonnait sous la lampe, en cette rotonde balconnée, si de nord, horizonnée d'une telle platitude et misère de la terre, et lâchait imprudemment « que les nouvelles du royaume étaient bonnes », — du royaume, ne le dites plus, du roi c'est possible, mais au lieu de royaume dites désormais la Maison de commerce.

Et à la duchesse étonnée, cette tête à

l'escarpolette, pour qui tout rouage était chose sacrée, de par la fatigue qu'elle eût éprouvé à l'examiner... Ce fut brusquement à travers la pâle demeure aux lambris blancs, des bruits de pas heurtés et saccadés ; des cris aigus stridaient, par l'air lourd des longs couloirs, comme de loin venus très vite; et pâle, l'étiquette un peu laissée de côté, un majordome pénétrait. La reine, comprit, et rapide, suivit le porte-flambeau jusqu'à la vaste salle où sa sœur, la reine Margarete, arrachant à pleines poignées ses courtes touffes de cheveux gris, apostrophait de pleurs et de hurlements, des portraits, sa face de folie, pleine de fureur, ses yeux sanguinolents, ses poings de folie agitant la torche; et les rauques hurlements s'envolaient sur le silence, comme cris de goule, et ses pas sonnaient en piétinement ardent, par le silence ordinaire sous cette voûte ; et dans l'incohérente harangue aux disparus, dont les

plates effigies, encore parées de l'officiel sourire qui masqua la duplicité de leurs lèvres, pendaient aux murs, défroques de vieilles armées, ou surmoulant de faux torses de conducteurs de soldats, principules à attributs de bazar, la voix tonnait des diatribes et des commandements. Des chansons vagues alternaient avec la triste modulation du mot feu ! feu ! feu ! articulé en cri militaire, ou de façon navrante, avec de grands éclats furieux en avant, ou des allures d'enfant se recroquevillant devant la poigne d'un danger.

Et quand entra la reine blanche, ses yeux d'onyx plus noirs sous ses lisses cheveux gris en bandeaux, de plus haute stature, de maintien calme, la folle s'acroupit, jeta la torche sur des étoffes de tentures, et obliquement ouvrit la fenêtre pour se jeter. Ce fut la reine elle-même qui la rattrapa, seule, la valetaille ayant pris l'aspect subit d'un groupe de figurants de théâtre à l'œil

navré devant la catastrophe, dont ils ne se doivent pas mêler. La folle se débattait, et il fallut à la reine toute la robustesse acquise au maniement des chevaux pour la remettre, râlante et étourdie, aux mains des valets, dès lors enhardis, et le sang de la reine giclait sur sa face.

Elle ne recommanda pas le silence. Amazone dépareillée, elle gardait de la fierté, et des gouttes de sang héroïque, malgré les origines apparentes de ses parents sorte de landgraves-bourgmestres dans des coins tolérés. Des légendes parlaient d'un passage triomphal de Napoléon à travers la petite principauté. D'ailleurs, elle savait trop quelle était son inconsistance politique parmi ce peuple de négociants; quant à douter que la plus fidèle apparemment, de ces faces glabres de valets, irait, dès le lendemain, tâcher de négocier la primeur de la nouvelle d'un accès de folie furieuse de la princesse Margarete, elle connaissait

trop le pays et surtout la blême et cauteleuse clientèle dont l'entourait le clergé dominant pour en douter un instant. Ce fut d'un pas ferme que, son sang essuyé, elle remonta les degrés de l'escalier de bois peint aux couleurs d'un marbre fleuri, pour assister au coucher de la pauvre folle, réintégrée dans sa chambre matelassée, et qui grognait, comme un enfant malade, fatiguée, harassée, un instant au moins n'ayant plus sous les yeux le spectacle terrible qui l'avait effondré.

Le mari de la princesse folle, colosse blond du nord, ambitieux et inutilisé, elle ambitieuse et croyant les épaules larges de l'homme taillées pour supporter tous les fardeaux, avaient accepté de la main des hautes puissances dont l'équilibre européen cache les conventions dynastiques, de régner sur ce coin terrible et agité de Sagontide, où nul souverain n'avait pu durer, où les rois étaient au bout de six mois rem-

barqués par la compagnie de garde à leur palais, où les ministres républicains recevaient sur le perron du parlement des pierres à la face et des coups de revolver dans la nuque. Le dernier épisode du renvoi régulier des rois avait eu cela de singulier que la compagnie de garde était fidèle ; ce fut par les communs du palais que s'introduisirent les rebelles, des troupes vagues commandées ou plutôt munies d'un vieux maréchal dont les états de service signalaient la présence dans tous les bureaux de la guerre, en lente ascension jusqu'à ceux du ministre. C'était dans ce bureau, un jour de révolution, qu'il avait lui-même signé sa nomination de maréchal, et fort de ce titre, que lui avaient reconnu les républicains, organisé de suite une restauration monarchique sur le nom d'un Bourbon obéré. C'est au pouvoir républicain qui avait renversé ce Bourbon que succédait le roi Gerhardt, et grâce à l'heureuse idée

qu'il avait eue de créer dès l'abord une légion étrangère, c'est-à-dire en réalité une petite armée choisie parmi ses compatriotes, et grossie sans cesse de gens qui venaient du Nord, comme ouvriers, et savaient au bout de huit jours, le travail non trouvé, venir s'incorporer à sa garde, qu'il avait quelque temps duré. Le ministre de Niederwaldstein assumait lui envoyer recrues et sous-officiers. Aussi les premières émeutes furent-elles réprimées avec un soin méthodique. Les populations ne pouvaient se remettre de leur stupéfaction. Auparavant casser quelques carreaux suffisait pour attester la volonté du peuple et l'autorité changeait de main ; à cette heure c'étaient de vrais coups de fusils qui égaillaient la foule aux carrefours de manifestation, et la capitale devait taire ses colères sous la menace des canons de la citadelle. Mais la bête muselée et craintive ne tarda pas à trouver des ressources nouvelles pour

dompter le pouvoir. Ils eussent admis l'autorité d'ailleurs assez sage du roi Gerhardt, assez doux pour amnistier les insurgés prisonniers quelques jours après la révolte ; ces indolents habitués à fumer nonchalants près de la mer, ou sous l'ombre des arbres, à échanger des opinions au long des marchés ou sous le porche profond des églises, fussent restés tranquilles, si l'invasion des traitants, des banquiers, des courtiers, tout le lugubre état-major de l'accaparement usinier ne se fût jeté sur ce malheureux pays pour en sucer toute force vive. Or, il advint que les prétoriens, en peu de temps gagnés aux mœurs douces du pays, à sa paresse, à ses jeux, à ses vins, ne gardaient plus qu'une fidélité d'apparat au pouvoir. Ils eussent défendu Gerhardt, mais non ses nouveaux potentiels.

Or, un soir de torches et de clameur, pendant que l'élite des troupes fidèles luttait en un coin de la province contre

une émeute d'origine cléricale, Margarete vit, impuissante, de son balcon, saisir par une foule en armes le roi Gerhardt sorti avec quelques hommes pour aller empêcher qu'on pendît, en face du palais, des conseillers d'impôt et d'exaction. Le populaire l'ayant empoigné, ses bras de colosse enserrés de dix mains, voulut qu'il assistât à la mort brève de ses conseillers, pour qui toute poulie était jugée bonne. Quant à lui, ils lui accordèrent les honneurs terribles de la mort militaire, et il tomba percé de balles, sous les feux d'un peloton d'exécution, devant le grand balcon du palais déjà envahi, où des émeutiers maintenaient afin qu'elle vît tout le spectacle la princesse Margarete. Et c'était le commandement sinistre de l'émeute, l'impersonnelle voix qui avait commandé aux outils de meurtre, que, depuis vingt ans, sa voix rugissait, ou modulait, enfantine ou furieuse.

Et sous l'œil bienveillant de la reine, appuyée sur l'épaule de la duchesse dont le blond aspect semblait encore tout embué de frayeur mutine, la princesse Margarete, s'endormit dans la chambre matelassée, aux fenêtres soigneusement condamnées, dans la pompe ironique d'un lit si somptueux qu'on eût dit un catafalque, au milieu des poupées qu'elle avait brisées tout le jour, car, avant son accès de folie, elle avait adopté et comblé de ses exclusives bonnes grâces une bûche de bois qu'elle avait coiffée d'un bonnet à rubans verts.

II

A l'Hubert-Schloss, bicoque de genre, aux infranchissables escaliers cirés, sans la moindre lanière de tapis, salles énormes aux meubles parcimonieux, sans autre trace de tenture que quelques peintures à la détrempe sur de bons murs, assez solides pour un bon cachot ; vues sur un beau parc bien plat, où des rotondes d'eaux s'entouraient d'ifs bien taillés, réfléchissant des statues rongées de mousse, à ce point qu'Harpocrate semblait fixer à jamais sur ses lèvres de quoi faire de la tisane, et que les caducées du Mercure semblaient une fourmilière pour les aspergilles et de coïn-

cidents pucerons ; à l'Hubert-Schloss qui avait été pavillon de chasse genre Louis XIII avant d'être coiffé à la Louis XIV et de recevoir le définitif coup de fion du goût Louis XV, d'après des plans obligeamment prêtés par le bon Hodiz, mais mal reproduits d'abord par son copiste et par le Sarmate qui avait dû tailler les pierres d'après ces sommaires indications, le roi Christian maigrissait ; car ce n'était que chasses, que départs brusques, dans l'uniforme boisée de bouleaux, collations rustiques, et de temps en temps, toutes les vingt-quatre heures, un départ en chemin de fer vers les villes voisines, pour alarmer les garnisons.

Le bien-fondé général de Loiseau de Echtenstein, littérateur, auteur de la tragédie *Saül* et, de plus, de *Mes heures réfléchies*, 4 vol. in-8, burinées pendant ses heures d'arrêt, de plus ministre de la guerre, multipliait les passages de troupes

autour de l'Hubert-Schloss, pour faciliter les royales algarades, et Christian y venait, de concert, quoiqu'il ne sentît nullement la même joie que Siegfried Gottlob à grelotter en petite tenue, sur une place d'armes, dans des petites villes, tout près de la statue plus ou moins décorative, et généralement borne-fontaine d'un Ascagne à la dent de fer, ou d'un Bertrand le fondateur, tous hydrauliques. Mais Siegfried Gottlob y tenait, et c'était d'un tel accent d'autorité, les troupes mal éveillées renvoyées à leur sommeil originaire, qu'il murmurait ; voici les baïonnettes passives, que le somnolent Christian rentrait à l'Hubert-Schloss presque content ; car il y avait près des dynasties de bonnes baïonnettes passives, et son nouvel uniforme de colonel honoraire des grenadiers de la Marche (n° 6 de l'arme) ne chômait pas.

Sparkling avait sa part des honneurs, de la bière blanche, des escaliers terribles

et du thé, debout dans le grand salon plein d'aïeux grincheux (des Piloty, d'après les gravures, des Winterhalter démarqués, un Heim en pérégrination, un Schlüter fixe, bronze), et par-dessus tous plaisirs une décoration. Cependant, aux ébats gracieux de M. le Ministre plénipotentiaire de la cour de Hummertanz à celle de Niederwaldstein, impliquant quel plaisir le mandataire et la *persona grata* éprouvait à voir quel touchant accord et quelle union enrichissait de béatitudes les deux souverains, il crut devoir répondre : « En effet, on ne lui a pas encore demandé ses culottes, et pourtant il en a de fort belles ; je pense que si on le nomme, car tout peut arriver, colonel honoraire des chasseurs de la Cour, il aura, comme eux, de beaux houseaux orangés qui le consoleront de ce qu'il perd en échange. » Le ministre de s'en aller scandalisé, l'air froissé, ce qui permit à un autre ministre de similaire envolée de

le prendre au sérieux une minute, et ces messieurs, qui jusqu'alors s'étaient trouvés débiles, arrangèrent ce soir-là l'Europe à leur manière.

Et ce fut le soir de ce jour que le duc de Sparkling tenta d'expliquer à son souverain quel maquignonnage de son peuple il tentait avec ces avides ; il lui démontra que leur livrer le pays pour sauver la couronne était œuvre impie, que le calme intérieur valait mieux que toutes ses velléités d'agrandissement, et qu'il lui fallait se résigner, être l'homme riche de son royaume, l'homme qui peut faire grâce, l'arbitre de petites difficultés, le membre brillant, de nouveau un jour le membre heureux du Club des Mille et une Nuits. Christian l'écouta, car c'était une voix de sa conscience qu'éveillait son ami des fêtes, son ami, le seul sur qui il pût compter pour demeurer maréchal de la Cour, en un exil, puis il hocha la tête. « Les choses sont

faites, les camps de frontières sont autorisés, les dés sont agités, ne m'en parlez plus. Nous quittons demain Hubert-Schloss pour la grande revue à Gewehrstadt. » Et ce fut la plus vive émotion de la vie du duc, car il perçut que les traits de son roi se recouvraient comme d'un voile de caducité.

Les hommes les plus sages, les plus sensés, les plus précis, ceux qui ne daignent voir dans l'ensemble des allures du monde que des jeux réguliers de faits, n'en possèdent pas moins, par instants, une certaine fantaisie, ou plutôt, pour mieux dire, ils aiment se distraire, dans un calcul irrégulier de faits, ou jonglent avec des faits exactement similaires à des faits réels en les appliquant à des successions d'événements chimériques, déduits d'une circonstance possible mais non existante. Ce genre de variations imaginatives trouve

son débouché (quand le mortel hanté n'est pas un des puissants du monde), dans ces opuscules qui traitent des futures batailles navales, de la conquête de l'Angleterre par les Français ou réciproquement. Le spécieux vaporisateur du vrai sur le probable, se joue, en ces volumes, pour lui-même et quelques intellectuels correspondants (peut-être sont-ils masses et assemblées) des drames d'autant plus vibrants qu'il pourrait y avoir, dans son audacieuse construction à travers les forces, les carnages, les millions et les destructions, une chance de réalité : à savoir qu'au sortir du froid cabinet de travail, où il a entr'égorgé des multitudes d'hommes armés, les disposant d'un soin d'imagination méticuleux, et les détruisant par la subite apparition de machines formidables, dont il ose même décrire quelques traits extérieurs, un pouvoir vraiment fort et doué de la perception de l'avenir, une providence enfin ! lui confie

le soin de rendre tangible, visible et épique, le fantomatique enfant politique de son songe d'à peu près. Les enfants de dix à douze ans, aussi ceux de plus de soixante-dix, se sont souvent complus à ces petites guerres imaginaires.

En face des grands rêves humains, mystiques ou civilisateurs, surnage, chez bien des esprits de foule, cette métempsycose usuelle des faits. Et tandis que les uns rêvent des poèmes, d'autres des machines, des cervelles, non clairsemées, sont hantées des trésors qu'on découvrait grâce à la baguette magique, des galions qui dorment épandant de leurs flancs crevassés des pyramides de lingots, des caves de château, où des rois vaincus oublièrent leurs caisses de guerre. Que de gens, des soirs otieux, ont dominé l'Europe, ou le monde, ou se sont enivrés sur la cime de la plus haute fortune, tandis que quelques-uns attendaient patiemment Méphistophélès dont le pouvoir ma-

gique supprime le temps, l'espace et la pesanteur, pour le meilleur gré de son temporaire ami.

Des êtres affolés de sens pratique, mais non pas exempts, à quelques heures expansives, de ce déversement de l'imagination sur son contraire la réalité, n'ont pas dédaigné de piquer sur des cartes les marches d'armée dont ils étaient in petto les glorieux conducteurs, et le sommeil les prenait, tandis que sous la porte triomphale ils pénétraient suivis de cavaliers en files salutatrices, de drapeaux en fête, au son d'un hymne guerrier, dans la capitale d'un puissant souverain, qui lui aussi dormait, à cette heure-là, peut-être agitant des rêves pareils, avec une vraisemblance simplement un peu plus grande. Des esprits mixtes, travaillant dans ce courant d'idées, que certains pensent pathologique, ont gravé le résultat de leurs rêves, sur acier; il en est résulté des cartes géographiques,

mises en couleur, qu'on peut considérer, en leur nombre, comme l'Epinal de cette Passion mnémotechnique. Des personnes d'une apparence non seulement correcte, mais glacée, parfois glabres, presque toujours en redingote, ont ainsi et souvent communiqué à l'univers l'impression de leur mirage du monde, conçu d'après les plus actuelles des ordinaires cartes géographiques, mais devenu légère féerie d'arabesque statistique errante, douce refonte des propriétés des races, par d'excellents patriotes.

La vie du roi Christian avait tenu trop d'heures vagues et de soliloques qu'il feignait de consacrer au travail, pour n'avoir pas manié ce divertissement. Dans son immense pièce de recueillement, son fumoir laborieux, son étendue de divans, devant les vitrines comblées d'encyclopédies et de dictionnaires, devant la vaste table couverte de rapports, d'extraits de

rapports, des œuvres multiples de tous ses référendariats compliqués, que de fois n'avait-il joui du plaisir de penser à des choses parfaitement folles. Le bonheur de s'occuper de l'inutile le faisait tressaillir tout entier, assaisonné d'une supputation des impatiences de ses dignes ministres, haletants après une décision. Oui, le Roi Christian, l'impeccable mainteneur des majorités, le maître expert des commerces, l'Homme de Bourse, le puissant économisateur, le roi d'affaires, avait parfois cette lésion, et la marche accentuée de son long corps à travers le grand parc de son palais d'été avait été souvent le traumatique véhicule d'une charade bizarre de faits. Encore n'était-ce pas absolument déraisonnable toujours si les circonstances avaient bien voulu magnifiquement se déplacer sur ses désirs; en tout cas, la crise passée, il se secouait et, sa lucidité reparaissant totale, il geignait. Mais les heures de conférence

avec Siegfried Gottlob, tant évocatrices de semblables déambulations dans l'impossible, l'avaient laissé terrifié du défilé de tant de chimères et, par contagion, presque dormeur éveillé. A ces heures on l'eût nommé Grand Mogol avec des protectorats bien assis, sur continent nouveau à l'instant même découvert, qu'il ne se fût nullement étonné, et eût dès l'abord travaillé à installer irréprochablement et partout ses services administratifs ; l'ardeur de son royal cousin de Niederwaldstein, le volcanique projetataire, l'avait gagné, et c'est de bonne foi qu'ils s'étaient engagés l'un à l'autre, mis leur main dans leur main, avaient apposé leurs signatures sous des conventions écrites, et s'étaient perdus dans l'Atlantide des promesses verbales.

Le phantasme de Siegfried Gottlob : que le grand souverain du Niederwaldstein allât, comme dans les classiques apothéoses des plafonds, dans un char miraculeux de clarté,

la victoire essaimant des rayons de palmes sur sa route ; que, revêtu de l'autorité d'un pape militaire sur toutes les races du Nord, il triomphât parmi des élites de rois feudataires et des kyrielles de guerriers chamarrés d'ordres et porteurs d'insignes de conquête, par la plus vaste des capitales, dans un lieu choisi par lui au centre idéal de la portion du monde dont il espérait l'exclusive domination. Des haies d'hommes d'armes garnissant les abords des palais et sur les places des musiques guerrières résonnantes, ses peuples verraient passer en lui, reconnaissants, inclinés et débordant de joie, comme de par la réalité d'une vision de culte, le Victorieux idéal dont la douceur panse les plaies qu'a produites son infrangible épée ; et il voulait très beau, très puissant, très diapré, très riche son cortège de rois alliés, alliés à jamais par la peur et la reconnaissance ; aussi avait-il promis à Christian les plus

magnifiques accroissements territoriaux.

Le phantasme de Christian exigeait qu'il ne fût plus seulement le roi habile. Ses possessions triplées augmenteraient d'autant ses galas et ses fastes. Les bateaux sortiraient plus triomphants de ses ports, et toutes les denrées des mondes d'antipodes aborderaient à ses quais avec des allégresses. Et puisque l'essentiel était acquis, que le Hummertanz rayonnait pays de riche densité et de somptueuses richesses numéraires et usinières, il fallait sur le blason des Silberglass, fixer l'ombre claire des reflets de gloires militaires. Les heureuses destinées des phalanges bien conduites monteraient aux temples de mémoire; son nom enorgueilli de hauts faits, et des salves commémoratrices après la mort de Christian, rappelleraient des anniversaires de carnages bienfaisants. Ses statues équestres porteraient à leur flanc une épée célèbre; et les avenues de ses villes modi-

fieraient leurs noms pacifiques en noms tonitruants de souvenirs, des noms à échos d'épopées. Aussi avait-il accepté les promesses, et mis éventuellement sa puissance aux mains de la force plus impérieuse et plus énorme de Siegfried Gottlob.

Et la réflexion calme qui suivit ces entraînements, lui démontrait qu'il restait quelque sagesse, en cet amoindrissement temporaire, en cette vassalité de roi au César, car on ne peut, en ces temps troubles, trop assurer les couronnes, et on lui garantissait la sienne, contre les ennemis de l'intérieur, on lui jurait des agrandissements, sur les patrimoines de ses voisins. Christian le victorieux ou Christian le fondateur! l'un ou l'autre, on verrait...

Les deux monarques, d'ailleurs, avaient l'un pour l'autre du goût. L'autoritarisme de Siegfried aimait la souplesse pateline et rusée de Christian ; Christian très homme de bureau se délectait à la rapide allure

militaire de Siegfried, à la prestigieuse vitesse de ses travestissements, aux roboratives allocutions, aux proclamations brèves, où il se dépensait. Cet agissant, aux yeux de ce calculateur, était comme l'équilibriste au tour le plus dangereux, comme le gymnaste dans un cirque (sans filet tendu), lorsque la musique se tait, à la minute même de la suprême sveltesse et du don le plus complet de l'énergie. Il inclinait à croire que les bureaucraties couronnées ne seraient sauvées que par ce porteur de la bonne parole du sabre, par ce soldat, s'il était heureux, et qu'est-ce un soldat heureux? un jeune reître qu'un soir la fortune a servi, souvent parce qu'il a été le plus imprudent; la folie de ses audaces d'assaillant le mène dormir sur des éboulis de drapeaux conquis. En face des libéraux calculateurs et froids, qui méthodiquement grignotent l'Europe pour la mettre (un peu trop sous la forme de rentes) à l'abri

des coups de force et de chance, et puisque ces libéraux à leur dire, devaient être un jour dévorés par les faims populaires, et laisser passer le torrent des instincts, des torches et des dépossessions, le salut était là, dans les derniers féodaux, forts de leur cohésion, et appuyés sur les pyrotechnies que leur soumettent trop heureux, des bourgeois enorgueillis de décorations, d'honneurs, et d'ailleurs payés.

Cette admiration personnelle pour Siegfried, cette vision des choses, calmaient les rapides regrets que causaient au roi de Hummertanz, l'abandon de trop de droits. Avait-il agi en patriote en livrant d'avance les débouchés de son territoire en cas de guerre européenne ? peut-être non ; mais songeant à l'avenir de la dynastie pouvait-il faire mieux ? non certes. Et, en somme, le Hummertanz était pour lui, au fond, une propriété plus qu'une patrie. Il y régnait, parce que sa race avait toujours eu cou-

tume de régner, un peu partout apparentée. C'était pour lui, comme pour ses ancêtres, une de ces marches, de ces menus landgraviats qu'on leur donnait à gouverner un temps, après une grande guerre parce que les hautes puissances victorieuses n'osent pas tout prendre. Il avait été choisi pour le Hummertanz, comme il eût pu régner sur la Macédoine, si lors de la gracieuse maturité de son glorieux père, on eût réclamé un souverain placide pour la Macédoine. Et puis tout, plutôt que le gouvernement populaire! Il avait conservé les plus désagréables souvenirs de son dernier essai en ce genre.

Son souhait, l'année précédente, d'ouvrir en personne la session de son Parlement, l'avait ravi. Sa résolution était de parler débonnairement, de promettre, d'élasticiser les apparences de son autorité, d'appâter par de nettes visions d'un avenir presque lyrique de prospérité : chemins de

fer brûlant les espaces, canaux diligents, écoles aérées, routes carrossables et cyclables, rien ne devait faillir aux joies de son peuple ; un peu de liberté politique un jour écherrait de sa très haute munificence, le plus possible ! en tant que cela ne gênerait, non pas lui, confiant suzerain de tous, mais l'Eglise et la propriété qui sont la clef de voûte et la charte de tout pays. Les officieux avaient dithyrambé devant l'opinion, et dansé devant les portefeuilles du futur.

Ce qui ne sut empêcher que, sur son parcours jusqu'au Palais du Parlement à travers la haie molle de la garde bourgeoise et la haie ahurie et sans ordres précis de répression de sa garde, les cris les plus malsonnants avaient retenti, que des carrés de papier portent les doléances du plus humble populaire avaient été jetés à poignées sur lui et son état-major, et que son cheval apeuré avait voulu donner

aux tièdes serviteurs de sa puissance, et aux hostiles criailleurs, le lamentable spectacle d'une Majesté désarçonnée.

C'était donc fidèle à sa dynastie, à son établissement de roi, à sa responsabilité envers les siens de l'avenir, et à sa solidarité avec les siens du passé, qu'il s'incorporait dans la forte ligue des rois pour défendre et imposer un absolutisme tempéré et, presque sereinement, il se rendit à la grande revue de Gevehrstadt, donnée en son honneur, signe officiel de la nouvelle alliance.

III

Les jours ordinaires, le champ de manœuvres étendait son horreur nivelée jusqu'aux petits coteaux verts et muets, au bas desquels les petites baraques basses des cibles étayent leur spartiatisme ; des groupes d'hommes perdus dans cette amplitude rase s'exténuaient, s'époumonnaient, galopaient, couraient, s'agenouillaient, se relevaient ; près des coteaux, malgré leur tristesse d'un vert quasi noir se tenait non la gaîté, mais au moins la part de bruit vivant dévolue à ce site militaire ; d'ambulantes cantines se dressaient un instant, les sèches détonations des

armes à feu variaient le charivari des écoles de clairons et de fifres et de tambours, dont le vent emportait au loin, pour la terreur des oreilles, les discords exercices. Sur ce terrain, des cavaliers arrivaient pressés, rogues à l'avance, rigides moralement et physiquement ; à leur approche les petits groupes se serraient, se pétrifiaient, se rigidifiaient, les mouvements étaient plus secs, les cris plus aigus, et les premiers cavaliers arrivés bientôt se portaient à la rencontre de récents arrivants, secs aussi ; après avoir été spectateurs ils devenaient partie intégrante du spectacle : et de bonne heure tout cet espace se vidait, abandonné, plus vague encore par la monotone promenade de quelques invalides, les cabrioles de marmousets haillonneux, et les ébats rivaux et confraternels à ceux de cette enfance, d'une populace considérable de chiens. Les concerts de l'après-midi, sans avoir le

charme de ceux du matin, possédaient au moins la variété, et c'était colère, cris plaintifs et scandale, si par hasard un caprice faisait de nouveau occuper par des troupes ce terrain qui devait, non en droit mais en fait, appartenir aux contemplatifs un peu bruyants qui composent la marmaille et la kyrielle dans les capitales.

Les jours extraordinaires, on ne pouvait évidemment atténuer la laideur saumâtre de ce bout de terre; l'adjonction de quelques tribunes, boiseries simples, n'égaient pas. Mais on comptait sur la splendeur des uniformes, et sur l'arrivée en foule heureuse des Gevehrstadtiens, avec leur cortège ordinaire de petits marchands munis de brouettes, d'éventaires ou de roulottes. Ils accouraient tous, les petits bourgeois avides de promenade, les commis chauvins qui aiment conformer leur pas à celui de l'armée, les loupeurs négligés en cas-

quettes plates et redingotes ultra-vieilles, et les gros brasseurs, et les maigriots des petites industries de luxe. Des allées élégantes qu'on soupçonnait dans le lointain vers la ville, débouchaient fleuris des landaus berceurs de beautés mollement anonchalies dans les fleurs, à côté de rects fonctionnaires une étoile au cou, ou de militaires libres, plus droits, plus debout du torse, malgré qu'ils fussent assis, que ceux qui allaient parader. Les gros banquiers arrivaient aussi, la face rose ou rouge dans leur collier de barbe grise; ils venaient dans de commodes calèches, pour assister au passage des baïonnettes protectrices des intérêts et de la société; et les changeurs venaient en fiacre à leur suite, et derrière arrivait l'armée de ceux qu'occupe le soin des caisses et les courses fatidiques de l'encaissement, et bien des colloques socialistes se désagrégeaient ce jour-là, car leurs éléments les plus joyeux

se dirigeaient en hâte, prolétaires inconsidérés, vers ce spectacle gratuit.

Les héros du spectacle avaient eu, sauf quelques privilégiés, de bons kilomètres à réduire pour venir être splendides sous tant de regards intéressés. La jugulaire de leur casque à aigrette colorée, laissait voir des faces de sueur. La banalité extraordinaire que communique à un mur d'hommes la parfaite identité des formes, des teintes, des lueurs métalliques, rapetissait leur nombre. Les officiers à cheval les parcouraient comme des légumes gigantesques, poussés par rangées régulières dans un champ ; à côté, les masses de la cavalerie, plus brillantes, rappelaient l'allure médiévale du pays et de sa Couronne. Des casques à formidables visières et protège-nuques énormes coquettement relevés à l'extrémité, les cuirasses décorées de relief d'oiseaux terribles, les lames à banderoles, la multiplicité des cuivres et des aciers, don-

naient à la rigidité de cette énorme bande, l'aspect d'une grosse force, d'un dogue prêt formidablement armé. Et contrastes, la simplicité des formes des canons, les complexités très modernes des attelages démontraient que l'outil humain, ici amassé, pouvait être flexible ou rigide, donnant l'idée des grands ébranlements d'hommes. Aussi les divers mouvements, la lente et cocasse pyrrhique des parades modernes soulevèrent l'enthousiasme, et tout Gevehrstadt battit d'un immense unisson, où il y avait de l'esthétique, du chauvinisme, de la sécurité, de la bonne digestion, de la sensation douce de l'hippodrome, mêlée aux pinçons qu'infligent aux méninges les péripéties du mélodrame, lorsque cette armée passa devant les rois et tant de hauts barons. Ceux-ci éclataient de couleurs et fusaient de pierreries. Les nickels des selles et les étoffes des chabraques, les rubans bariolés de la poitrine,

les flottements dorés des mantelets, les ventres versicolores, les écharpes tumultueuses, les casques de métal pur, les queues de coq et les crinières peintes, les aigrettes des shakos et des kolbaks joaillaient l'espace, ondoyante tache d'armée; à droite et à gauche s'épandait le fouillis des claires toilettes de femme, et les statures raides des valets.

Christian ressentait comme les autres de la joie, à voir la sûre allure des défenseurs, l'égrégation du peuple faite pour le mater et l'entrelacis des officiers remontant graduellement vers César. Il n'ignorait pas que l'ancien instinct féodal avait fait largement place à une hiérarchie, au-dessous d'un despotisme paternel, qui sait couvrir des vétilles, payer des dettes urgentes, protéger énergiquement son homme d'armes contre ceux de la paperasserie légale; mais le lien n'en était peut-être que plus fort.

Aussi félicita-t-il de tout cœur, lorsque les troupes se confondant dans l'horizon vers leurs lignes de retour, la foule groupée aux confins du champ de manœuvre pour acclamer leur passage, les escortes des chefs, demeurèrent seules près de la petite maison de cible. Siegfried Gottlob avait réuni pour un toast ses hôtes et ses officiers, prononça le petit discours suivant; il l'avait souvent déjà mis au jour.

« La manœuvre d'aujourd'hui nous a démontré, une fois de plus, la cohésion et l'accord de tous les membres de l'armée, c'est une preuve du dévouement de tous nos sujets et alliés au point précis où les a placés la Destinée, symbole des volontés de Dieu dont nous tenons nos pouvoirs. Cet accord de tous, en une soumission voulue et une initiative habilement mise à notre service, nous enseigne que l'armée est prête contre tout ennemi extérieur qui tenterait de désagréger l'œuvre de nos

inoubliables aïeux, et qu'aussi à l'intérieur si des mauvais jours, comme nous en menacent quelques voies perdues de prophètes, venaient à se renouveler, écho sinistre des temps passés, l'honneur et la discipline de notre armée, qui est la sainte gloire de la patrie, en sauraient faire justice. »

IV

Mais le soir de graves nouvelles vinrent troubler le roi Christian qui évoquait ses papillons d'espérance en se berçant à quelque vague musique de circonstance, confectionnée pour cette représentation de gala. Qu'elle est loin, l'image blanche de la danseuse, et les miroirs du désir que tendent les bras infléchis de ses compagnes, et lointain l'arc de Diane qu'elle a manié de si mutine manière. Les premières nouvelles qu'a glanées Sparkling, sans être terrifiantes, sont attristantes. Les grands docks de Geldwachs où s'accumulent les estagnons de pétrole, les bonbonnes d'al-

cool, les jarres des huiles, les tonnes d'essence, les hangars où sont rangés les thrans, les pencyles, les paraffines, flambent, et c'est sur ce ciel gris de la mer aux galiotes, la rouge épouvante d'un feu antéen, reprenant ses forces au contact de la terre enflammée ; malgré l'aide prodigieuse de tous, le feu a gagné le petit quartier saur et piteux, où les matelots calment à grands coups de pintes leurs diverses nostalgies des plages originaires.

On sait vaguement que l'effroi de ce feu, subitement déflagrant parmi ces masures, déjà envahies de sommeils ivres et de louches compagnonnages, a causé des vacarmes et des rixes, paralysant les secours par la multiplicité des cris ; et les gens des quartiers paisibles de Geldwachs ne songent qu'à isoler leurs demeures de l'orle du volcan. L'Incendie se déchaîne en force maîtresse, en feu du Hasard qui vient anéantir les docks, les banques et les comp-

toirs ; et des explosions grésillent dans sa marche aux ailes déchiquetées comme des mains énormes aux doigts multiples et indicateurs. C'est l'explosion des amas de cartouches achetées à vil prix, pour en extraire la poudre et le plomb et l'expédier à des noirs candides ; c'est la lave issue des caves d'accaparement et léchant la base des maisons non encore en feu. Tous les savants assemblages de matières, toutes les ressources de prudence, toutes les forces pour les attentes de la hausse, toutes les habiletés, les génialités, les cauteleuses traditions que l'on se passait à cette ville, en sûr héritage et en fil de Dédale pour la vie ne servent qu'à alimenter la catastrophe. Voici qu'à l'horizon flambent comme un feu clair les immenses approvisionnements des bois de Norvège, et des salamandres géants se réjouissent une minute qu'éclate leur vie latente dans la clarté terrible ; et sous la lumière plus

profonde, les faces blafardes et les mouvements des corps sont chétives allures d'ombres chinoises, inutiles et désespérées. Le devoir était simple, il fallait partir dès le lendemain pour Geldwachs.

Mais le lendemain résonna d'un autre glas, aussi sinistre, aussi concret.

Quand un peuple neuf, disposant de peu de numéraire, mais en revanche riche en terres arables, en minerais utilisables, veut aliéner une partie de ses deniers et de ses espérances contre du comptant, il rencontre le financier, pas Turcaret si vous voulez, mais plus semblable encore à ces Harpagons qui n'aimaient donner en échange des promesses authentiquées que dolentes mandolines et sauriens déclimatés. Evidemment la forme fut modifiée, mais il n'en est pas moins vrai qu'en échange d'assez peu d'or, le pays emprunteur engage beaucoup de ses futures ressources, et qu'il contracte des obligations; l'obligeant Euro-

péen qui dut se donner tant de mal (il en ruisselle en y pensant) pour sonner à la curée (soit concentrer un syndicat de braves cerviers), demande peu de chose pour lui-même; une raisonnable aisance couronnera la mise en valeur, trop tardive déjà, d'un pays qu'il aime, dont il suit le développement avec un intérêt sans égal, qui fut la base longue de ses meilleures appréciations sur le marché de la fortune universelle. Mais ce n'est pas seul qu'il a pu réunir les grosses sommes, les formidables piles de réconfort qu'on voulait, en bel or vivant, ajoute-t-il plaisamment, contre des titres, et des titres ne sont pas, quoi qu'on en dise, de l'argent. Alors, ce sont, à payer, commissions, et monopoles à donner ; il faut satisfaire toutes les banques, payer tous les augures pour que la foule hésitante écoute le boniment du saltimbanque et s'y arrête, et pour que cet argent éparpillé se concentre pour le plus grand bien des quelconques Guatemalas.

Lors débarquent dans le pays neuf ceux des monopoles et des concessions ; à chaque effort qu'ils font, vraiment à leur propre profit, ils demanderont, sous prétexte d'intérêt général et sous peine de mécontenter l'Europe dont ils représentent l'élite sérieuse, des allocations ; qu'importe les subsides qu'on leur donne, les nouvelles créances qu'on leur signe ; le bien des provinces est assuré par les lignes colossales de chemins de fer qu'ils jettent comme un pont de la Savane aux Pampas. Ne sait-on pas d'ailleurs dans les Guatemalas que le courtois, mais tenace délégué des porteurs de titres européens n'exagère en rien son réel crédit auprès des chefs de sa nation. Ses amis fussent-ils peu nombreux à s'être associés à sa fortune, eussent-ils à trois les cinquante ou cinq cent mille papiers qu'a homologués l'Etat débiteur, ils n'en seraient pas moins, aux yeux des pouvoirs toujours en souci de l'ami riche et du grand coloni-

sateur aux mains larges, cinquante ou cinq cent mille pauvres gens tarabustés et inquiétés, sinon lésés. Et l'Etat débiteur cède, et le fardeau des charges, des arrérages croît, en même temps que la quantité des biens disponibles à engager décroît.

Mais il arrive, par contre, que des hommes nouveaux, dans les Guatemalas, font comprendre au populaire en quel degré d'exploitation ils sont cotés. Ces derniers leur insinuent que dans tous ces contrats personne n'a les mains nettes ; ils éveillent leurs yeux sur ce point, que des légalités ne sont pas peut-être absolument le droit ; que si le régime précédent a accepté les obligations qui ruinent pour longtemps leur sol, les appauvrissent, tout en surélevant les prix de la vie, il leur est loisible de revenir sur le passé, d'examiner leurs affaires, et de payer à l'avenir le service qu'on leur a rendu juste le prix qu'il vaut, sans chercher d'ailleurs à récupérer quoi que ce soit

des années où ces services furent ultra-récompensés.

Or, il existe à ce moment que nombre de personnes se trouvent injustement dépouillées par ces décisions, car elles ont écouté aussi la voix menteuse des banques, et ont accepté de payer les bons sur les Guatemalas le prix qu'ils eussent valu si la chose fût demeurée en l'état prospère ; ces gens sont alors ruinés.

Il arrive que les banques n'ont pu se dessaisir entièrement de ces papiers, dont elles se réservaient d'ailleurs une forte quantité pour des manœuvres frauduleuses. Leur fortune décroît de toute la chute de la valeur fictive de leurs titres ; leurs dépôts engagés sur a caution de cette valeur fictive, sont volatilisés, et de pauvres gens perdent leurs légères sommes. La misère devient plus grande, et pour les privilégiés la gêne se montre.

La résultante de cet enchevêtrement d'allures financières, de la lutte de l'ancien

volé contre son voleur, déjà en partie fructueusement débarrassé de son gain, s'appelle un krach.

Les Guatemalas avaient occasionné un krach, et Geldwachs était, plus que toute autre ville, intéressée dans le krach, et le roi Christian était l'homme le plus considérable parmi les manieurs d'or de Geldwachs.

LES PERPÉTUELLES ÉRYNNIES

I

Par les avenues en toilette d'une ville moderne, toute blanche avec des lettres d'or aux balcons, près des maigres arbres encore enrubannés des restants flétris de la récente fête, un petit vieillard sec, anachroniquement affublé d'une roquelaure bleu-lapis, toisonné en financière et cadenettes, gigue d'un petit mouvement court; ses yeux rusés rient dans sa face rasée; son pas clopine coquettement comme un fredon de refrain ballant, sa main tient un

bouquet d'aubifoins et d'amarantines. Les authentiques citoyens dômés de cylindres noirs ou de cabassets sans façon, le lustrent d'un regard plus égayé que surpris, et ce serait puérile et amusante évocation sans la joie trop exubérante et rhétoricienne des grimelins ; mais voici qu'accourt vers lui, aussi surannée, la robe à vertugadins florée comme un printemps d'assiette de Chine, une douairière toute galante sous ce ciel réveillé, malgré les saccades de son petit pas clair ; rencontre et salut coquets et frivoles, baise-mains, et le couple de partir en fête comme suivant l'allure d'invisibles ménétriers ; mais tout à coup le pas leur glisse, une grossière voiture les a renversé de sa course brutale, on s'empresse et la gaieté des contemporains vêtus de fracs et de vestons se nuance de tristesse comme si quelque jouet précieux venait d'être détruit; un regret enserre les passants, comme si quelque minuscule annonciateur

venait de s'écrier que le grand Pan des poupées est définitivement brisé.

Le roi Christian s'éveilla de ce rêve un peu transi. La voiture qui avait attendu sa secrète rentrée dans Krebsbourg arrivait au Palais, et l'aube froide du matin baignait d'air bleu les jardins immobiles. Christian voulut pouvoir quelques heures se reposer avant de se concerter à ses ministres sur les graves conjonctures qui se nouaient.

Ah, c'était bien, ce rêve, l'allégorie de ce qui allait arriver ! Ces figurines aimables du passé évoquaient toute l'idée du faux bonheur, de l'élégance de surface qui parait la vie nonchalante et riche et festivale du petit pays parmi l'Europe, grosse d'un avenir douloureux. Ce heurt brutal qui froissa tant les grêles baladins de son somme éphialtique, n'évoque-t-il pas le débouché brusque, aux carrefours inattendus, des grosses forces que l'on ne dompte jamais, qu'on est impuissant à assoupir

pour longtemps, et qui longtemps geignantes en un craintif rhembasme, apparaissent un jour de total esclandre dans le bruit formidable de crécelles géantes, en de hourvariques ébrouements. C'est alors sous les torches livides, les heures terribles où les petites monarchies vieillotes et démodées qui esquissent encore de fantomatiques menuets, sur des souvenirs d'ariettes anciennes, tombent au heurt des cognées sur les portes et les détonations des fusils de chasse, ce jour-là, armes de guerre.

II

Sous les coups de fonçoir du malheur, le Hummertanz songeait à sa dynastie, de façon sévère. L'admirable théorie du bouc émissaire convient aux masses; il leur semble logique que le chef de l'Etat expie de sa personne les calamités qui pilonnèrent la contrée. Les aristocraties et les pouvoirs parlementaires, le peuple les exprime, en temps ordinaire par un Ils... symbolique, prononcé le plus souvent avec quelque rancœur, avec l'âpre ton qui englobe une chaîne infinie de persécuteurs, partant du contremaître pour aboutir aux souverains. Ces derniers jours, Ils... était

vraiment considéré du haut d'un croissant mépris. Rien ne marchait, les salaires baissaient, les villes brûlaient, le Krach venait verrouiller les banques et éteindre les feux des fabriques. Ces jours, le populaire livré à lui-même par les anxiétés des capitalistes, avait tout son temps pour se réunir, ériger dans tous les estaminets des petits parlements, exacerber aux alcools toxiques, ses haines et ses revendications, et les préciser. Ils... devint vite le souverain. Les légendes aux ailes géantes partirent lancées par les milliers de conciliabules, s'ornant à tous les coins de la province d'une pointe d'esprit local.

Et ce fut sur Krebsbourg comme une nuée de bruits fâcheux, comme des vols de djinns accusateurs tournoyant sur les maisons, lançant par toutes les masures des quartiers pauvres des germes de séditions. Les grèves se déclarèrent formidables, et le pays noir, le pays des houilles et du fer

remplit les trains de nombreuses délégations de foules concentrées et taciturnes qui venaient vers la capitale demander plus de pain, plus de droits, l'ère meilleure, et pensaient arracher le pouvoir aux mains indignes, pour partir vers une expérience nouvelle, qui sait, peut-être plus heureuse, car l'espérance tisse sans fin des mousselines de gloire et des étoffes lumineuses, qu'elle agite devant les foules, en se retirant toujours d'un pas, plus loin d'elles.

Le roi Christian était résolu à se défendre. La catastrophe de Geldwachs l'avait aigri, l'avait atteint dans sa fortune. Les bruits, au fond exacts, qui circulaient sur sa rapacité, ses trésors, ses prudents et merveilleux placements en pays sûr, le talonnaient. Les libéraux l'attaquèrent d'avoir suspendu sur son pays la menace d'une invasion étrangère ; le rôle des camps remplis de troupes niederwaldsteiniennes, avait été deviné. Chacun cherchait quel serait l'étran-

ger dont l'entrée serait le plus à sa convenance, puisque le pays était forcément ouvert. Une peur saisissait les élites devant cet inconnu, l'invasion et ses suites : le pouvoir plus raide, ou peut-être l'ennemi se fixant sous des prétextes, et peut-être l'annexion. Le clergé, non consulté en cette occurrence, murmurait ; et les diacres sans puissance, toute la masse des desservants de petites paroisses s'agitait, rêvant d'une bienfaisante théocratie, d'un règne des ministres du Christ, appelant à la Cène universelle, des ouailles à qui leurs mains départiraient, tous les jours, leur portion de bonheur matériel et moral. Devant les attaques de la presse, la divulgation imprévue de nombreux tribuns, haranguant des petits groupes à tous les coins de la capitale, le pouvoir sortit de ses arsenaux une vieille loi de lèse-majesté appliquant à la critique du temps présent les peines applicables aux outrages personnels envers le

roi, et malheureusement il y eut de suite de nombreuses arrestations; ce fut pour extraire ses mentors de leur prison que le peuple se souleva.

III

Le Palais de Justice et la prison dominent de leur considérable structure la butte la plus élevée de Krebsbourg. Le Palais de Justice plonge ses fondations au profond des tristes ruelles mal famées ; la présence, autrefois, à cette place, d'un calvaire, fait que tous ces filets de briques portent les plus doux noms et les plus expressifs du répertoire de la Passion ; par place, quand la montée stagne quelques mètres et que la rue s'élargit, des marchés minables, où se vend tout ce qui a conservé quelque forme. L'architecture du palais est froide quoique confortable ; nulle part le gris de

l'officiel ne se répandit sur plus monotones parpaings. Sa forme générale évoque, en un assemblage savant, tous les anciens palais de tyrannie, ses salles intérieures allégorisent d'immenses haltes de gare, des salles d'attente énormes pour les pays pénitentiaires. Nul ornement intérieur n'atténue la sévère raideur de cette ruche à verdicts; à la façade quelques statues, celles des éphémères promesses de justice, d'égalité, de protection, qui accentuent l'ironique aspect de ce temple d'arbitrage. La prison cédait le pas en beauté, tout naturellement, à son supérieur hiérarchique, le Palais de Justice ; au confin de cette butte, visible du plus loin aux piétons et aux gardiens qui s'acheminent vers Krebsbourg, elle répandait d'immenses amas de briques roses, sous une énorme coupole que des baies de verre costumaient en une cage; autour, des terrains vagues, parfois semés d'un peu de culture maraîchère, où les gardiens de la

prison pouvaient à leurs heures tranquilles se livrer à ce goût du jardinage, qui avec celui de l'élève des petits oiseaux, reluit, si délicieux, dans les coins les moins sombres de l'âme humaine; plus loin, quelques lépreuses masures échelonnent de louches abreuvoirs. Les terres de ce coin dartreux sont comme frappées de stérilité, et proie fatale de gravatiers. C'était vers ces deux bâtiments que voulaient se porter les colonnes de la foule pour détruire et pour délivrer.

Les lois, la constitution du Hummertanz armèrent sa bourgeoisie d'une considérable puissance. Celle-ci succédait bien réellement à l'aristocratie, sa défunte sœur aînée. Maîtresse de la puissance *déterminative*, par le droit absolu au bulletin de vote, proportionné en nombre aux chiffres de rentes bien établies, maîtresse des cadres de l'avenir, puisqu'elle pouvait, seule, nourrir de science ses enfants pour en faire des

colonels, des ingénieurs et des juges, elle avait hérité aussi de la prérogative de porter les armes, une fois la semaine, au moins, et en public. Malgré la rareté relative de cette évocation militaire, les notables n'en avaient pas moins, chez eux, au gré et au service de l'Etat, sabres, fusils et cartouches. L'axiome était que ceux qui possèdent protègent l'Etat contre ceux qui ne possèdent pas. Une sagace mesure avait raffiné sur ces dispositions, en répartissant les plus riches usiniers ou propriétaires parmi des escadrons de cavalerie, de sorte que la grande et la petite bourgeoisie se trouvaient dûment distinctes et signifiées par un emblème extérieur et visible à tous. Ces bienfaits ne défaillent jamais à charmer le cœur d'un ensemble de privilégiés. Néanmoins, ces jours-ci, la bourgeoisie grondait, le Krach ayant largement infléchi ses hautes tiges, et les épis pleins de l'annuelle moisson ayant été reconnus vides.

La cavalerie ressentait, de ce fait, comme un éloignement pour une dynastie, dont les pronostics et les appréciations se révélaient infirmes, presque insanes ; mais l'infanterie, en majeure partie, plus solidement attachée par ses opérations à l'intangible et inaliénable prêt à l'Etat, conservait sa solidité et sa foi tout entière. Elle entraînerait certes par la tenue de son dévouement les escadrons, dont les capitaines devaient bien en somme, se communiquer que quelques défaites ne sont pas la ruine totale, et que pour empêcher la ruine totale, le meillleur et le moins dispendieux des moyens était de charger, pour tous les nobles principes dont ils héritèrent. Aussi, lorsque dans des rues de ville de province, les bandes indisciplinées des sans-travail menaçaient d'utiliser contre le pouvoir toutes les menues armes qu'on peut distraire de la vie, telles que cercles de fer du pied des arbres, révolvers, coups de poings métalliques, etc...,

ils rencontraient des lignes graves et sereines, fortifiées d'excellentes carabines. La garde bourgeoise s'exhaussait vraiment jusqu'à être un talisman des choses établies. Elle était bien plus sûre que l'armée : car celle-ci se recrutait de volontaires soldés, de remplaçants militaires, de toute une paresseuse canaille des champs et des faubourgs de petite transaction ; leurs dispositions guerrières étaient nulles, encore comptait-on sur leur sentiment inné de lutte et leur amour du vacarme, leurs habitudes de bagarre et de pillage des cabarets, leur sûre érudition en matière de destruction méthodique, méticuleusement rageuse, qui casse et souille tout, capable d'inventorier froidement les maisons dévastées, pour s'assurer que rien n'est resté intact. Le plan des conseils militaires que tinrent les états-majors et les ministres civils qui depuis si longtemps connaissaient et maniaient l'opinion, fut d'utiliser le plus pos-

sible l'armée contre les centres ouvriers. Ils spéculaient sur la haine sourde qui sépare l'ouvrier du soldat, haine entretenue par des batteries de cabaret, par le dédain du soldat bien et décorativement vêtu pour les haillons du prolétaire, et aussi le mépris du prolétaire pour le garnisaire qu'il juge un fainéant, et qu'il épithétise fréquemment clampin ou cagnard.

Les vainqueurs de cette journée de Krebsbourg, ont, comme le plus souvent, fardé leur triomphe sanglant de toute l'ignominie présumée de la plèbe assaillante. Ces quelques personnes, les vingt hommes presque tous jeunes étudiants sans qualité, valaient-ils la peine que des cadavres témoignassent d'une inutile affection pour eux. N'était-ce pas se tromper étrangement sur les vouloirs de la Loi que les croire exposés à des châtiments barbares, à d'illégales suppressions. Seul, un esprit creux, comme Papegay-Garten, pouvait, non pas s'en

persuader, mais le clamer, le hucher, le rejaquer. Le moyen, le seul, le vrai, pour attirer la grâce sur ces malévolents meneurs, conservés entre fortes murailles, était que leurs amis sussent se taire et attendre. La loi, dans sa majesté, ne veut point être bravée. Si l'on attend que la sentence découle du fleuve de vie et de sagesse qu'elle symbolise à travers les âges ingrats de la lutte pour la vie, ses justes balances indiquent du plus près l'innocence vraie ou l'irréfutable culpabilité. Après la parole dite dans les Silences garantis du prétoire, affermi de toute pression d'en haut ou d'en bas, par son irréfragable contrat avec le loyal Exécutif, on peut attendre le verbe de clémence, qui jamais, dans les temps non troublés, ne laisse désirer sa pacifiante manne ; car, si le juge est inflexible, le Roi est père. Le juge guide l'hésitante conscience du souverain vers le choix de la vérité, mais l'œuvre

faite, il laisse le Roi épargner à ses villes l'horreur des exécutions, et dispenser l'humain pardon. La coupable impatience des démagogues fut la seule force occasionnelle qui étendit le long des rues ceux qui marchaient trop fiers de leurs erreurs. Ah, s'ils avaient su, avant les heures de deuil, assoupir leurs rancunes d'ambitieux insatisfaits, et dans une passagère lucidité prêcher le calme, le repos, le désarmement à cette foule saturée de leurs enseignements, que de maux épargnés ! La statue de l'Etat n'en est pas moins restée haute, et les flots de colère et d'épouvantement se sont brisés contre le granit de son socle ; mais à quel prix. Et les sévères puissances du droit et du devoir, la besogne faite, la lutte terminée, ne se peuvent empêcher d'un trouble, ni retenir une larme, en pensant à ces vies résignées de tant d'utiles emplois, à ces bras perdus pour le travail, la production, la surproduction, la colonisation et les

pénibles, mais nécessaires et providentiels défrichements.

La voix tarée des propulseurs d'émeute, maintenant abrités des justes vindictes par les tolérances des Suisses ou des Amériques, pourra tonner l'imprécation, ou séduire par le spécieux de leurs arguments. Et le fait de leur vie sauve, au soir de cette boucherie, et de leur facile évasion du pays où ils furent nocifs, n'incrimine-t-il pas leurs abois de représailles et les hans discords de leur fausse infélicité? Puis, est-il certain, comme ils le prétendent, que tant de héros obscurs, de civiques patriotes, d'humbles oblats de la pure religion de solidarité furent troués de mitraille?

A l'exception regrettable et fatale de quelques égarés, que les pernicieuses doctrines de ces hommes immolèrent, en les frappant contre l'inconsciente rigidité du châtiment nécessaire, leurs soldats de désordre, leurs cloniques vagabonds aux

mains de menaces, les surent-ils excerpter de la lie des grandes villes, parmi ceux qu'a flétris le droit commun, dans le margouillis babélique des vices invétérés ; de quels charniers dédaignés se lève l'émeute aux pattes torses ? Et bien d'autres arguments de ce genre traversèrent les constatations de la presse bien pensante les lendemains des échauffourées.

Il ne servira de rien de démontrer aux maîtres de l'autorité le peu de valeur des arguments qu'ils déploient ici, de soutenir que si l'émeute avait triomphé, le pays en eût été le lendemain plus heureux et mieux gouverné ; ni les castes ni les historiens qu'elles soldent n'ont souci de vérité, mais seulement d'arguments pour établir l'à-propos de leurs actes.

IV

Le ministre de la guerre, comte Imerstetten, était nanti d'une excellente réputation militaire. Ses états de service étaient beaux quoique pacifiques, parce que durant une longue période les sabres du Hummertanz étaient restés pendus aux vestiaires. Il avait autrefois, à l'aide d'un congé gracieux, pu mettre sa vie au service du Pape, souverain temporel.

Le manque absolu d'escarmouches à cette époque lui avait permis d'acquérir la réputation d'un excellent officier de gardes. Les belles relations qu'il avait pu développer dans la capitale de la catholicité, l'aidèrent

à visiter maintes autres capitales en qualité d'attaché militaire; son œil perspicace suivit bien des manœuvres, et sa compétence en matière d'habillement et d'armement fut citée. La création d'un dolman admirable le mena vers la gloire ; la presse fut hantée de son nom. Sa réelle habileté de cavalier, et ses amitiés profondes avec des évêques et prélats le désignèrent non plus pour suivre, mais pour commander les manœuvres des armées de Hummertanz. Il raffina sur la tenue de campagne, modifia le bidon, amincit la bretelle du fusil, obtint qu'on remplaçât les chansons de marche des soldats, auparavant un peu cyniques, par de jolies cantilènes faites exprès et urgemment moralisatrices. Mais, ce qui mit le sceau à sa réputation, ses rapports sur les manœuvres ! C'est lui, qui déclara, à la suite d'une de ces excursions bien ordonnées, que tel régiment avait enlevé tel village avec le plus bouillant courage,

et que le major X... avait défendu le pont de... jusqu'à sa dernière cartouche. C'était donc, vu son ignorance en matière de balistique et de castramétation, et les faces bien vibrantes de son caractère, le chef d'armée idéal.

Ce jour d'émeute était sa première bataille. Le roi Christian l'avait appelé confidentiellement, l'avait sobrement prévenu qu'en cas de défaite des forces de l'ordre, l'ami de Niederwaldstein viendrait réellement prêter main-forte, et qu'il valait mieux s'en tirer soi-même. Pour la patrie et pour son renom militaire, le général résolut de réprimer avec perfection ; l'humanité est le plus beau fleuron de notre couronne morale, mais aussi la victoire est le but du soldat en armes.

Il poulina donc, d'après les théories et expériences des vainqueurs les plus à la mode, un ordre de bataille irréprochable, qui lui permît, son centre infrangible pro-

tégeant les Palais, les Banques, la prison et quelques jardins de plaisance (le sort heureux voulut que les Musées fussent près des Palais), de pouvoir rabattre ses ailes sur le flot des manifestants ; plus, une habile diversion par les bas quartiers pourrait lui permettre de les prendre à dos. Aussitôt cette répression opérée le général comptait utiliser pour la casse, les os et crânes de la garde bourgeoise qui avait ici les plus lumineux intérêts, lui confier la garde de la ville bien draguée, et pouvoir disposer de ses effectifs réguliers pour porter la bonne parole en province. La victoire serait prompte grâce à son système de laisser les révolutionnaires s'armer tranquillement (que trouveraient-ils) dans leurs rues de misère et même piller quelques armuriers, et de les écraser d'un coup. Son calcul réussit ; le peuple s'arma, traversa les quartiers du centre, livrés au petit commerce, en gaminant, en faussant les devan-

tures de fer, en cassant quelques vitres. A mesure qu'ils furent plus près de l'armée, des feintes de bousculades policières les irritèrent ; d'une menue charge de cavalerie, on obtint que des coups de feu partirent de leur cohue, et la bataille s'engagea.

On n'eut jamais cru pouvoir tant augurer de la solidité de la draperie et de la soierie, de la précision de tir de la mercerie, de l'entrain au feu de la coulisse. Fut-ce en majorité l'épicerie ou la bijouterie, qui comptait des héros parmi ces friands de la baïonnette ? proportion difficile à établir ! De difficiles flexions, des formations de pelotons au seuils d'églises, pour foudroyer de feux les insurgés rejetés dans le chœur, furent exécutés avec la même précision qu'à la manœuvre. Les misérables vaincus, accusés de mettre le feu aux maisons en attisant le pétrole, furent fusillés par des escouades dévouées ; rien ne traînait en longueur.

Depuis longtemps, Christian, effrayé, navré de tant de sang, se répand en efforts pour arrêter le feu. Sparkling, non écouté la veille, suspect malgré son loyalisme et sa ferme décision de combattre pour la prérogative royale, démontre au roi qu'on va trop loin, que du calme, quelques coups de force isolés suffisaient à provoquer une débandade de cette foule maintenant exaspérée et se défendant de toutes armes ; encore ne peut-il rapidement le convaincre, car hésitant, apeuré, Christian, à cheval sur la grande place déblayée, entouré d'état-major, écoute d'autres voix et d'autres avis ; il suit la marche en avant de ses troupes, pleure aux endroits ensanglantés, enfin, donne l'ordre de cesser le feu. Mais comment être obéi ? dès que le feu a cessé sur un point, il grésille à nouveau sur un autre, par erreur. Puis on ne peut plus rien empêcher. La garde bourgeoise venge âprement ses peurs, tire châtiment des mille

tribulations que lui infligeait tous les jours la classe ouvrière. La sombre Bellone des guerres civiles flotte sur les maisons en écharpes de feu, car la population couvre sa retraite de l'incendie et barre, par la ruine incandescente, le chemin à ses chasseurs acharnés. On ne peut plus rien arrêter.

Le prince Otto, second fils de Christian, héritier présomptif depuis la mort du prince Max Éric, est associé comme officier au mouvement qui doit cerner l'émeute. La troupe, encouragée par sa présence, converge avec ensemble vers le dernier point de défense des pauvres. Ce sont les immenses marchés aboutissant aux canaux. Les plus énergiques et les mieux armés des révolutionnaires continuent la lutte pour permettre que les femmes et les enfants, que les tirs et les feux de salve n'épargnent pas, et les blessés et les plus faibles et les moins hardis, puissent s'enfuir sur les nombreuses péniches amarrées au quai.

Quelques maisons, quelques barricades reliant les bâtiments de fer aux persiennes en meurtrières, leur donnent les avantages d'un simulacre de forteresse, et malgré l'attaque terrible des troupes enfin engagées, hargneuses et exaspérées de l'odeur de poudre et de sang, cependant que la garde bourgeoise essuie ses fronts couverts de sueur, ils tiennent quelque temps, mais peu de temps, car les grandes détonations de l'artillerie se multiplient en fréquence et en mort convergente ; et puis la cavalerie a pu, par d'autres points, se porter au bord du canal déjà plein d'embarcations où s'entasse trop de foule et les hussards sabrent les haleurs, et des canons coulent les barques, tandis que la résistance sur les marchés finit de mourir, à tous les coins, à toutes les caves, à tous les paliers des petites ruelles, et que le feu gagne cette dernière citadelle des libertaires.

Le roi remontait vers son palais, accablé,

suivi d'aides de camp ; à la Grande Place, le ministre de la guerre, vainqueur, lui amenait son fils, le prince Otto, qui s'était, au dire du général, couvert de gloire, et qu'une légère blessure marquait de l'empreinte définitive du guerrier. Ce fut à peine si Christian put articuler les remerciements et les promesses d'ordre, avancement, etc... Les paroles de sa courte harangue aux officiers lui râpaient la gorge. Sa reconnaissance passait à travers des lèvres tuméfiées. C'était un homme vieilli de vingt ans qui répondait aux saluts des clairons des troupes dispersées en postes aux carrefours principaux, pour veiller à toute éventualité, et aux acclamations des gardes bourgeois dont la dislocation s'effectuait à grand'peine, égrenant des grumeaux nombreux autour de cabarets improvisés. Le roi rentra au palais terne et désagrégé. Il souffrit de tout l'empressement qui venait le féliciter.

En effet, bientôt ils furent là tous réunis, les mitrés, les chamarrés, les diplomates, les fleurs de l'élite, les accrédités des royaux cousins, les directeurs des cartons-verts dans les blafards édifices blancs des ministères, les crânes en œufs des chefs des Sociétés de crédit, les hauts rentiers aux favoris d'homme d'Etat, aux raies parfaites. Les habits noirs modestement étoilés s'inclinaient devant les camails violets. Et celui qui juge que son âme nécessite un extérieur similaire à celui de M. Gladstone, coudoie celui dont les moustaches sont Humbertines. Tel têtu fonctionnaire de douanes qui s'adjugea le sosisme de Bismarck, entretient un véreux journaliste officieux qui tente à paralléliser Crispi. Des bilieux blafards congratulent, le claque sous le bras, le brillant dragon, à la barbe étalée, blonde comme d'un Eisenfahrt. Les simiesques snobismes s'inclinent devant les hautes possessions. Les notaires malaxent les mains des magistrats

d'une façon plus moite, plus moelleuse, plus affirmative, plus adhérente que jamais; des humbles fonctionnaires un peu verdis, un peu jaunissants de cet éblouissement de gloire des truculents militaires, félicitent patelins. Et voici bientôt l'essaim brillant des dames : « La conjoncture est triste ; que dira la bonne reine? Quelle douloureuse surprise au château de Thieve! Que sait-elle? A-t-elle déjà reçu les nouvelles consolatrices? Elle sera bien affligée, elle, la patronne des pauvres; pourtant que fière du prince Otto! »

Mais le roi était si parfaitement triste, répondait si mollement que bientôt il s'opéra comme un mouvement dans le grand salon aux portraits d'ancêtres, et que Christian se trouva un moment seul avec Sparkling, affligé, et deux ou trois amis, chambellans et chasseurs, confidents des grandes promenades d'été, tristes de sa douleur, cependant que tout le beau monde, pleu-

rant, faisait un immense cercle autour du jeune prince héritier, dont le général ne cessait de conter à tous la merveilleuse conduite. La journée semblait avoir détrôné Christian, et les arrhes d'un règne de force à venir étaient payées.

A ce moment, près du recoin de cheminée monumentale où se recueillent ceux qui sont déjà du passé, l'adjudant de Sparkling se dresse, rigide, saluant militairement, mais si troublé qu'on perçoit quelque chose de grave. Sparkling s'avance vers lui, et apparaît immédiatement si effrayé, que le roi et ses amis s'approchent. Qu'y a-t-il ? « C'est que les appartements particuliers du roi et de la reine ont été forcés », et l'adjudant, après avoir posté un homme de garde, n'osant lui-même évaluer le désastre trop apparent, vient en référer au maréchal. Et le roi voulut accompagner Sparkling. Une brève investigation leur

montra des coffres-forts ouverts, des secrétaires éventrés à coups de maillet, des cassettes vides jetées sur les tapis. Le vol était considérable, car l'admirable collection de pierreries de la reine, les diamants dont le roi s'était réservé un choix célèbre, manquaient, et des marteaux acharnés avaient brisé de précieux cadres de miniatures. Et comme Sparkling, devant la tristesse croissante, affolée du roi, esquisse des consolations, car les voleurs devaient être retrouvés, Christian lui dit : « Cher, ceci est peut-être le dernier coup ; nous nous sommes trompés tous ces jours-ci et bien des jours auparavant; nous avons tiré aujourd'hui pour rien, pour moins que rien, car celui qui, ici, est venu dérober, n'est sans doute en aucune façon l'allié de ceux que nous avons dû vaincre en cette inutile boucherie. Vois, Sparkling, tout ce palais et les bâtisses adjacentes, on les garda trop fortement pour que nul des émeutiers

y pût pénétrer ; et je crois bien, quoi qu'en disent tes collègues, les ministres, que l'appât du lucre n'est pas ce qui groupait ces pauvres autour du drapeau rouge et du drapeau noir. Il y a quelque chose de pourri dans le Hummertanz, Sparkling, sous l'étole et sous l'uniforme, et sous toutes les décorations. Qui accuser? Mais sans doute un homme de notre confiance. Qui a pris le bien d'autrui? mais sans doute quelque pieux recommandé de nos évêques, à qui les aîtres des corridors nombreux sont familiers, quelque glissant commis de nos chefs de banque, peut-être un d'entre eux, car n'oublie pas, mon ami, qu'ils m'accablent des responsabilités du Krach ; peut-être a-t-il voulu récupérer ses pertes sur le principal coupable?

— C'était exactement, Sire, ce que voulaient faire contre eux nos malheureux de ce matin ; ils appellent cela, je crois, la reprise individuelle ; sans admettre le moins

du monde la vérité de cette opinion, je constate que cette façon de penser a les honneurs de la généralité. Sire, notre monarchie me semble s'en aller, puisque les grands seigneurs se sont laissé souder les banquiers... à la semelle ; mais ne vous plaît-il pas, puisque l'adjudant a, dès qu'il eut connaissance de ce rapt, fait consigner les portes du palais, que nous cherchions nous-mêmes si nous ne trouvons rien, aucun indice ? »

— Soit, mon cher Sparkling, et qu'on n'en parle pas encore, j'aurais peur, dans une condoléance hypocrite, d'apercevoir aux yeux d'un de mes fidèles une pointe déjà de remords... Ah ! quel ennui, Sparkling, j'avais un fils, un fils que j'aimais, tu le sais ; la vaillance et l'habileté paraissaient sur son front bouillant, il eût été... Mais ceux-là, faute d'emploi digne d'eux, dépensent leurs forces en sottises meurtrières ; j'en ai un autre, toute ma conso-

lation fut, en le voyant croître, fatiguer des poneys, jouer aux soldats et apprendre toute sa vie des leçons, qu'il n'était pas l'aîné, qu'il ne régnerait pas ; et maintenant, pour une écharde de bois qu'il a reçue à la main, il n'est pas moins fier que le grand Tamerlan ; moi, je ne risquais que d'appauvrir le Hummertanz. Lui, qu'en fera-t-il, où vieillira ma femme, la reine, quand elle sera dépossédée ? Encore une victime pour le Musée des souverains périmés qui se groupe à Londres, périodique et revivace. »

Un des chambellans les rejoignait, et aux derniers mots tentait de divertir le roi. Et Christian : « On voit toujours clair trop tard, les meilleurs voient clair la minute d'après celle qui exigeait la brève décision, et alors qu'importe la différence entre l'intelligent et le sot, puisque tout est irréparable. Allons, voyons les ailes habitées par les domestiques, nous saurons peut-être quelque chose par là. »

Des corridors, des passerelles, des escaliers, des rotondes vitrées avec des divans de cuir, puis de nouveau des séries de chambres sur des corridors, toutes fermées, le silence accablant d'un lieu déserté. Ils furent à une sorte de baie donnant sur la ville. Une singulière paresse de l'Edilité avait laissé subsister là, tout à fait en face de ces annexes du palais, des maisons mal fréquentées, hôtels à tout faire. Qui s'y était réfugié? peut-être crut-on que quelques domestiques du palais venaient ironiquement, derrière ce vitrage, contempler les ruines ; qui commit l'acte, on n'en sut rien, jamais, on n'en sait rien encore. Mais l'affreuse détonation d'une bombe éclatait dans la pièce où se tenait Christian ; deux des chambellans gisaient à terre, Sparkling était sauf ; à la détonation, des portes s'ouvrirent, la petite rotonde fut en un instant pleine. Christian, accoté contre un mur, brossait méticuleusement d'une main un

pan de sa tunique, les reflets d'un incendie mal éteint rosirent les vitres, il tenta de sourire. Sparkling, qui s'était précipité vers lui, vit que le roi ne reconnaissait plus rien ; il l'enleva dans ses bras, et bientôt Christian, étendu sur son lit murmurait une romance enfantine, d'une voix cassée, faisait signe qu'on se tut, semblait écouter un fracas lointain, puis recommençait à ronronner, cependant que Sparkling tordait ses moutaches, convulsif.

V

La détermination du prince Otto, dès l'instant prince régent (sauf à légitimer le lendemain par actes parlementaires), fut que le roi Christian fût transporté au château de Thieve. On espérait que peut-être la vue de la reine... ou peut-être n'espérait-on rien, que de procéder plus tranquillement aux nouvelles affaires. De plus, le pays, là-bas, s'agitait ; la présence du roi, devenu si touchant, serait peut-être, pour ces gens des landes lointaines, un apaisement ; peut-être la folie douce du roi Christian lui donnerait-il, auprès de ces simples, l'aspect légendaire d'un saint dou

loureux frappé un jour, pour les péchés de son peuple, par la main de la Providence, et un train spécial enleva de Krebsbourg le roi, Sparkling, désormais son garde à vie, destiné à se mirer jusqu'à la fin dans cette terrible obsidienne d'existence, plus une escorte. A la vérité, cet exil de la nouvelle cour et ce soin nouveau, sa tâche ingrate et désolée, le maréchal n'y répugnait point. Il trouverait dans le morne dialogue avec le vieil enfant, dans une existence d'hospitalier pleine d'alertes, le châtiment sérieux qui lui semblait la fin juste et grave d'une vie de spirituel étourdi, et il comptait écouter son âme dans le silence. Le roi, accablé, dormait, pendant que le train royal brûlait les stations en agitant comme des foudres leur vitrage, grimpant les buttes, dévalant aux ravins; les bêtes des pacages filaient, les hautes cheminées des usines racontaient les incidents derniers, privées de leur

gloire de fumée, près des bâtiments dévitrés ; à un coin du paysage, Sparkling crut voir une danse autour d'un grand feu ; seraient-ce des paysans auprès d'un incendie? Enfin, le train se jeta dans les lourdes bruyères du pays de Thieve.

VI

A la gare de Thieve, des landaus attendaient ; un peloton de cavalerie, sabre au clair, écartait une foule hargneuse et menaçante. Quand parurent les voyageurs, une huée éclata. Sparkling indiqua sa volonté que l'on ne tirât pas sur ce populaire. Les voitures traversèrent le village en train de foudre ; aux fenêtres, des poings de femmes étaient tendus, et de grasses objurgations pleuvaient. Il fallut, au tournant d'une rue, faire déblayer un simulacre de barricade : partout grondait une foule, non semblable à celle à la ville déjà vaincue, mais de paysans hâves,

haillonneux, dépéris, des ventres creux, des besaciers ; la foule de la gare, grâce à cet arrêt, commençait à rejoindre l'arrière-garde de l'escorte, et les pierres et les injures recommençaient d'alterner. Le cortège put enfin s'élancer et se précipiter dans la très longue avenue qui menait à la grille d'honneur du château. Des coups de feu résonnaient, d'abord brefs, isolés, puis toute une fusillade déchira le vent. On éperonna. Le château était attaqué.

La brusque arrivée des cavaliers et des voitures produisit du désordre parmi les assaillants, déjà maîtres des abords ; ce ne fut qu'à coups de sabre qu'ils pénétrèrent dans la cour d'honneur qui, derrière eux, se remplit aussitôt de la horde de l'émeute, des Jacques exaspérés brandissant des fourches, des faux et des fusils, hurlant à la mort et au pillage. Les défenseurs du château, qui tiraient des fenêtres du premier étage, avaient arrêté leur mousque-

tade de peur de blesser leurs amis, et la reine, qui virilement les dirigeait, attendait. Le roi et Sparkling, qui le maintenait entre ses bras, car Christian, furieux, hurlait et voulait se jeter parmi les rebelles, étaient en face le grand perron, presque sauvés.

Lors, une fenêtre s'ouvrit et apparut debout, inaperçue dans cette atmosphère de fièvre une inoubliable face blême encadrée d'une épaisse et inculte tignasse grise ; c'était la reine folle, la parente de Christian, la malheureuse démente, qu'on soignait en ce château, et qui regardait, hagarde, sans comprendre, le funèbre spectacle de Christian, fou, venant sous les mêmes voûtes qu'elle-même traîner l'inguérissable existence. Elle avait pu s'échapper à la faveur du désordre ; où avait-elle trouvé le fusil qu'elle tenait à la main ! C'était bien le même spectacle qu'elle revoyait, ce spectacle rouge qui hantait sa fièvre et son cerveau de décombres. Le drame se redressait

à ses yeux : l'homme tenu par les bras, devant le balcon de son palais cerné par la foule, et les coups de fusil, cette sonorité qu'elle savait inoubliablement. Elle épaula, fit feu, et Christian, foudroyé, frappé au front, se cassa comme un sac vide entre les bras de Sparkling. Et parmi la surhumaine terreur, les combattants, les hommes du roi, prostrés et les glébeux effarés virent la folle, comme pour danser quelque sauvage pyrrhique de victoire, enjamber, en un cri inarticulé, le balcon et venir, à travers le vide, à côté du corps de Christian, s'écraser et le maculer de son sang.

A cette minute d'horrible tragique, les deux partis hésitaient, et les cris d'attaque ne recommençaient que partiellement, sauf hors du château, où des gendarmes cernés se défendaient, lorsqu'un grand cri de sauve-qui-peut, ponctué par des sonneries de trompettes, s'éleva, et les Jacques s'en-

fuyaient de partout, succombant à tous les fossés, cloués d'un coup de lance à tous les arbres, sous la subite attaque d'une cavalerie. Les sauveurs du château de Thieve étaient des cavaliers drapés de longs manteaux et coiffés de schapskas. Leurs pelotons couvraient la plaine, forçant les fuyards; presque aussitôt, une musique de tambours, de clairons et de fifres annonçait l'arrivée des files d'infanterie, en ordre de bataille, qui venaient se ranger devant le château. Et quelques instants après, le chef des avant-gardes de Siegfried Gottlob venait s'incliner devant la veuve de Christian et lui annoncer la visite, dès le lendemain, de l'Empereur, avec les forces qui devaient, sous son égide, rétablir, hors toute conteste et toute attaque, la dynastie de Silberglass, si cruellement éprouvée.

Et la veuve se lamentait, et Sparkling et la duchesse pleuraient agenouillés, et leurs compagnons d'escorte regardaient,

en proie à la désolation, les cadavres des deux royales victimes, étendus sur les divans de deuil, tandis qu'on entendait sur la route défiler interminablement l'infanterie de Niederwaldstein, et le silence n'était rompu que par les commandements militaires, car les troupes étrangères, en défilant devant le château de deuil, lui portaient les armes.

TABLE

—

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


a39003 002417235b

